John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
165.2
v. 6

ŒUVRES
DE THÉATRE
DE M. DE VOLTAIRE.

TOME SIXIÈME.

ŒUVRES

DE M. DE VOLTAIRE.

THÉATRE.

TOME SIXIÈME,

Contenant

L'INDISCRET, L'ENFANT PRODIGUE; NANINE, ou L'HOMME SANS PRÉJUGÉS; LA PRUDE, ou LA GARDEUSE DE CASSETTE; LE DÉPOSITAIRE.

A NEUFCHATEL.

M. DCC. LXXIII.

ADAMS 165.2
v. 6

L'INDISCRET,

COMÉDIE;

Repréſentée, pour la première fois, au mois d'Août 1725.

A MADAME

LA MARQUISE DE PRIE.

Vous, qui poſſédez la beauté,
Sans être vaine ni coquette,
Et l'extrême vivacité,
Sans être jamais indiſcrette :
Vous, à qui donnèrent les Dieux
Tant de lumières naturelles,
Un eſprit juſte, gracieux,
Solide dans le ſérieux,
Et charmant dans les bagatelles ;
Souffrez qu'on préſente à vos yeux
L'aventure d'un téméraire,
Qui perd ce qu'il aime le mieux,
Pour s'être vanté de trop plaire.

Si l'héroïne de la pièce,
De Prie, eût eu votre beauté,
On excuſerait la faibleſſe
Qu'il eut de s'être un peu vanté.
Quel amant ne ſerait tenté
De parler de telle maîtreſſe,
Par un excès de vanité,
Ou par un excès de tendreſſe?

PERSONNAGES.

EUPHÉMIE.

DAMIS.

HORTENSE.

TRASIMON.

CLITANDRE.

NÉRINE.

PASQUIN.

Plusieurs laquais de Damis.

L'INDISCRET,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUPHÉMIE, DAMIS.

EUPHÉMIE.

N'ATTENDEZ pas, mon fils, qu'avec un ton sévère
Je déploye à vos yeux l'autorité de mère.
Toujours prête à me rendre à vos justes raisons,
Je vous donne un conseil, & non pas des leçons.
C'est mon cœur qui vous parle; & mon expérience
Fait que ce cœur pour vous se trouble par avance.
Depuis deux mois au plus vous êtes à la cour;
Vous ne connaissez pas ce dangereux séjour.
Sur un nouveau venu le courtisan perfide,
Avec malignité, jette un regard avide,

Pénètre ſes défauts, &, dès le premier jour,
Sans pitié le condamne, & même ſans retour.
Craignez de ces Meſſieurs la malice profonde.
Le premier pas, mon fils, que l'on fait dans le monde,
Eſt celui dont dépend le reſte de nos jours.
Ridicule une fois, on vous le croit toujours.
L'impreſſion demeure. En vain, croiſſant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus ſage.
On ſouffre encor long-tems de ce vieux préjugé:
On eſt ſuſpect encor, lorſqu'on eſt corrigé;
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieilleſſe
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeuneſſe.
Connaiſſez donc le monde, & ſongez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez pour vous moins que pour lui.

DAMIS.

Je ne ſais où peut tendre un ſi long préambule.

EUPHÉMIE.

Je vois qu'il vous paraît injuſte & ridicule.
Vous mépriſez des ſoins pour vous bien importans;
Vous m'en croirez un jour; il n'en ſera plus tems.
Vous êtes indiſcret. Ma trop longue indulgence
Pardonna ce défaut au feu de votre enfance;
Dans un âge plus mûr, il cauſe ma frayeur.
Vous avez des talens, de l'eſprit & du cœur;
Mais croyez qu'en ce lieu tout rempli d'injuſtices
Il n'eſt point de vertu qui rachète les vices;
Qu'on cite nos défauts en toute occaſion,
Que le pire de tous eſt l'indiſcrétion;

Et qu'à la cour, mon fils, l'art le plus néceſſaire
N'eſt pas de bien parler, mais de ſavoir ſe taire.
Ce n'eſt pas en ce lieu, que la ſociété
Permet ces entretiens remplis de liberté.
Le plus ſouvent ici l'on parle ſans rien dire ;
Et les plus ennuyeux ſavent s'y mieux conduire.
Je connaîs cette cour ; on peut fort la blâmer ;
Mais, lorſqu'on y demeure, il faut s'y conformer.
Pour les femmes, ſur-tout, plein d'un égard extrême,
Parlez-en rarement, encor moins de vous-même.
Paraiſſez ignorer ce qu'on fait, ce qu'on dit ;
Cachez vos ſentimens, & même votre eſprit :
Sur-tout de vos ſecrets ſoyez toujours le maître :
Qui dit celui d'autrui doit paſſer pour un traître ;
Qui dit le ſien, mon fils, paſſe ici pour un ſot.
Qu'avez-vous à répondre à cela ?

DAMIS.

Pas le mot.
Je ſuis de votre avis : je haîs le caractère
De quiconque n'a pas le pouvoir de ſe taire ;
Ce n'eſt pas là mon vice ; &, loin d'être entiché
Du défaut qui par vous m'eſt ici reproché,
Je vous avoue enfin, Madame, en confidence,
Qu'avec vous trop long-tems j'ai gardé le ſilence,
Sur un fait dont pourtant j'aurais dû vous parler ;
Mais ſouvent dans la vie il faut diſſimuler.
Je ſuis amant aimé d'une veuve adorable,
Jeune, charmante, riche, auſſi ſage qu'aimable ;
C'eſt Hortenſe. A ce nom, jugez de mon bonheur,
Jugez, s'il était ſu, de la vive douleur

De tous nos courtisans qui soupirent pour elle.
Nous leur cachons à tous notre ardeur mutuelle.
L'amour, depuis deux jours, a serré ce lien;
Depuis deux jours entiers : & vous n'en savez rien.

EUPHÉMIE.

Mais j'étais à Paris depuis deux jours.

DAMIS.

Madame,
On n'a jamais brûlé d'une si belle flamme.
Plus l'aveu vous en plaît, plus mon cœur est content,
Et mon bonheur s'augmente en vous le racontant.

EUPHÉMIE.

Je suis sûre, Damis, que cette confidence
Vient de votre amitié, non de votre imprudence.

DAMIS.

En doutez-vous ?

EUPHÉMIE.

Eh ! eh !.. mais enfin, entre nous,
Songez au vrai bonheur qui vient s'offrir à vous :
Hortense a des appas ; mais, de plus, cette Hortense
Est le meilleur parti qui soit pour vous en France.

DAMIS.

Je le sais.

EUPHÉMIE.

D'elle seule elle reçoit des loix,
Et le don de sa main dépendra de son choix.

DAMIS.

Et tant mieux.

EUPHÉMIE.

Vous saurez flatter son caractère,
Ménager son esprit.

DAMIS.

Je fais mieux ; je sais plaire.

EUPHÉMIE.

C'est bien dit ; mais, Damis, elle fuit les éclats,
Et les airs trop bruyans ne l'accommodent pas.
Elle peut, comme une autre, avoir quelque faiblesse ;
Mais, jusques dans ses goûts, elle a de la sagesse,
Craint, sur-tout, de se voir en spectacle à la Cour,
Et d'être le sujet de l'histoire du jour.
Le secret, le mystère est tout ce qui la flatte.

DAMIS.

Il faudra bien pourtant qu'enfin la chose éclate.

EUPHÉMIE.

Mais près d'elle, en un mot, quel sort vous a produit ?
Nul jeune homme jamais n'est chez elle introduit.
Elle fuit avec soin, en personne prudente,
De nos jeunes Seigneurs la cohue éclatante.

DAMIS.

Ma foi, chez elle encor je ne suis point reçu ;
Je l'ai long-tems lorgnée, &, grâce au ciel, j'ai plu.
D'abord elle rendit mes billets sans les lire ;
Bientôt elle les lut, & daigne enfin m'écrire.
Depuis près de deux jours je goûte un doux espoir,
Et je dois, en un mot, l'entretenir ce soir.

EUPHÉMIE.

Eh bien ! je veux auſſi l'aller trouver moi-même.
La mère d'un amant qui nous plaît, qui nous aime,
Eſt toujours, que je crois, reçue avec plaiſir.
De vous adroitement je veux l'entretenir,
Et diſpoſer ſon cœur à preſſer l'hymenée
Qui ſera le bonheur de votre deſtinée.
Obtenez au plutôt & ſa main & ſa foi;
Je vous y ſervirai; mais n'en parlez qu'à moi.

DAMIS.

Non, il n'eſt point ailleurs, Madame, je vous jure,
Une mère plus tendre, une amitié plus pure.
A vous plaire à jamais je borne tous mes vœux.

EUPHÉMIE.

Soyez heureux, mon fils: c'eſt tout ce que je veux.

SCÈNE II.

DAMIS, *ſeul.*

MA mère n'a point tort; je ſais bien qu'en ce monde
Il faut, pour réuſſir, une adreſſe profonde.
Hors dix ou douze amis, à qui je puis parler,
Avec toute la cour je vais diſſimuler.
Çà, pour mieux eſſayer cette prudence extrême,
De nos ſecrets ici ne parlons qu'à nous-même.
Éxaminons un peu ſans témoins, ſans jaloux,
Tout ce que la fortune a prodigué pour nous.

Je haïs la vanité; mais ce n'eſt point un vice
De ſavoir ſe connaître, & ſe rendre juſtice.
On n'eſt pas ſans eſprit, on plaît, on a, je croi,
Aux petits cabinets l'air de l'ami du Roi.
Il faut bien s'avouer que l'on eſt fait à peindre;
On danſe, on chante, on boit, on ſait parler & feindre.
Colonel à treize ans, je penſe, avec raiſon,
Que l'on peut, à trente ans, m'honorer d'un bâton.
Heureux en ce moment, heureux en eſpérance,
Je garderai Julie, & vais avoir Hortenſe.
Poſſeſſeur une fois de toutes ſes beautés,
Je lui ferai par jour vingt infidélités;
Mais, ſans troubler en rien la douceur du ménage,
Sans être ſoupçonné, ſans paraître volage;
Et, mangeant en ſix mois la moitié de ſon bien,
J'aurai toute la cour ſans qu'on en ſache rien.

SCÈNE III.

DAMIS, TRASIMON.

DAMIS.

EH! bon jour, Commandeur.

TRASIMON.

Aye! ouf! on m'eſtropie...

DAMIS.

Embraſſons-nous encor, Commandeur, je te prie,

TRASIMON.

Souffrez....

DAMIS.

Que je t'étouffe une troisième fois.

TRASIMON.

Mais quoi ?

DAMIS.

Déride un peu ce renfrogné minois.
Réjouis-toi, je suis le plus heureux des hommes.

TRASIMON.

Je venais pour vous dire...

DAMIS.

Oh ! parbleu, tu m'assommes,
Avec ce front glacé que tu portes ici.

TRASIMON.

Mais je ne prétends pas vous réjouir aussi.
Vous avez sur les bras une fâcheuse affaire.

DAMIS.

Eh ! eh ! pas si fâcheuse.

TRASIMON.

Erminie & Valere
Contre vous, en ces lieux, déclament hautement :
Vous avez parlé d'eux un peu légèrement ;
Et même, depuis peu, le vieux seigneur Horace
M'a prié...

DAMIS.

Voilà bien de quoi je m'embarrasse !

Horace eſt un vieux fou, plutôt qu'un vieux ſeigneur,
Tout chamarré d'orgueil, paitri d'un faux honneur,
Aſſez bas à la cour, important à la ville,
Et non moins ignorant qu'il veut paraître habile.
Pour Madame Erminie, on ſait aſſez comment
Je l'ai priſe & quittée un peu trop bruſquement.
Qu'elle eſt aigre Erminie, & qu'elle eſt tracaſſière!
Pour ſon petit amant, mon cher ami Valère,
Tu le connaîs un peu; parle; as-tu jamais vu
Un eſprit plus guindé, plus gauche, plus tortu?...
A propos, on m'a dit hier, en confidence,
Que ſon grand frère aîné, cet homme d'importance,
Eſt reçu chez Clarice avec quelque faveur,
Que la groſſe Comteſſe en creve de douleur.
Et toi, vieux Commandeur, comment va la tendreſſe?

TRASIMON.

Vous ſavez que le ſexe aſſez peu m'intéreſſe.

DAMIS.

Je ne ſuis pas de même; & le ſexe, ma foi,
A la ville, à la cour, me donne aſſez d'emploi.
Écoute, il faut ici que mon cœur te confie
Un ſecret dont dépend le bonheur de ma vie.

TRASIMON.

Puis-je vous y ſervir?

DAMIS.

Toi? point du tout.

TRASIMON.

Eh bien!
Damis, s'il eſt ainſi, ne m'en dites donc rien.

DAMIS.

Le droit de l'amitié...

TRASIMON.

C'eſt cette amitié même
Qui me fait éviter, avec un ſoin extrême,
Le fardeau d'un ſecret au haſard confié,
Qu'on me dit par faibleſſe, & non par amitié;
Dont tout autre que moi ſerait dépoſitaire;
Qui de mille ſoupçons eſt la ſource ordinaire,
Et qui peut nous combler de honte & de dépit,
Moi, d'en avoir trop ſu; vous, d'en avoir trop dit.

DAMIS.

Malgré toi, Commandeur, quoi que tu puiſſes dire,
Pour te faire plaiſir, je veux du moins te lire
Le billet qu'aujourd'hui....

TRASIMON.

Par quel empreſſement...

DAMIS.

Ah! tu le trouveras écrit bien tendrement.

TRASIMON.

Puiſque vous le voulez enfin...

DAMIS.

C'eſt l'amour même,
Ma foi, qui l'a dicté. Tu verras comme on m'aime.

La main qui me l'écrit, le rend d'un prix... vois-tu!..
Mais d'un prix... eh! morbleu, je crois l'avoir perdu.
Je ne le trouve point... Holà, la Fleur, la Brie!

SCÈNE IV.

DAMIS, TRASIMON, plusieurs laquais.

UN LAQUAIS.

MONSEIGNEUR?

DAMIS.

Remontez vîte à la galerie;
Retournez chez tous ceux que j'ai vus ce matin:
Allez chez ce vieux Duc... Ah! je le trouve enfin.
Ces maraudes l'ont mis là par pure étourderie.
(*A ses gens.*)
Laissez-nous. Commandeur, écoute, je te prie.

SCÈNE V.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE, *à Pasquin, tenant un billet à la main.*

OUI, tout le long du jour demeure en ce jardin:
Observe tout, vois tout, redis-moi tout, Pasquin:
Rends-moi compte, en un mot, de tous les pas d'Hortense.
Ah! je saurai...

SCÈNE VI.

DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

DAMIS.

Voici le Marquis qui s'avance.
Bon jour, Marquis.

CLITANDRE, *un billet à la main.*

Bon jour.

DAMIS.

Qu'as-tu donc aujourd'hui?
Sur ton front à longs traits qui diable a peint l'ennui?
Tout le monde m'aborde avec un air si morne,
Que je crois. . .

CLITANDRE, *bas.*

Ma douleur, hélas! n'a point de borne.

DAMIS.

Que marmotes-tu là?

CLITANDRE, *bas.*

Que je suis malheureux!

DAMIS.

Çà, pour vous égayer, pour vous plaire à tous deux,
Le Marquis entendra le billet de ma belle.

CLITANDRE, *bas, en regardant le billet qu'il a entre les mains.*

Quel congé ! quelle lettre ! Hortenſe... Ah, la cruelle!

DAMIS, *à Clitandre.*

C'eſt un billet à faire expirer un jaloux.

CLITANDRE.

Si vous êtes aimé, que votre ſort eſt doux !

DAMIS.

Il le faut avouer, les femmes de la ville,
Ma foi, ne ſavent point écrire de ce ſtyle.
(Il lit.)

« Enfin je cède aux feux dont mon cœur eſt épris ;
» Je voulais le cacher ; mais j'aime à vous le dire.
» Eh ! pourquoi ne vous point écrire
» Ce que cent fois mes yeux vous ont, ſans doute, appris ?
» Oui, mon cher Damis, je vous aime
» D'autant plus que mon cœur, peu propre à s'enflammer,
» Craignant votre jeuneſſe, & ſe craignant lui-même,
» A fait ce qu'il a pu pour ne vous point aimer.
» Puiſſé-je, après l'aveu d'une telle faibleſſe,
» Ne me la jamais reprocher !
» Plus je vous montre ma tendreſſe,
» Et plus, à tous les yeux, vous devez la cacher ».

TRASIMON.

Vous prenez très-grand ſoin d'obéir à la Dame,
Sans doute, & vous brûlez d'une diſcrette flamme.

CLITANDRE.

Heureux qui, d'une femme adorant les appas,
Reçoit de tels billets, & ne les montre pas!

DAMIS.

Vous trouvez donc la lettre? . . .

TRASIMON.

Un peu forte.

CLITANDRE.

Adorable.

DAMIS.

Celle qui me l'écrit eſt cent fois plus aimable.
Que vous ſeriez charmés, ſi vous ſaviez ſon nom!
Mais, dans ce monde, il faut de la diſcrétion.

TRASIMON.

Oh! nous n'exigeons point de telle confidence.

CLITANDRE.

Damis, nous nous aimons; mais c'eſt avec prudence.

TRASIMON.

Loin de vouloir ici vous forcer de parler. . . .

DAMIS.

Non, je vous aime trop pour rien diſſimuler.
Je vois que vous penſez (& la Cour le publie)
Que je n'ai d'autre affaire ici qu'avec Julie.

CLITANDRE.

On le dit d'après vous; mais nous n'en croyons rien.

DAMIS.

Oh! crois... Juſqu'à préſent la choſe allait fort bien:

Nous nous étions aimés, quittés, repris encore ;
On en parle par-tout.

TRASIMON.

Non : tout cela s'ignore.

DAMIS.

Tu crois qu'à cet oiſon je ſuis fort attaché ;
Mais, par ma foi, j'en ſuis très-faiblement touché

TRASIMON.

Ou fort, ou faiblement, il ne m'importe guère.

DAMIS.

La Julie eſt aimable, il eſt vrai, mais légère.
L'autre eſt ce qu'il me faut ; & c'eſt ſolidement
Que je l'aime.

CLITANDRE.

Enfin donc cet objet ſi charmant....

DAMIS.

Vous m'y forcez : allons, il faut bien vous l'apprendre.
Regarde ce portrait, mon cher ami Clitandre.
Çà, dis-moi ſi jamais tu vis de tes deux yeux
Rien de plus adorable & de plus gracieux ?
C'eſt Macé qui l'a peint, c'eſt tout dire ; & je penſe
Que tu reconnaîtras....

CLITANDRE.

Juſte ciel ! c'eſt Horteſe.

DAMIS.

Pourquoi t'en étonner ?

TRASIMON.

Vous oubliez, Monsieur,
Qu'Hortense est ma cousine, & chérit son honneur:
Et qu'un pareil aveu....

DAMIS.

Vous nous la donnez bonne!
J'ai six cousines, moi, que je vous abandonne;
Et je vous les verrais lorgner, tromper, quitter,
Imprimer leurs billets, sans m'en inquiéter.
Il nous ferait beau voir, dans nos humeurs chagrines,
Prendre, avec soin, sur nous l'honneur de nos cousines!
Nous aurions trop à faire à la Cour; &, ma foi,
C'est assez que chacun réponde ici pour soi.

TRASIMON.

Mais Hortense, Monsieur....

DAMIS.

Eh bien! oui, je l'adore;
Elle n'aime que moi, je vous le dis encore;
Et je l'épouserai pour vous faire enrager.

CLITANDRE, *à part.*

Ah! plus cruellement pouvoit-on m'outrager?

DAMIS.

Nos noces, croyez-moi, ne seront point secrettes;
Et vous n'en serez pas, tout cousin que vous êtes.

TRASIMON.

Adieu, Monsieur Damis; on peut vous faire voir
Que sur une cousine on a quelque pouvoir.

SCÈNE VII.

DAMIS, CLITANDRE.

DAMIS.

Que je haïs ce censeur, & son air pédantesque,
Et tous ces faux éclats de vertu romanesque !
Qu'il est sec ! qu'il est brut ! & qu'il est ennuyeux !
Mais tu vois ce portrait d'un œil bien curieux.

CLITANDRE, *à part.*

Comme ici de moi-même il faut que je sois maître !
Qu'il faut dissimuler !

DAMIS.

Tu remarques, peut-être,
Qu'au coin de cette boîte il manque un des brillans ;
Mais tu sais que la chasse hier dura long-tems ;
A tout moment on tombe, on se heurte, on s'accroche :
J'avais quatre portraits balottés dans ma poche ;
Celui-ci, par malheur, fut un peu maltraité ;
La boîte s'est rompue, un brillant a sauté.
Parbleu, puisque demain tu t'en vas à la ville,
Passe chez la Frénaye ; il est cher, mais habile :
Choisis, comme pour toi, l'un de ses diamans.
Je lui dois, entre nous, plus de vingt mille francs.
Adieu ; ne montre au moins ce portrait à personne.

CLITANDRE, *à part.*

Où suis-je ?

DAMIS.

Adieu, Marquis, à toi je m'abandonne.
Sois discret.

CLITANDRE, *à part.*

Se peut-il ?...

DAMIS, *revenant.*

J'aime un ami prudent ;
Va, de tous mes secrets tu seras confident.
Eh ! peut-on posséder ce que le cœur desire,
Etre heureux, & n'avoir personne à qui le dire ?
Peut-on garder pour soi, comme un dépôt sacré,
L'insipide plaisir d'un amour ignoré ?
C'est n'avoir point d'amis qu'être sans confiance ;
C'est n'être point heureux que de l'être en silence.
Tu n'as vu qu'un portrait, & qu'un seul billet doux.

CLITANDRE.

Eh bien ?

DAMIS.

L'on m'a donné, mon cher, un rendez-vous.

CLITANDRE, *à part.*

Ah ! je frémis.

DAMIS.

Ce soir, pendant le bal qu'on donne,
Je dois, sans être vu, ni suivi de personne,
Entretenir Hortense ici, dans ce jardin.

CLITANDRE, *à part.*

Voici le dernier coup. Ah ! je succombe enfin.

DAMIS.

Là, n'es-tu pas charmé de ma bonne fortune?

CLITANDRE.

Hortenſe doit vous voir?

DAMIS.

Oui, mon cher, ſur la brune:
Mais le ſoleil qui baiſſe amène ces momens,
Ces momens fortunés, deſirés ſi long-tems.
Adieu. Je vais chez moi rajuſter ma parure,
De deux livres de poudre orner ma chevelure,
De cent parfums exquis mêler la douce odeur:
Puis, paré, triomphant, tout plein de mon bonheur,
Je reviendrai ſoudain finir notre aventure.
Toi, rode près d'ici, Marquis, je t'en conjure.
Pour te faire un peu part de ces plaiſirs ſi doux,
Je te donne le ſoin d'écarter les jaloux.

SCÈNE VIII.

CLITANDRE, *ſeul.*

AI-JE aſſez retenu mon trouble & ma colère?
Hélas! après un an de mon amour ſincère,
Hortenſe en ma faveur enfin s'attendriſſait;
Las de me réſiſter, ſon cœur s'amolliſſait.
Damis, en un moment, la voit, l'aime, & ſait plaire.
Ce que n'ont pu deux ans, un moment l'a ſu faire,

On le prévient. On donne à ce jeune éventé
Ce portrait que ma flamme avait tant mérité.
Il reçoit une lettre. . . Ah ! celle qui l'envoie,
Par un pareil billet m'eût fait mourir de joie :
Et, pour combler l'affront dont je suis outragé,
Ce matin, par écrit, j'ai reçu mon congé.
De cet écervelé la voilà donc coiffée !
Elle veut, à mes yeux, lui servir de trophée.
Hortense, ah ! que mon cœur vous connaissait bien mal

SCÈNE IX.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

ENFIN, mon cher Pasquin, j'ai trouvé mon rival.

PASQUIN.

Hélas ! Monsieur, tant pis.

CLITANDRE.

C'est Damis que l'on aime;
Oui, c'est cet étourdi.

PASQUIN.

Qui vous l'a dit ?

CLITANDRE.

Lui-même.
L'indiscret, à mes yeux, de trop d'orgueil enflé,
Vient se vanter à moi du bien qu'il m'a volé.

Vois

Vois ce portrait, Pasquin. C'est par vanité pure
Qu'il confie à mes mains cette aimable peinture.
C'est pour mieux triompher.... Hortense! eh! qui l'eût cru
Que jamais près de vous Damis m'aurait perdu?

PASQUIN.

Damis est bien joli.

CLITANDRE, *prenant Pasquin à la gorge.*

Comment? tu prétends, traître,
Qu'un jeune fat...

PASQUIN.

Aye, ouf! il est vrai que, peut-être...
Eh! ne m'étranglez pas. Il n'a que du caquet...
Mais son air... entre nous, c'est un vrai freluquet.

CLITANDRE.

Tout freluquet qu'il est, c'est lui qu'on me préfère.
Il faut montrer ici ton adresse ordinaire.
Pasquin, pendant le bal que l'on donne ce soir,
Hortense & mon rival doivent ici se voir.
Console-moi, sers-moi, rompons cette partie.

PASQUIN.

Mais, Monsieur...

CLITANDRE.

Ton esprit est rempli d'industrie.
Tout est à toi. Voilà de l'or à pleines mains.
D'un rival imprudent dérangeons les desseins.
Tandis qu'il va parer sa petite personne,
Tâchons de lui voler les momens qu'on lui donne.

Puisqu'il est indiscret, il en faut profiter;
De ces lieux, en un mot, il le faut écarter.

PASQUIN.

Croyez-vous me charger d'une facile affaire?
J'arrêterais, Monsieur, le cours d'une rivière,
Un cerf dans une plaine, un oiseau dans les airs,
Un poëte entêté, qui récite ses vers,
Une plaideuse en feu, qui crie à l'injustice,
Un Manceau tonsuré, qui court un bénéfice,
La tempête, le vent, le tonnerre & ses coups,
Plutôt qu'un petit-maître allant au rendez-vous.

CLITANDRE.

Veux-tu m'abandonner à ma douleur extrême?

PASQUIN.

Attendez. Il me vient en tête un stratagême.
Hortense ni Damis ne m'ont jamais vu?

CLITANDRE.

Non.

PASQUIN.

Vous avez en vos mains un sien portrait?

CLITANDRE.

Oui.

PASQUIN.

Bon.
Vous avez un billet, que vous écrit la belle?

CLITANDRE.

Hélas! il est trop vrai.

PASQUIN.

Cette lettre cruelle
Eſt un ordre bien net de ne lui parler plus ?

CLITANDRE.

Eh ! oui, je le ſais bien.

PASQUIN.

La lettre eſt ſans deſſus ?

CLITANDRE.

Éh ! oui, bourreau.

PASQUIN.

Prêtez vite & portrait & lettre.
Donnez.

CLITANDRE.

En d'autres mains, qui ? moi, j'irais remettre
Un portrait confié ? ...

PASQUIN.

Voilà bien des façons :
Le ſcrupule eſt plaiſant. Donnez-moi ces chiffons.

CLITANDRE.

Mais ...

PASQUIN.

Mais repoſez-vous de tout ſur ma prudence.

CLITANDRE.

Tu veux ...

PASQUIN.

Eh ! dénichez. Voici Madame Hortenſe.

SCÈNE X.

HORTENSE, NÉRINE.

HORTENSE.

NÉRINE, j'en conviens, Clitandre eſt vertueux;
Je connaîs la conſtance & l'ardeur de ſes feux;
Il eſt ſage, diſcret, honnête-homme, ſincère;
Je le dois eſtimer; mais Damis ſait me plaire.
Je ſens trop, aux tranſports de mon cœur combattu,
Que l'amour n'eſt jamais le prix de la vertu.
C'eſt par les agrémens que l'on touche une femme;
Et, pour une de nous que l'amour prend par l'âme,
Nérine, il en eſt cent qu'il ſéduit par les yeux.
J'en rougis... Mais Damis ne vient point en ces lieux!

NÉRINE.

Quelle vivacité! quoi! cette humeur ſi fière?...

HORTENSE.

Non, je ne devais pas arriver la première.

NÉRINE.

Au premier rendez-vous, vous avez du dépit!

HORTENSE.

Damis trop fortement occupe mon eſprit.
Sa mère, ce jour même, a ſu, par ſa viſite,
De ſon fils dans mon cœur augmenter le mérite.

Je vois bien qu'elle veut avancer le moment
Où je dois pour époux accepter mon amant :
Mais je veux, en secret, lui parler à lui-même,
Sonder ses sentimens.

NÉRINE.

Doutez-vous qu'il vous aime ?

HORTENSE.

Il m'aime, je le crois, je le sais. Mais je veux
Mille fois de sa bouche entendre ses aveux,
Voir s'il est en effet si digne de me plaire,
Connaître son esprit, son cœur, son caractère ;
Ne point céder, Nérine, à ma prévention,
Et juger, si je puis, de lui sans passion.

SCÈNE XI.

HORTENSE, NÉRINE, PASQUIN.

PASQUIN.

MADAME, en grand secret, Monsieur Damis, mon maître...

HORTENSE.

Quoi ! ne viendrait-il pas ?

PASQUIN.

Non.

NÉRINE.

Ah ! le petit traître !

HORTENSE.

Il ne viendra point ?

PASQUIN.

Non ; mais, par bon procédé,
Il vous rend ce portrait dont il eſt excédé.

HORTENSE.

Mon portrait !

PASQUIN.

Reprenez vite la mignature.

HORTENSE.

Je doute ſi je veille.

PASQUIN.

Allons, je vous conjure,
Dépêchez-moi, j'ai hâte ; & de ſa part, ce ſoir,
J'ai deux portraits à rendre, &, deux à recevoir.
Juſqu'au revoir. Adieu.

HORTENSE.

Ciel ! quelle perfidie !
J'en mourrai de douleur.

PASQUIN.

De plus, il vous ſupplie
De finir la lorgnade, & chercher aujourd'hui,
Avec vos airs pincés, d'autres dupes que lui.

SCÈNE XII.

HORTENSE, NÉRINE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS, *dans le fond du théâtre.*

JE verrai dans ce lieu la beauté qui m'engage.

PASQUIN.

C'eſt Damis. Je ſuis pris. Ne perdons point courage.

(*Il court à Damis, & le tire à part.*)

Vous voyez, Monſeigneur, un des griſons ſecrets,
Qui d'Hortenſe par-tout va portant les poulets.
J'ai certain billet doux, de ſa part, à vous rendre.

HORTENSE, *à part.*

Quel changement! quel prix de l'amour le plus tendre!

DAMIS.

Liſons.

(*Il lit.*)

« Mon cher Marquis, ceſſez de préſumer
» Qu'un tendre ſentiment pour vos grâces m'anime.
» Vous méritez fort mon eſtime;
» Mais je ne ſaurais vous aimer ».

Eſt-il un trait plus noir & plus abominable?
Je ne me croyais pas à ce point eſtimable.
Je veux que tout ceci ſoit public à la Cour,
Et j'en informerai le monde dès ce jour.
La choſe aſſurément vaut bien qu'on la publie.

HORTENSE, *à l'autre bout du théâtre.*

A-t-il pu jusques-là pousser son infamie ?

DAMIS.

Tenez; c'est-là le cas qu'on fait de ces écrits.

(*Il déchire le billet.*)

PASQUIN, *allant à Hortense.*

Je suis honteux, pour vous, d'un si cruel mépris.
Madame, vous voyez de quel air il déchire
Les billets qu'à l'ingrat vous daignâtes écrire.

HORTENSE.

Il me rend mon portrait ! Ah ! périsse à jamais
Ce malheureux crayon de mes faibles attraits !

(*Elle jette son portrait.*)

PASQUIN, *revenant à Damis.*

Vous voyez : devant vous l'ingrate met en pièces
Votre portrait, Monsieur.

DAMIS.

Il est quelques maitresses
Par qui l'original est un peu mieux reçu.

HORTENSE.

Nérine, quel amour mon cœur avait conçu !

(*A Pasquin.*)

Prends ma bourse. Dis-moi, pour qui je suis trahie,
A quel heureux objet Damis me sacrifie.

PASQUIN.

A cinq ou six beautés, dont il se dit l'amant,
Qu'il sert toutes bien mal, qu'il trompe également;

Mais sur-tout à la jeune, à la belle Julie.

DAMIS, *s'étant avancé vers Pasquin.*

Prends ma bague, & dis-moi, mais sans friponnerie,
A quel impertinent, à quel fat de la Cour,
Ta maitresse aujourd'hui prodigue son amour.

PASQUIN.

Vous méritez, ma foi, d'avoir la préférence;
Mais un certain Abbé lorgne de près Hortense:
Et chez elle, de nuit, par le mur du jardin,
Je fais entrer par fois Trasimon, son cousin.

DAMIS.

Parbleu! j'en suis ravi. J'en apprends là de belles;
Et je veux en chansons mettre un peu ces nouvelles.

HORTENSE.

C'est le comble, Nérine, au malheur de mes feux
De voir que tout ceci va faire un bruit affreux.
Allons; loin de l'ingrat, je vais cacher mes larmes.

DAMIS.

Allons; je vais au bal montrer un peu mes charmes.

PASQUIN, *à Hortense.*

Vous n'avez rien, Madame, à desirer de moi?
(*A Damis.*)
Vous n'avez nul besoin de mon petit emploi?
Le ciel vous tienne en paix

SCÈNE XIII.

HORTENSE, DAMIS, NÉRINE.

HORTENSE, *revenant.*

D'où vient que je demeure?

DAMIS.

Je devrais être au bal, & danser à cette heure.

HORTENSE.

Il rêve. Hélas! d'Hortense il n'est point occupé.

DAMIS.

Elle me lorgne encore, ou je suis fort trompé.
Il faut que je m'approche.

HORTENSE.

Il faut que je le fuie.

DAMIS.

Fuir, & me regarder! ah! quelle perfidie!
Arrêtez. A ce point pouvez-vous me trahir?

HORTENSE.

Laissez-moi m'efforcer, cruel! à vous haïr.

DAMIS.

Ah! l'effort n'est pas grand, grâces à vos caprices.

HORTENSE.

Je le veux, je le dois, grâce à vos injustices.

DAMIS.

Ainſi, du rendez-vous prompts à nous en aller,
Nous n'étions donc venus que pour nous quereller ?

HORTENSE.

Que ce diſcours, ô ciel ! eſt plein de perfidie,
Alors que l'on m'outrage, & qu'on aime Julie !

DAMIS.

Mais l'indigne billet que de vous j'ai reçu ?

HORTENSE.

Mais mon portrait enfin que vous m'avez rendu ?

DAMIS.

Moi, je vous ai rendu votre portrait, cruelle !

HORTENSE.

Moi, j'aurais pu jamais vous écrire, infidèle,
Un billet, un ſeul mot, qui ne fût point d'amour !

DAMIS.

Je conſens de quitter le Roi, toute la Cour,
La faveur où je ſuis, les poſtes que j'eſpère,
N'être jamais de rien, ceſſer par-tout de plaire,
S'il eſt vrai qu'aujourd'hui je vous ai renvoyé
Ce portrait à mes mains par l'amour confié.

HORTENSE.

Je fais plus. Je conſens de n'être point aimée
De l'amant dont mon âme eſt, malgré moi, charmée,
S'il a reçu de moi ce billet prétendu.
Mais voilà le portrait, ingrat ! qui m'eſt rendu ;

Ce prix trop mépriſé d'une amitié trop tendre,
Le voilà : pouvez-vous ? . . .

DAMIS.

Ah ! j'apperçois Clitandre.

SCÈNE XIV.

HORTENSE, DAMIS, CLITANDRE, NÉRINE, PASQUIN.

DAMIS.

VIENS çà, Marquis, viens çà. Pourquoi fuis-tu d'ici?
Madame, il peut, d'un mot, débrouiller tout ceci.

HORTENSE.

Quoi ! Clitandre ſaurait ? . . .

DAMIS.

Ne craignez rien, Madame :
C'eſt un ami prudent, à qui j'ouvre mon âme :
Il eſt mon confident ; qu'il ſoit le vôtre auſſi.
Il faut . . .

HORTENSE.

Sortons, Nérine : ô ciel ! quel étourdi !

SCÈNE XV.

DAMIS, CLITANDRE, PASQUIN.

DAMIS.

AH ! Marquis, je reſſens la douleur la plus vive.
Il faut que je te parle . . . il faut que je la ſuive.
Attends-moi.
(*A Hortenſe.*)
Demeurez. Ah ! je ſuivrai vos pas.

SCÈNE XVI.

CLITANDRE, PASQUIN.

CLITANDRE.

JE ſuis, je l'avoûrai, dans un grand embarras.
Je les croyais tous deux brouillés ſur ta parole.

PASQUIN.

Je le croyais auſſi. J'ai bien joué mon rôle ;
Ils ſe devraient haïr tous deux aſſurément ;
Mais, pour ſe pardonner, il ne faut qu'un moment.

CLITANDRE.

Voyons un peu tous deux le chemin qu'ils vont prendre.

PASQUIN.

Vers ſon appartement Hortenſe va ſe rendre.

CLITANDRE.

Damis marche après elle ; Hortenſe au moins le fuit.

PASQUIN.

Elle fuit faiblement, & ſon amant la ſuit.

CLITANDRE.

Damis en vain lui parle : on détourne la tête.

PASQUIN.

Il eſt vrai ; mais Damis de tems en tems l'arrête.

CLITANDRE.

Il ſe met à genoux, il reçoit des mépris.

PASQUIN.

Ah ! vous êtes perdu ; l'on regarde Damis.

CLITANDRE.

Hortenſe entre chez elle enfin, & le renvoie.
Je ſens des mouvemens de chagrin & de joie,
D'eſpérance & de crainte, & ne puis deviner
Où cette intrigue-ci pourra ſe terminer.

SCÈNE XVII.

CLITANDRE, DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

AH ! Marquis, cher Marquis, parle; d'où vient qu'Hort
M'ordonne, en grand ſecret, d'éviter ſa préſence ?
D'où vient que ſon portrait, que je fie à ta foi,
Se trouve entre ſes mains ? Parle, réponds, dis-moi.

CLITANDRE.

Vous m'embarrassez fort.

DAMIS, *à Pasquin.*

Et vous, Monsieur le traître,
Vous, le valet d'Hortense, ou qui prétendez l'être,
Il faut que vous mouriez, en ce lieu, de ma main.

PASQUIN, *à Clitandre.*

Monsieur, protégez-nous.

CLITANDRE, *à Damis.*

Eh! Monsieur...

DAMIS.

C'est en vain.

CLITANDRE.

Épargnez ce valet; c'est moi qui vous en prie.

DAMIS.

Quel si grand intérêt peux-tu prendre à sa vie?

CLITANDRE.

Je vous en prie encore, & sérieusement.

DAMIS.

Par amitié pour toi, je diffère un moment.
Ç'à, maraud, apprends-moi la noirceur effroyable...

PASQUIN.

Ah! Monsieur, cette affaire est embrouillée en diable:
Mais je vous apprendrai de surprenans secrets,
Si vous me promettez de n'en parler jamais.

DAMIS.

Non, je ne promets rien, & je veux tout apprendre.

PASQUIN.

Monsieur, Hortense arrive, & pourrait nous entendre.
(*A Clitandre.*)
Ah! Monsieur, que dirai-je? Hélas! je suis à bout.
Allons tous trois au bal, & je vous dirai tout.

SCÈNE XVIII.

HORTENSE, *un masque à la main & en domino.*
TRASIMON, NÉRINE.

TRASIMON.

Oui, croyez, ma cousine, & faites votre compte,
Que ce jeune éventé nous couvrira de honte.
Comment! montrer par-tout, & lettres & portrait!
En public! à moi-même! Après un pareil trait,
Je prétends de ma main lui brûler la cervelle.

HORTENSE, *à Nérine.*

Est-il vrai que Julie à ses yeux soit si belle?
Qu'il en soit amoureux?

TRASIMON.

Il importe fort peu:
Mais qu'il vous déshonore, il m'importe, morbleu!
Et je sais l'intérêt qu'un parent doit y prendre.

HORTENSE, *à Nérine.*

Crois-tu que pour Julie il ait eu le cœur tendre ?
Qu'en penses-tu ? dis-moi.

NÉRINE.

Mais l'on peut aujourd'hui
Aisément, si l'on veut, savoir cela de lui.

HORTENSE.

Son indiscrétion, Nérine, fut extrême ;
Je devrais le haïr ; peut-être que je l'aime.
Tout-à-l'heure, en pleurant, il jurait devant toi,
Qu'il m'aimerait toujours, & sans parler de moi :
Qu'il voulait m'adorer, & qu'il saurait se taire.

TRASIMON.

Il vous a promis là bien plus qu'il ne peut faire.

HORTENSE.

Pour la dernière fois je le veux éprouver.
Nérine, il est au bal ; il faut l'aller trouver.
Déguise-toi : dis-lui qu'avec impatience
Julie ici l'attend dans l'ombre & le silence.
L'artifice est permis sous ce masque trompeur,
Qui, du moins, de mon front cachera la rougeur.
Je paraîtrai Julie aux yeux de l'infidèle ;
Je saurai ce qu'il pense, & de moi-même, & d'elle :
C'est de cet entretien que dépendra mon choix.
(*A Trasimon.*)
Ne vous écartez point. Restez près de ce bois.
Tâchez auprès de vous de retenir Clitandre.
L'un & l'autre en ces lieux daignez un peu m'attendre ;
Je vous appellerai, quand il en sera tems.

SCÈNE XIX.

HORTENSE, *seule, en domino, & son masque à la main.*

IL faut fixer enfin mes vœux trop inconstans.
Sachons, sous cet habit à ses yeux travestie,
Sous ce masque, & sur-tout sous le nom de Julie,
Si l'indiscrétion de ce jeune éventé
Fut un excès d'amour ou bien de vanité;
Si je dois le haïr, ou lui donner sa grâce.
Mais déjà je le vois.

SCÈNE XX.

HORTENSE, *en domino, & masquée*; DAMIS.

DAMIS, *sans voir Hortense.*

C'EST donc ici la place,
Où toutes les beautés donnent leur rendez-vous?
Ma foi, je suis assez à la mode, entre nous.
Oui, la mode fait tout, décide tout en France;
Elle règle les rangs, l'honneur, la bienséance,
Le mérite, l'esprit, les plaisirs.

HORTENSE, *à part.*

L'étourdi!

DAMIS.

Ah ! ſi, pour mon bonheur, on peut ſavoir ceci,
Je veux qu'avant deux ans la Cour n'ait point de belle,
A qui l'amour pour moi ne tourne la cervelle.
Il ne s'agit ici que de bien débuter.
Bientôt Églé, Doris. . . Mais qui les peut compter ?
Quels plaiſirs ! quelle file !

HORTENSE, *à part.*

Ah ! la tête légère !

DAMIS.

Ah ! Julie, eſt-ce vous ? vous qui m'êtes ſi chère !
Je vous connaîs malgré ce maſque trop jaloux,
Et mon cœur amoureux m'avertit que c'eſt vous.
Otez, Julie, ôtez ce maſque impitoyable :
Non, ne me cachez point ce viſage adorable,
Ce front, ces doux regards, cet aimable ſouris,
Qui de mon tendre amour ſont la cauſe, & le prix.
Vous êtes en ces lieux la ſeule que j'adore.

HORTENSE.

Non ; de vous mon humeur n'eſt pas connue encore.
Je ne voudrais jamais accepter votre foi,
Si vous aviez un cœur qui n'eût aimé que moi.
Je veux que mon amant ſoit bien plus à la mode,
Que de ſes rendez-vous le nombre l'incommode,
Que par trente griſons tous ſes pas ſoient comptés,
Que mon amour vainqueur l'arrache à cent beautés,
Qu'il me faſſe ſur-tout de brillans ſacrifices ;
Sans cela, je ne puis accepter ſes ſervices.
Un amant moins couru ne me ſaurait flatter.

DAMIS.

Oh ! j'ai, ſur ce pied-là, de quoi vous contenter.
J'ai fait, en peu de tems, d'aſſez belles conquêtes :
Je pourrais me vanter de fortunes honnêtes ;
Et nous ſommes courus de plus d'une beauté,
Qui pourrait de tout autre enfler la vanité.
Nous en citerions bien qui font les difficiles,
Et qui ſont, avec nous, paſſablement faciles.

HORTENSE.

Mais encore ?

DAMIS.

Eh !... ma foi, vous n'avez qu'à parler ;
Et je ſuis prêt, Julie, à vous tout immoler.
Voulez-vous qu'à jamais mon cœur vous ſacrifie
La petite Iſabelle, & la vive Erminie,
Clarice, Églé, Doris ? . . .

HORTENSE.

Quelle offrande eſt-ce-là ?
On m'offre tous les jours ces ſacrifices-là.
Ces Dames, entre nous, ſont trop ſouvent quittées.
Nommez-moi des beautés qui ſoient plus reſpectées,
Et dont je puiſſe, au moins, triompher ſans rougir.
Ah ! ſi vous aviez pu forcer à vous chérir
Quelque femme à l'amour juſqu'alors inſenſible,
Aux manéges de Cour toujours inacceſſible,
De qui la bienſéance accompagnât les pas,
Qui, ſage en ſa conduite, évitât les éclats,
Enfin qui, pour vous ſeul, eût eu quelque faibleſſe !

DAMIS, *s'asseyant auprès d'Hortense.*

Écoutez. Entre nous, j'ai certaine maitresse,
A qui ce portrait-là ressemble trait pour trait :
Mais vous m'accuseriez d'être trop indiscret.

HORTENSE.

Point, point.

DAMIS.

Si je n'avais quelque peu de prudence,
Si je voulais parler, je nommerais Hortense.
Pourquoi donc, à ce nom, vous éloigner de moi?
Je n'aime point Hortense, alors que je vous voi.
Elle n'est, près de vous, ni touchante, ni belle;
De plus, certain Abbé fréquente trop chez elle;
Et de nuit, entre nous, Trasimon, son cousin,
Passe un peu trop souvent par le mur du jardin.

HORTENSE, *à part.*

A l'indiscrétion joindre la calomnie!

(*Haut.*)

Contraignons-nous encore. Écoutez, je vous prie;
Comment, avec Hortense êtes-vous, s'il vous plaît?

DAMIS.

Du dernier bien : je dis la chose comme elle est.

HORTENSE, *à part.*

Peut-on plus loin pousser l'audace & l'imposture?

DAMIS.

Non, je ne vous ments point : c'est la vérité pure.

HORTENSE, *à part.*

Le traître!

DAMIS.

Eh ! ſur cela, quel eſt votre ſouci ?
Pour parler d'elle enfin ſommes-nous donc ici ?
Daignez, daignez plutôt. . . .

HORTENSE.

Non, je ne ſaurais croire
Qu'elle vous ait cédé cette entière victoire.

DAMIS.

Je vous dis que j'en ai la preuve par écrit.

HORTENSE.

Je n'en crois rien du tout.

DAMIS.

Vous m'outrez de dépit.

HORTENSE.

Je veux voir par mes yeux.

DAMIS.

C'eſt trop me faire injure.

(*Il lui donne la lettre.*)

Tenez donc : vous pouvez connaître l'écriture.

HORTENSE, *ſe démaſquant.*

Oui, je la connais, traître, & je connais ton cœur.
J'ai réparé ma faute, enfin ; & mon bonheur
M'a rendu, pour jamais, le portrait & la lettre,
Qu'à ces indignes mains j'avais oſé commettre.
Il eſt tems ; Traſimon, Clitandre, montrez-vous.

SCÈNE DERNIÈRE.

HORTENSE, DAMIS, TRASIMON, CLITANDRE.

HORTENSE, *à Clitandre.*

SI je ne vous ſuis point un objet de courroux,
Si vous m'aimez encore, à vos loix aſſervie,
Je vous offre ma main, ma fortune & ma vie.

CLITANDRE.

Ah ! Madame, à vos pieds un malheureux amant
Devrait mourir de joie & de ſaiſiſſement.

TRASIMON, *à Damis.*

Je vous l'avais bien dit, que je la rendrais ſage.
C'eſt moi ſeul, Mons Damis, qui fais ce mariage.
Adieu ; poſſédez mieux l'art de diſſimuler.

DAMIS.

Juſte ciel ! déſormais à qui peut-on parler ?

FIN.

L'ENFANT

L'ENFANT PRODIGUE,

COMÉDIE;

Repréſentée, pour la première fois, le 10. Octobre 1736.

PRÉFACE

De l'Éditeur de l'édition de 1738.

IL eſt aſſez étrange que l'on n'ait pas ſongé plutôt à imprimer cette comédie, qui fut jouée il y a près de deux ans, & qui eut environ trente repréſentations. L'auteur ne s'étant point déclaré, on l'a miſe juſqu'ici ſur le compte de diverſes perſonnes très-eſtimées; mais elle eſt véritablement de M. de *Voltaire*, quoique le ſtyle de la *Henriade* & d'*Alzire* ſoit ſi différent de celui-ci, qu'il ne permet guères d'y reconnaître la même main.

C'eſt ce qui fait que nous donnons, ſous ſon nom, cette pièce au public, comme la première comédie qui ſoit écrite en vers de cinq pieds. Peut-être cette nouveauté engagera-t-elle quelqu'un à ſe ſervir de cette meſure. Elle produira ſur le théâtre Français

de la variété ; & qui donnne des plaiſirs nouveaux, doit toujours être bien reçu.

Si la comédie doit être la repréſentation des mœurs, cette pièce ſemble être aſſez de ce caractère. On y voit un mélange de ſérieux & de plaiſanterie, de comique & de touchant. C'eſt ainſi que la vie des hommes eſt bigarrée ; ſouvent même une ſeule aventure produit tous ces contraſtes. Rien n'eſt ſi commun qu'une maiſon dans laquelle un père gronde ; une fille, occupée de ſa paſſion, pleure ; le fils ſe moque des deux : & quelques parens prennent différemment part à la ſcène. On raille très-ſouvent dans une chambre de ce qui attendrit dans la chambre voiſine ; & la même perſonne a quelquefois ri & pleuré de la même choſe dans le même quart-d'heure.

Une Dame très-reſpectable, étant un jour au chevet d'une de ſes filles, qui était en danger de mort, entourée de toute ſa

famille, s'écriait, en fondant en larmes: *Mon DIEU, rendez-la-moi, & prenez tous mes autres enfans!* Un homme, qui avait épousé une de ses filles, s'approcha d'elle, &, la tirant par la manche: *Madame, dit-il, les gendres en sont-ils?* Le sang-froid & le comique avec lequel il prononça ces paroles, firent un tel effet sur cette Dame affligée, qu'elle sortit en éclatant de rire; tout le monde la suivit en riant; & la malade, ayant su de quoi il était question, se mit à rire plus fort que les autres.

Nous n'inférons pas de-là que toute comédie doive avoir des scènes de bouffonnerie & des scènes attendrissantes. Il y a beaucoup de très-bonnes pièces où il ne règne que de la gaieté: d'autres toutes sérieuses: d'autres mélangées: d'autres où l'attendrissement va jusques aux larmes. Il ne faut donner l'exclusion à aucun genre: &, si l'on me demandait quel genre est le meilleur, je répondrais: *Celui qui est le mieux traité.* Il serait peut-être à propos

& conforme au goût de ce siècle *raisonneur*, d'examiner ici quelle est cette sorte de plaisanterie qui nous fait rire à la comédie.

La cause du rire est une de ces choses plus senties que connues. L'admirable *Molière*, *Regnard*, qui le vaut quelquefois, & les auteurs de tant de jolies petites pièces, se sont contentés d'exciter en nous ce plaisir, sans nous en rendre jamais raison, & sans dire leur secret.

J'ai cru remarquer aux spectacles, qu'il ne s'élève presque jamais de ces éclats de rire universels, qu'à l'occasion d'une mépriſe. *Mercure* pris pour *Sosie*; le chevalier *Menechme* pris pour son frère; *Crispin* faisant son testament sous le nom du bon-homme *Géronte*; *Valère* parlant à *Harpagon* des beaux yeux de sa fille, tandis qu'*Harpagon* n'entend que les beaux yeux de sa cassette; *Pourceaugnac*, à qui on tâte le pouls, parce qu'on le veut faire passer pour fou; en un mot, les mé-

prises, les équivoques de pareille espèce excitent un rire général. *Arlequin* ne fait guères rire que quand il se méprend; & voilà pourquoi le titre de *Balourd* lui était si bien approprié.

Il y a bien d'autres genres de comique. Il y a des plaisanteries qui causent une autre sorte de plaisir; mais je n'ai jamais vu ce qui s'appelle rire de tout son cœur, soit aux spectacles, soit dans la société, que dans des cas approchans de ceux dont je viens de parler.

Il y a des caractères ridicules, dont la représentation plaît, sans causer ce rire immodéré de joie: *Trissotin & Vadius*, par exemple, semblent être de ce genre; le *Joueur*, le *Grondeur*, qui font un plaisir inexprimable, ne permettent guères le rire éclatant.

Il y a d'autres ridicules mêlés de vice, dont on est charmé de voir la peinture, & qui ne causent qu'un plaisir sérieux. Un mal-honnête

homme ne fera jamais rire, parce que dans le rire il entre toujours de la gaieté, incompatible avec le mépris & l'indignation. Il eſt vrai qu'on rit au *Tartuffe ;* mais ce n'eſt pas de ſon hypocriſie, c'eſt de la mépriſe du bonhomme qui le croit un ſaint ; &, l'hypocriſie une fois reconnue, on ne rit plus, on ſent d'autres impreſſions.

On pourrait aiſément remonter aux ſources de nos autres ſentimens, à ce qui excite la gaieté, la curioſité, l'intérêt, l'émotion, les larmes. Ce ſerait ſur-tout aux auteurs dramatiques à nous développer tous ces reſſorts, puiſque ce ſont eux qui les font jouer. Mais ils ſont plus occupés de remuer les paſſions que de les examiner ; ils ſont perſuadés qu'un ſentiment vaut mieux qu'une définition ; & je ſuis trop de leur avis, pour mettre un traité de philoſophie au-devant d'une pièce de théâtre.

Je me bornerai ſimplement à inſiſter

encore un peu sur la nécessité où nous sommes d'avoir des choses nouvelles. Si l'on avait toujours mis sur le théâtre tragique la grandeur Romaine, à la fin on s'en serait rebuté. Si les héros ne parlaient jamais que tendresse, on serait affadi :

O imitatores servum pecus !

Les ouvrages que nous avons depuis les *Corneilles*, les *Molières*, les *Racines*, les *Quinaults*, les *Lullis*, les *le Bruns*, me paraissent tous avoir quelque chose de neuf & d'original qui les a sauvés du naufrage. Encore une fois, tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

Ainsi, il ne faut jamais dire : Si cette musique n'a pas réussi, si ce tableau ne plaît pas, si cette pièce est tombée, c'est que cela était d'une espèce nouvelle. Il faut dire : C'est que cela ne vaut rien dans son espèce.

PERSONNAGES.

EUPHÉMON, père.

EUPHÉMON, fils.

FIERENFAT, Préſident de Cognac, ſecond fils d'Euphémon.

RONDON, bourgeois de Cognac.

LISE, fille de Rondon.

LA BARONNE DE CROUPILLAC.

MARTHE, ſuivante de Liſe.

JASMIN, valet d'Euphémon fils.

La ſcène eſt à Cognac.

L'ENFANT PRODIGUE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUPHÉMON, RONDON.

RONDON.

MON triſte ami, mon cher & vieux voiſin,
Que de bon cœur j'oublîrai ton chagrin !
Que je rirai ! quel plaiſir ! Que ma fille
Va ranimer ta dolente famille !

Mais, Mons ton fils, le ſieur de Fierenfat,
Me ſemble avoir un procédé bien plat.

EUPHÉMON.

Quoi donc!

RONDON.

Tout fier de ſa magiſtrature,
Il fait l'amour avec poids & meſure.
Adoleſcent, qui s'érige en barbon,
Jeune écolier, qui vous parle en Caton,
Eſt, à mon ſens, un animal bernable,
Et j'aime mieux l'air fou que l'air capable;
Il eſt trop fat.

EUPHÉMON.

Et vous êtes auſſi
Un peu trop bruſque.

RONDON.

Ah! je ſuis fait ainſi.
J'aime le vrai, je me plais à l'entendre;
J'aime à le dire, à gourmander mon gendre,
A bien matter cette fatuité,
Et l'air pédant dont il eſt encroûté.
Vous avez fait, beau-père, en père ſage,
Quand ſon aîné, ce joueur, ce volage,
Ce débauché, ce fou partit d'ici,
De donner tout à ce ſot cadet-ci;
De mettre en lui toute votre eſpérance,
Et d'acheter, pour lui, la préſidence
De cette ville. Oui, c'eſt un trait prudent.
Mais, dès qu'il fut Monſieur le Préſident;

Il fut, ma foi, gonflé d'impertinence :
Sa gravité marche & parle en cadence ;
Il dit qu'il a bien plus d'eſprit que moi,
Qui, comme on ſait, en ai bien plus que toi.
Il eſt. . . .

EUPHÉMON.

Eh mais ! quelle humeur vous emporte ?
Faut-il toujours. . . .

RONDON.

Va, va, laiſſe ; qu'importe ?
Tous ces défauts, vois-tu ! ſont comme rien,
Lorſque d'ailleurs on amaſſe un gros bien.
Il eſt avare ; & tout avare eſt ſage.
Oh ! c'eſt un vice excellent en ménage,
Un très-bon vice. Allons, dès aujourd'hui
Il eſt mon gendre, & ma Liſe eſt à lui.
Il reſte donc, notre triſte beau-père,
A faire ici donation entière
De tous vos biens, contrats, acquis, conquis,
Préſens, futurs, à Monſieur votre fils,
En réſervant, ſur votre vieille tête,
D'un uſufruit l'entretien fort honnête ;
Le tout en bref arrêté, cimenté,
Pour que ce fils, bien coſſu, bien doté,
Joigne à nos biens une vaſte opulence :
Sans quoi ſoudain ma Liſe a d'autres penſe.

EUPHÉMON.

Je l'ai promis, & j'y ſatisferai ;
Oui, Fierenfat aura le bien que j'ai.

Je veux couler, au sein de la retraite,
La triste fin de ma vie inquiète;
Mais je voudrais qu'un fils, si bien doté,
Eût pour mes biens un peu moins d'âpreté.
J'ai vu d'un fils la débauche insensée :
Je vois dans l'autre une âme intéressée.

RONDON.

Tant mieux, tant mieux.

EUPHÉMON.

Cher ami, je suis né
Pour n'être rien qu'un père infortuné.

RONDON.

Voilà-t-il pas de vos Jérémiades,
De vos regrets, de vos complaintes fades?
Voulez-vous pas que ce maître étourdi,
Ce bel aîné, dans le vice enhardi,
Venant gâter les douceurs que j'apprête,
Dans cet hymen paraisse en trouble-fête?

EUPHÉMON.

Non.

RONDON.

Voulez-vous qu'il vienne, sans façon,
Mettre, en jurant, le feu dans la maison?

EUPHÉMON.

Non.

RONDON.

Qu'il vous batte, & qu'il m'enlève Lise,
Lise autrefois à cet aîné promise,

Ma Liſe qui?...

EUPHÉMON.

Que cet objet charmant
Soit préſervé d'un pareil garnement!

RONDON.

Qu'il rentre ici pour dépouiller ſon père,
Pour ſuccéder?

EUPHÉMON.

Non... tout eſt à ſon frère.

RONDON.

Ah! ſans cela, point de Liſe pour lui.

EUPHÉMON.

Il aura Liſe & mes biens aujourd'hui;
Et ſon aîné n'aura, pour tout partage,
Que le courroux d'un père qu'il outrage:
Il le mérite: il fut dénaturé.

RONDON.

Ah! vous l'aviez trop long-tems enduré.
L'autre, du moins, agit avec prudence;
Mais cet aîné! quels traits d'extravagance!
Le libertin, mon Dieu, que c'était-là!
Te ſouvient-il, vieux beau-père, ah, ah, ah,
Qu'il te vola (ce tour eſt bagatelle)
Chevaux, habits, linge, meubles, vaiſſelle,
Pour équiper la petite Jourdain,
Qui le quitta le lendemain matin?
J'en ai bien ri, je l'avoue.

EUPHÉMON.

Ah ! quels charmes
Trouvez-vous donc à rappeler mes larmes ?

RONDON.

Et sur un as mettant vingt rouleaux d'or ?
Eh, eh !

EUPHÉMON.

Cessez.

RONDON.

Te souvient-il encor,
Quand l'étourdi dut, en face d'église,
Se fiancer à ma petite Lise,
Dans quel endroit on le trouva caché,
Comment, pour qui ? . . . Peste, quel débauché !

EUPHÉMON.

Épargnez-moi ces indignes histoires,
De sa conduite impressions trop noires ;
Ne suis-je pas assez infortuné ?
Je suis sorti des lieux où je suis né,
Pour m'épargner, pour ôter de ma vue
Ce qui rappelle un malheur qui me tue :
Votre commerce ici vous a conduit ;
Mon amitié, ma douleur vous y suit.
Ménagez-les : vous prodiguez sans cesse
La vérité ; mais la vérité blesse.

RONDON.

Je me tairai, soit : j'y consens ; d'accord.
Pardon ; mais, diable ! aussi vous aviez tort,

En connaiſſant le fougueux caractère
De votre fils, d'en faire un mouſquetaire.

EUPHÉMON.

Encor !

RONDON.

Pardon ; mais vous deviez....

EUPHÉMON.

Je dois
Oublier tout pour notre nouveau choix,
Pour mon cadet, & pour ſon mariage ;
Çà, penſez-vous que ce cadet, ſi ſage,
De votre fille ait pu toucher le cœur ?

RONDON.

Aſſurément. Ma fille a de l'honneur ;
Elle obéit à mon pouvoir ſuprême.
Et, quand je dis : allons, je veux qu'on aime,
Son cœur docile, & que j'ai ſu tourner,
Tout auſſi-tôt aime ſans raiſonner.
A mon plaiſir j'ai paîtri ſa jeune âme.

EUPHÉMON.

Je doute un peu, pourtant, qu'elle s'enflamme
Par vos leçons ; &, je me trompe fort,
Si de vos ſoins votre fille eſt d'accord.
Pour mon aîné j'obtins le ſacrifice
Des vœux naiſſans de ſon âme novice.
Je ſais quels ſont ces premiers traits d'amour,
Le cœur eſt tendre ; il ſaigne plus d'un jour.

RONDON.

Vous radotez.

EUPHÉMON.

Quoi que vous puissiez dire,
Cet étourdi pouvait très-bien séduire.

RONDON.

Lui ! point du tout ; ce n'était qu'un vaurien.
Pauvre bon-homme ! allez, ne craignez rien :
Car à ma fille, après ce beau ménage,
J'ai défendu de l'aimer davantage.
Ayez le cœur sur cela réjoui ;
Quand j'ai dit non, personne ne dit oui.
Voyez plutôt.

SCÈNE II.

EUPHÉMON, RONDON, LISE, MARTHE.

RONDON.

APPROCHEZ, venez, Lise.
Ce jour, pour vous, est un grand jour de crise.
Que je te donne un mari jeune ou vieux,
Ou laid ou beau, triste ou gai, riche ou gueux,
Ne sens-tu pas des desirs de lui plaire,
Du goût pour lui, de l'amour ?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Comment, coquine !

EUPHÉMON.

Ah, ah ! notre féal,
Votre pouvoir va, ce ſemble, un peu mal ;
Qu'eſt devenu ce deſpotique empire ?

RONDON.

Comment ! après tout ce que j'ai pu dire,
Tu n'aurais pas un peu de paſſion
Pour ton futur époux ?

LISE.

Mon père, non.

RONDON.

Ne ſais-tu pas que le devoir t'oblige
A lui donner tout ton cœur ?

LISE.

Non, vous dis-je.
Je ſais, mon père, à quoi ce nœud ſacré
Oblige un cœur de vertu pénétré.
Je ſais qu'il faut, aimable en ſa ſageſſe,
De ſon époux mériter la tendreſſe,
Et réparer, du moins par la bonté,
Ce que le ſort nous refuſe en beauté :
Être au-dehors diſcrète, raiſonnable,
Dans ſa maiſon, douce, égale, agréable.
Quant à l'amour, c'eſt tout un autre point ;
Les ſentimens ne ſe commandent point.
N'ordonnez rien, l'amour fuit l'eſclavage.
De mon époux le reſte eſt le partage :
Mais pour mon cœur, il le doit mériter.
Ce cœur, au moins, difficile à dompter,

Ne peut aimer ni par ordre d'un père,
Ni par raiſon, ni par-devant notaire.

EUPHÉMON.

C'eſt, à mon gré, raiſonner ſenſément.
J'approuve fort ce juſte ſentiment.
C'eſt à mon fils à tâcher de ſe rendre
Digne d'un cœur auſſi noble que tendre.

RONDON.

Vous tairez-vous, radoteur complaiſant,
Flatteur barbon, vrai corrupteur d'enfant?
Jamais, ſans vous, ma fille bien appriſe,
N'eût devant moi lâché cette ſottiſe.

(*A Liſe.*)

Écoute, toi: je te baille un mari,
Tant ſoit peu fat, & par trop renchéri;
Mais c'eſt à moi de corriger mon gendre;
Toi, tel qu'il eſt, c'eſt à toi de le prendre;
De vous aimer, ſi vous pouvez, tous deux,
Et d'obéir à tout ce que je veux.
C'eſt-là ton lot; & toi, notre beau-père,
Allons ſigner chez notre gros notaire,
Qui vous allonge, en cent mots ſuperflus,
Ce qu'on dirait en quatre tout au plus.
Allons hâter ſon bavard griffonnage;
Lavons la tête à ce large viſage;
Puis je reviens, après cet entretien,
Gronder ton fils, ma fille, & toi.

EUPHÉMON.

Fort bien.

SCÈNE III.

LISE, MARTHE.

MARTHE.

MON Dieu! qu'il joint à tous ses airs grotesques
Des sentimens & des travers burlesques!

LISE.

Je suis sa fille, & de plus son humeur
N'altère point la bonté de son cœur;
Et, sous les plis d'un front atrabilaire,
Sous cet air brusque, il a l'âme d'un père;
Quelque fois même, au milieu de ses cris,
Tout en grondant, il cède à mes avis.
Il est bien vrai, qu'en blâmant la personne,
Et les défauts du mari qu'il me donne,
En me montrant d'une telle union
Tous les dangers, il a grande raison;
Mais, lorsqu'ensuite il ordonne que j'aime,
Dieu! que je sens que son tort est extrême!

MARTHE.

Comment aimer un Monsieur Fierenfat?
J'épouserais plutôt un vieux soldat,
Qui jure, boit, bat sa femme, & qui l'aime,
Qu'un fat en robe, enivré de lui-même;
Qui, d'un ton grave, & d'un air de pédant,
Semble juger sa femme en lui parlant;

Qui, comme un paon, dans lui-même se mire,
Sous son rabat se rengorge & s'admire;
Et, plus avare encor que suffisant,
Vous fait l'amour en comptant son argent.

LISE.

Ah! ton pinceau l'a peint d'après nature.
Mais qu'y ferai-je? Il faut bien que j'endure
L'état forcé de cet hymen prochain.
On ne fait pas, comme on veut, son destin:
Et mes parens, ma fortune, mon âge,
Tout de l'hymen me prescrit l'esclavage.
Ce Fierenfat est, malgré mes dégoûts,
Le seul qui puisse être ici mon époux;
Il est le fils de l'ami de mon père,
C'est un parti devenu nécessaire.
Hélas! quel cœur, libre dans ses soupirs,
Peut se donner au gré de ses desirs?
Il faut céder: le tems, la patience,
Sur mon époux vaincront ma répugnance;
Et je pourrai, soumise à mes liens,
A ses défauts me prêter comme aux miens.

MARTHE.

C'est bien parler, belle & discrète Lise;
Mais votre cœur tant soit peu se déguise.
Si j'osais... mais vous m'avez ordonné
De ne parler jamais de cet aîné.

LISE.

Quoi?

MARTHE.

D'Euphémon, qui, malgré tous ſes vices,
De votre cœur eut les tendres prémices,
Qui vous aimait.

LISE.

Il ne m'aima jamais.
Ne parlons plus de ce nom que je haïs.

MARTHE, *en s'en allant.*

N'en parlons plus.

LISE, *la retenant.*

Il eſt vrai : ſa jeuneſſe,
Pour quelque tems, a ſurpris ma tendreſſe ;
Était-il fait pour un cœur vertueux ?

MARTHE, *en s'en allant.*

C'étoit un fou, ma foi, très-dangereux.

LISE, *la retenant.*

De corrupteurs ſa jeuneſſe entourée,
Dans les excès ſe plongeait égarée.
Le malheureux ! il cherchait tour-à-tour
Tous les plaiſirs ; il ignorait l'amour.

MARTHE.

Mais autrefois vous m'avez paru croire
Qu'à vous aimer il avait mis ſa gloire,
Que dans vos fers il était engagé.

LISE.

S'il eût aimé, je l'aurais corrigé.
Un amour vrai, ſans feinte & ſans caprice,
Eſt, en effet, le plus grand frein du vice.

Dans ſes liens qui ſait ſe retenir
Eſt honnête-homme, ou va le devenir.
Mais Euphémon dédaigna ſa maitreſſe;
Pour la débauche il quitta la tendreſſe.
Ses faux amis, indigens ſcélérats,
Qui dans le piége avaient conduit ſes pas,
Ayant mangé tout le bien de ſa mère,
Ont, ſous ſon nom, volé ſon triſte père.
Pour comble enfin, ces ſéducteurs cruels
L'ont entraîné loin des bras paternels,
Loin de mes yeux, qui, noyés dans les larmes,
Pleuraient encor ſes vices & ſes charmes.
Je ne prends plus nul intérêt à lui.

MARTHE.

Son frère, enfin, lui ſuccède aujourd'hui:
Il aura Liſe: &, certes, c'eſt dommage;
Car l'autre avait un bien joli viſage,
De blonds cheveux, la jambe faite au tour;
Danſait, chantait, était né pour l'amour.

LISE.

Ah! que dis-tu?

MARTHE.

Même dans ces mèlanges
D'egaremens, de ſottiſes étranges,
On découvrait aiſément dans ſon cœur,
Sous ſes défauts, un certain fond d'honneur.

LISE.

Il était né pour le bien, je l'avoue.

MARTHE,

MARTHE.

Ne croyez pas que ma bouche le loue ;
Mais il n'était, me semble, point flatteur,
Point médisant, point escroc, point menteur.

LISE.

Oui ; mais...

MARTHE.

Fuyons, car c'est Monsieur son frère.

LISE.

Il faut rester ; c'est un mal nécessaire.

SCÈNE IV.

LISE, MARTHE, le Président FIERENFAT.

FIERENFAT.

JE l'avoûrai, cette donation
Doit augmenter la satisfaction
Que vous avez d'un si beau mariage.
Surcroît de biens est l'âme d'un ménage ;
Fortune, honneurs, & dignités, je croi,
Abondamment se trouvent avec moi ;
Et vous aurez dans Cognac, à la ronde,
L'honneur du pas sur les gens du beau monde.
C'est un plaisir bien flatteur que cela ;
Vous entendrez murmurer, *la voilà.*
En vérité, quand j'examine au large
Mon rang, mon bien, tous les droits de ma charge,

Les agrémens que dans le monde j'ai,
Les droits d'aîneſſe où je ſuis ſubrogé,
Je vous en fais mon compliment, Madame.

MARTHE.

Moi, je la plains : c'eſt une choſe infâme,
Que vous mêliez dans tous vos entretiens
Vos qualités, votre rang & vos biens.
Être à la fois & Midas & Narciſſe,
Enflé d'orgueil & pincé d'avarice ;
Lorgner ſans ceſſe, avec un œil content,
Et ſa perſonne & ſon argent comptant ;
Être en rabat un petit-maître avare ;
C'eſt un excès de ridicule rare.
Un jeune fat paſſe encor ; mais, ma foi,
Un jeune avare eſt un monſtre pour moi.

FIERENFAT.

Ce n'eſt pas vous probablement, ma mie,
A qui mon père aujourd'hui me marie ;
C'eſt à Madame. Ainſi donc, s'il vous plaît,
Prenez à nous un peu moins d'intérêt.

(*A Liſe.*)

Le ſilence eſt votre fait... Vous, Madame,
Qui, dans une heure ou deux, ſerez ma femme,
Avant la nuit, vous aurez la bonté
De me chaſſer ce gendarme effronté,
Qui, ſous le nom d'une fille ſuivante,
Donne carrière à ſa langue impudente.
Je ne ſuis pas un Préſident pour rien ;
Et nous pourrions l'enfermer pour ſon bien.

MARTHE, *à Lise.*

Défendez-moi, parlez-lui, parlez ferme :
Je suis à vous, empêchez qu'on m'enferme ;
Il pourrait bien vous enfermer aussi.

LISE.

J'augure mal déjà de tout ceci.

MARTHE.

Parlez-lui donc ; laissez ces vains murmures.

LISE.

Que puis-je, hélas ! lui dire ?

MARTHE.

Des injures.

LISE.

Non ; des raisons valent mieux.

MARTHE.

Croyez-moi ;
Point de raisons : c'est le plus sûr.

SCÈNE V.

RONDON, Acteurs précédens.

RONDON.

MA foi,
Il nous arrive une plaisante affaire.

FIERENFAT.

Eh quoi, Monsieur?

RONDON.

Écoute. A ton vieux père
J'allais porter notre papier timbré,
Quand nous l'avons ici près rencontré,
Entretenant, au pied de cette roche,
Un voyageur qui descendait du coche.

LISE.

Un voyageur jeune?...

RONDON.

Nenni vraiment,
Un béquillard, un vieux ridé sans dent.
Nos deux barbons d'abord, avec franchise,
L'un contre l'autre ont mis leur barbe grise:
Leurs dos voûtés s'élevaient, s'abaissaient,
Aux longs élans des soupirs qu'ils poussaient;
Et sur leur nez leur prunelle éraillée
Versait les pleurs dont elle était mouillée:

Puis Euphémon, d'un air tout rechigné,
Dans ſon logis ſoudain s'eſt rencoigné :
Il dit qu'il ſent une douleur inſigne,
Qu'il faut au moins qu'il pleure avant qu'il ſigne,
Et qu'à perſonne il ne prétend parler.

FIERENFAT.

Ah! je prétends, moi, l'aller conſoler.
Vous ſavez tous comme je le gouverne ;
Et d'aſſez près la choſe nous concerne :
Je le connais ; &, dès qu'il me verra
Contrat en main, d'abord il ſignera.
Le tems eſt cher ; mon nouveau droit d'aîneſſe
Eſt un objet.

LISE.

Non, Monſieur, rien ne preſſe.

RONDON.

Si fait, tout preſſe ; & c'eſt ta faute auſſi,
Que tout cela.

LISE.

Comment ! ma faute ?

RONDON.

Oui :
Les contretems, qui troublent les familles,
Viennent toujours par la faute des filles.

LISE.

Qu'ai-je donc fait qui vous fâche ſi fort ?

RONDON.

Vous avez fait, que vous avez tous tort.

Je veux un peu voir nos deux trouble-fêtes,
A la raiſon ranger leurs lourdes têtes;
Et je prétends vous marier tantôt,
Malgré leurs dents; malgré vous, s'il le faut.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISE, MARTHE.

MARTHE,

Vous frémissez, en voyant de plus près
Tout ce fracas, ces noces, ces apprêts!

LISE.

Ah! plus mon cœur s'étudie & s'essaye,
Plus de ce joug la pesanteur m'effraye:
A mon avis, l'hymen & ses liens
Sont les plus grands, ou des maux, ou des biens.
Point de milieu; l'état du mariage
Est des humains le plus cher avantage,
Quand le rapport des esprits & des cœurs,
Des sentimens, des goûts & des humeurs,
Serre ces nœuds tissus par la nature,
Que l'amour forme & que l'honneur épure.
Dieux! quel plaisir d'aimer publiquement,
Et de porter le nom de son amant!
Votre maison, vos gens, votre livrée,
Tout vous retrace une image adorée:
Et vos enfans, ces gages précieux,
Nés de l'amour, en sont de nouveaux nœuds.

Un tel hymen, une union si chère,
Si l'on en voit, c'est le ciel sur la terre.
Mais tristement vendre, par un contrat,
Sa liberté, son nom & son état,
Aux volontés d'un maître despotique,
Dont on devient le premier domestique:
Se quereller, ou s'éviter le jour,
Sans joie à table, & la nuit sans amour:
Trembler toujours d'avoir une faiblesse,
Y succomber, ou combattre sans cesse:
Tromper son maître, ou vivre, sans espoir,
Dans les langueurs d'un importun devoir:
Gémir, sécher dans sa douleur profonde;
Un tel hymen est l'enfer de ce monde.

MARTHE.

En vérité les filles, comme on dit,
Ont un démon qui leur forme l'esprit:
Que de lumière en une âme si neuve!
La plus experte & la plus fine veuve,
Qui sagement se console à Paris,
D'avoir porté le deuil de trois maris,
N'en eût pas dit sur ce point davantage.
Mais vos dégoûts sur ce beau mariage
Auraient besoin d'un éclaircissement.
L'hymen déplaît avec le Président:
Vous plairait-il avec Monsieur son frère?
Débrouillez-moi, de grâce, ce mystère;
L'aîné fait-il bien du tort au cadet?
Haïssez-vous? aimez-vous? parlez net.

LISE.

Je n'en ſais rien, je ne peux & je n'oſe
De mes dégoûts bien démêler la cauſe.
Comment chercher la triſte vérité
Au fond d'un cœur, hélas ! trop agité ?
Il faut au moins, pour ſe mirer dans l'onde,
Laiſſer calmer la tempête qui gronde,
Et que l'orage & les vents en repos
Ne rident plus la ſurface des eaux.

MARTHE.

Comparaiſon n'eſt pas raiſon, Madame.
On lit très-bien dans le fond de ſon âme :
On y voit clair. Et, ſi les paſſions
Portent en nous tant d'agitations,
Fille de bien ſait toujours, dans ſa tête,
D'où vient le vent qui cauſe la tempête.
On ſait . . .

LISE.

Et moi, je ne veux rien ſavoir :
Mon œil ſe ferme, & je ne veux rien voir :
Je ne veux point chercher ſi j'aime encore
Un malheureux qu'il faut bien que j'abhorre.
Je ne veux point accroître mes dégoûts
Du vain regret d'un plus aimable époux.
Que, loin de moi, cet Euphémon, ce traître,
Vive content, ſoit heureux, s'il peut l'être :
Qu'il ne ſoit pas au moins déshérité ;
Je n'aurai pas l'affreuſe dureté,

Dans ce contrat, où je me détermine,
D'être sa sœur pour hâter sa ruine.
Voilà mon cœur, c'est trop le pénétrer ;
Aller plus loin ferait le déchirer.

SCÈNE II.

LISE, MARTHE, un Laquais.

LE LAQUAIS.

LA-BAS, Madame, il est une baronne
De Croupillac....

LISE.

Sa visite m'étonne.

LE LAQUAIS.

Qui d'Angoulême arrive justement,
Et veut ici vous faire compliment.

LISE.

Hélas ! sur quoi ?

MARTHE.

Sur votre hymen, sans doute.

LISE.

Ah ! c'est encor tout ce que je redoute.
Suis-je en état d'entendre ces propos,
Ces complimens, protocole des sots,
Où l'on se gêne, où le bon-sens expire
Dans le travail de parler sans rien dire ?
Que ce fardeau me pèse & me déplaît !

SCÈNE III.

LISE, Madame CROUPILLAC, MARTHE.

MARTHE.

VOILA la Dame.

LISE.

Oh ! je vois trop qui c'eſt.

MARTHE.

On dit qu'elle eſt aſſez grande épouſeuſe,
Un peu plaideuſe, & beaucoup radoteuſe.

LISE.

Des ſiéges donc. Madame, pardon, ſi...

Mad. CROUPILLAC.

Ah, Madame !

LISE.

Eh, Madame !

Mad. CROUPILLAC.

Il faut auſſi...

LISE.

S'aſſeoir, Madame.

Mad. CROUPILLAC, *aſſiſe.*

En vérité, Madame,
Je ſuis confuſe ; &, dans le fond de l'âme,
Je voudrais bien...

LISE.

Madame ?

Mad. CROUPILLAC.

Je voudrais
Vous enlaidir, vous ôter vos attraits.
Je pleure, hélas ! vous voyant si jolie.

LISE.

Consolez-vous, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Oh ! non, ma mie,
Je ne saurais : je vois que vous aurez
Tous les maris que vous demanderez.
J'en avais un, du moins en espérance,
Un seul, hélas ! c'est bien peu, quand j'y pense,
Et j'avais eu grand' peine à le trouver ;
Vous me l'ôtez, vous allez m'en priver.
Il est un tems (ah ! que ce tems vient vîte !)
Où l'on perd tout, quand un amant nous quitte,
Où l'on est seule ; & certe il n'est pas bien
D'enlever tout à qui n'a presque rien.

LISE.

Excusez-moi, si je suis interdite
De vos discours & de votre visite.
Quel accident afflige vos esprits ?
Qui perdez-vous ? & qui vous ai-je pris ?

Mad. CROUPILLAC.

Ma chère enfant, il est force bégueules
Au teint ridé, qui pensent qu'elles seules,

Avec du fard, & quelques fauſſes dents,
Fixent l'amour, les plaiſirs & le tems.
Pour mon malheur, hélas ! je ſuis plus ſage;
Je vois trop bien que tout paſſe, & j'enrage.

LISE.

J'en ſuis fâchée, & tout eſt ainſi fait;
Mais je ne peux vous rajeunir.

Mad. CROUPILLAC.

Si fait :
J'eſpère encore; & ce ſerait peut-être
Me rajeunir que me rendre mon traître.

LISE.

Mais de quel traître ici me parlez-vous ?

Mad. CROUPILLAC.

D'un Préſident, d'un ingrat, d'un époux,
Que je pourſuis, pour qui je perds haleine,
Et, ſûrement, qui n'en vaut pas la peine.

LISE.

Eh bien, Madame ?

Mad. CROUPILLAC.

Eh bien, dans mon printems
Je ne parlais jamais aux Préſidens :
Je haïſſois leur perſonne & leur ſtyle ;
Mais, avec l'âge, on eſt moins difficile.

LISE.

Enfin, Madame ?

Mad. CROUPILLAC.

Enfin, il faut savoir
Que vous m'avez réduite au désespoir.

LISE.

Comment ? en quoi ?

Mad. CROUPILLAC.

J'étais dans Angoulême,
Veuve, & pouvant disposer de moi-même :
Dans Angoulême, en ce tems, Fierenfat
Étudiait, apprentif magistrat ;
Il me lorgnait, il se mit dans la tête,
Pour ma personne, un amour mal-honnête,
Bien mal-honnête, hélas ! bien outrageant ;
Car il faisait l'amour à mon argent.
Je fis écrire au bon-homme de père :
On s'entremit, on poussa loin l'affaire ;
Car en mon nom souvent on lui parla ;
Il répondit qu'il verrait tout cela.
Vous voyez bien que la chose était sûre.

LISE.

Oh ! oui.

Mad. CROUPILLAC.

Pour moi, j'étais prête à conclure.
De Fierenfat alors le frère aîné
A votre lit fut, dit-on, destiné.

LISE.

Quel souvenir !

Mad. CROUPILLAC.

C'était un fou, ma chère,
Qui jouiſſoit de l'honneur de vous plaire.

LISE.

Ah !

Mad. CROUPILLAC.

Ce fou-là s'étant fort dérangé,
Et de ſon père ayant pris ſon congé,
Errant, proſcrit, peut-être mort, que ſais-je ?
(Vous vous troublez !) mon héros de collége,
Mon Préſident, ſachant que votre bien
Eſt, tout compté, plus ample que le mien,
Mépriſe enfin ma fortune & mes larmes ;
De votre dot il convoite les charmes ;
Entre vos bras il eſt, ce ſoir, admis.
Mais penſez-vous qu'il vous ſoit bien permis
D'aller ainſi, courant de frère en frère,
Vous emparer d'une famille entière ?
Pour moi, déjà, par conteſtation,
J'arrête ici la célébration ;
J'y mangerai mon château, mon douaire ;
Et le procès ſera fait de manière
Que vous, ſon père, & les enfans que j'ai,
Nous ſerons morts, avant qu'il ſoit jugé.

LISE.

En vérité, je ſuis toute honteuſe,
Que mon hymen vous rende malheureuſe ;
Je ſuis peu digne, hélas ! de ce courroux.
Sans être heureux, on fait donc des jaloux !

Ceſſez, Madame, avec un œil d'envie,
De regarder mon état & ma vie;
On nous pourrait aiſément accorder.
Pour un mari je ne veux pas plaider.

Mad. CROUPILLAC.

Quoi! point plaider?

LISE.

Non: je vous l'abandonne.

Mad. CROUPILLAC.

Vous êtes donc ſans goût pour ſa perſonne?
Vous n'aimez point?

LISE.

Je trouve peu d'attraits
Dans l'hymenée, & nul dans les procès.

SCÈNE IV.

Madame CROUPILLAC, LISE, RONDON.

RONDON.

OH, oh! ma fille, on nous fait des affaires
Qui font dreſſer les cheveux aux beaux-pères!
On m'a parlé de proteſtation.
Eh, vertu bleu! qu'on en parle à Rondon;
Je chaſſerai bien loin ces créatures.

Mad. CROUPILLAC.

Faut-il encore eſſuyer des injures?

Monſieur Rondon, de grâce, écoutez-moi.

RONDON.

Que vous plaît-il ?

Mad. CROUPILLAC.

Votre gendre eſt ſans foi ;
C'eſt un fripon d'eſpèce toute neuve,
Galant, avare, écornifleur de veuve ;
C'eſt de l'argent qu'il aime.

RONDON.

Il a raiſon.

Mad. CROUPILLAC.

Il m'a cent fois promis, dans ma maiſon,
Un pur amour, d'éternelles tendreſſes.

RONDON.

Eſt-ce qu'on tient de ſemblables promeſſes ?

Mad. CROUPILLAC.

Il m'a quittée, hélas ! ſi durement !

RONDON.

J'en aurais fait, de bon cœur, tout autant.

Mad. CROUPILLAC.

Je vais parler, comme il faut, à ſon père.

RONDON.

Ah ! parlez-lui plutôt qu'à moi.

Mad. CROUPILLAC.

L'affaire
Eſt effroyable, & le beau ſexe entier,
En ma faveur, ira par-tout crier.

RONDON.

Il criera moins que vous.

Mad. CROUPILLAC.

Ah ! vos perſonnes
Sauront, un peu, ce qu'on doit aux Baronnes.

RONDON.

On doit en rire.

Mad. CROUPILLAC.

Il me faut un époux ;
Et je prendrai lui, ſon vieux père, ou vous.

RONDON.

Qui ? moi !

Mad. CROUPILLAC.

Vous-même.

RONDON.

Oh ! je vous en défie.

Mad. CROUPILLAC.

Nous plaiderons.

RONDON.

Mais voyez la folie !

SCÈNE V.

RONDON, FIERENFAT, LISE.

RONDON, *à Lise.*

JE voudrais bien savoir aussi pourquoi
Vous recevez ces visites chez moi ?
Vous m'attirez toujours des algarades.
(*A Fierenfat.*)
Et vous, Monsieur, le Roi des pédans fades,
Quel sot démon vous force à courtiser
Une Baronne, afin de l'abuser ?
C'est bien à vous, avec ce plat visage,
De vous donner les airs d'être volage !
Il vous sied bien, grave & triste indolent,
De vous mêler du métier de galant !
C'était le fait de votre fou de frère ;
Mais vous, mais vous !

FIERENFAT.

Détrompez-vous, beau-père :
Je n'ai jamais requis cette union ;
Je ne promis que sous condition,
Me réservant toujours, au fond de l'âme,
Le droit de prendre une plus riche femme.
De mon aîné l'exhérédation,
Et tous les biens en ma possession,
A votre fille enfin m'ont fait prétendre ;
Argent comptant fait & beau-père & gendre.

RONDON.

Il a raiſon, ma foi ; j'en ſuis d'accord.

LISE.

Avoir ainſi raiſon, c'eſt un grand tort.

RONDON.

L'argent fait tout. Va, c'eſt choſe très-ſûre.
Hâtons-nous donc, ſur ce pied, de conclure.
D'écus tournois ſoixante peſans ſacs
Finiront tout, malgré les Croupillacs.
Qu'Euphémon tarde, & qu'il me déſeſpère !
Signons toujours avant lui.

LISE.

Non, mon père ;
Je fais auſſi mes proteſtations,
Et je me donne à des conditions.

RONDON.

Conditions ! toi ? quelle impertinence !
Tu dis, tu dis ? . . .

LISE.

Je dis ce que je penſe.
Peut-on goûter le bonheur odieux
De ſe nourrir des pleurs d'un malheureux ?
(*A Fierenfat.*)
Et vous, Monſieur, dans votre ſort proſpère,
Oubliez-vous que vous avez un frère ?

FIERENFAT.

Mon frère ! moi, je ne l'ai jamais vu ;
Et du logis il était diſparu,

Lorſque j'étais encor dans notre école,
Le nez collé ſur Cujas & Barthole.
J'ai ſu depuis ſes beaux déportemens ;
Et, ſi jamais il reparaît céans,
Conſolez-vous : nous ſavons les affaires,
Nous l'enverrons, en douceur, aux galères.

LISE.

C'eſt un projet fraternel & chrétien ;
En attendant, vous confiſquez ſon bien :
C'eſt votre avis ; mais moi, je vous déclare,
Que je déteſte un tel projet.

RONDON.

Tarare !
Va, mon enfant, le contrat eſt dreſſé ;
Sur tout cela le Notaire a paſſé.

FIERENFAT.

Nos pères l'ont ordonné de la ſorte ;
En droit écrit leur volonté l'emporte.
Liſez Cujas, chapitre ſix, ou ſept :
« Tout libertin, de débauches infect,
» Qui, renonçant à l'aîle paternelle,
» Fuit la maiſon, ou bien qui pille icelle,
» *Ipſo facto* de tout dépoſſédé,
» Comme un bâtard, il eſt exhérédé ».

LISE.

Je ne connais le droit ni la coutume ;
Je n'ai point lu Cujas ; mais je préſume

Que ce ſont tous de mal-honnêtes gens,
Vrais ennemis du cœur & du bon-ſens,
Si, dans leur code, ils ordonnent qu'un frère
Laiſſe périr ſon frère de miſère;
Et la nature & l'honneur ont leurs droits,
Qui valent mieux que Cujas & vos loix.

RONDON.

Ah! laiſſez là vos loix & votre code,
Et votre honneur, & faites à la mode;
De cet aîné que t'embarraſſes-tu?
Il faut du bien.

LISE.

Il faut de la vertu.
Qu'il ſoit puni; mais au moins qu'on lui laiſſe
Un peu de bien, reſte d'un droit d'aîneſſe.
Je vous le dis, ma main, ni mes faveurs,
Ne feront point le prix de ſes malheurs.
Corrigez donc l'article que j'abhorre,
Dans ce contrat, qui tous nous déshonore.
Si l'intérêt ainſi l'a pu dreſſer,
C'eſt un opprobre; il le faut effacer.

FIERENFAT.

Ah, qu'une femme entend mal les affaires!

RONDON.

Quoi! tu voudrais corriger deux Notaires,
Faire changer un contrat?

LISE.

Pourquoi non?

RONDON.

Tu ne feras jamais bonne maiſon ;
Tu perdras tout.

LISE.

Je n'ai pas grand uſage,
Juſqu'à préſent, du monde & du ménage :
Mais l'intérêt (mon cœur vous le maintient)
Perd des maiſons, autant qu'il en ſoutient.
Si j'en fais une, au moins cet édifice
Sera d'abord fondé ſur la juſtice.

RONDON.

Elle eſt têtue : &, pour la contenter,
Allons, mon gendre, il faut s'exécuter.
Çà, donne un peu.

FIERENFAT.

Oui, je donne à mon frère . . .
Je donne . . . allons . . .

RONDON.

Ne lui donne donc guère.

SCÈNE VI.

EUPHÉMON, RONDON, LISE, FIERENFAT.

RONDON.

AH ! le voici, le bon-homme Euphémon.
Viens, viens, j'ai mis ma fille à la raiſon.
On n'attend plus rien que ta ſignature.
Preſſe-moi donc cette tardive allure.
Dégourdis-toi, prends un ton réjoui,
Un air de noce, un front épanoui ;
Car, dans neuf mois, je veux, ne te déplaiſe,
Que deux enfans . . . je ne me ſens pas d'aiſe.
Allons, ris donc, chaſſons tous les ennuis ;
Signons, ſignons.

EUPHÉMON.

Non, Monſieur, je ne puis.

FIERENFAT.

Vous ne pouvez ?

RONDON.

En voici bien d'une autre.

FIERENFAT.

Quelle raiſon ?

RONDON.

Quelle rage eſt la vôtre ?

Quoi !

Quoi ! tout le monde eſt-il devenu fou ?
Chacun dit non : comment ? pourquoi ? par où ?

EUPHÉMON.

Ah ! ce ſerait outrager la nature,
Que de ſigner dans cette conjoncture.

RONDON.

Serait-ce point la Dame Croupillac,
Qui ſourdement fait ce maudit micmac ?

EUPHÉMON.

Non : cette femme eſt folle, &, dans ſa tête,
Elle veut rompre un hymen que j'apprête.
Mais ce n'eſt pas de ſes cris impuiſſans
Que ſont venus les ennuis que je ſens.

RONDON.

Eh bien ! quoi donc ? ce béquillard du coche
Dérange tout, & notre affaire accroche ?

EUPHÉMON.

Ce qu'il a dit doit retarder du moins
L'heureux hymen, objet de tant de ſoins.

LISE.

Qu'a-t-il donc dit, Monſieur ?

FIERENFAT.

Quelle nouvelle
A-t-il appris ?

EUPHÉMON.

Une, hélas ! trop cruelle.

Devers Bourdeaux cet homme a vu mon fils,
Dans les prisons, sans secours, sans habits,
Mourant de faim ; la honte & la tristesse
Vers le tombeau conduisaient sa jeunesse ;
La maladie & l'excès du malheur
De son printems avaient séché la fleur ;
Et dans son sang la fièvre enracinée
Précipitait sa dernière journée.
Quand il le vit, il était expirant ;
Sans doute, hélas ! il est mort à présent.

RONDON.

Voilà, ma foi, sa pension payée.

LISE.

Il serait mort !

RONDON.

N'en sois point effrayée ;
Va, que t'importe ?

FIERENFAT.

Ah ! Monsieur, la pâleur,
De son visage, efface la couleur.

RONDON.

Elle est, ma foi ! sensible : ah ! la friponne !
Puisqu'il est mort, allons, je te pardonne.

FIERENFAT.

Mais, après tout, mon père, voulez-vous ?...

EUPHÉMON.

Ne craignez rien, vous serez son époux.
C'est mon bonheur ; mais il serait atroce,
Qu'un jour de deuil devînt un jour de noce.

Puis-je, mon fils, mêler à ce festin
Le contretems de mon juste chagrin ?
Et sur vos fronts, parés de fleurs nouvelles,
Laisser couler mes larmes paternelles ?
Donnez, mon fils, ce jour à nos soupirs,
Et différez l'heure de vos plaisirs ;
Par une joie indiscrette, insensée,
L'honnêteté serait trop offensée.

LISE.

Ah ! oui, Monsieur, j'approuve vos douleurs ;
Il m'est plus doux de partager vos pleurs,
Que de former les nœuds du mariage.

FIERENFAT.

Eh ! mais, mon père....

RONDON.

Eh ! vous n'êtes pas sage.
Quoi ! différer un hymen projeté,
Pour un ingrat cent fois déshérité,
Maudit de vous, de sa famille entière !

EUPHÉMON.

Dans ces momens un père est toujours père.
Ses attentats, & toutes ses erreurs,
Furent toujours le sujet de mes pleurs ;
Et ce qui pèse à mon âme attendrie,
C'est qu'il est mort sans réparer sa vie.

RONDON.

Réparons-la ; donnons-nous aujourd'hui
Des petits-fils qui vaillent mieux que lui ;
Signons, dansons, allons : que de faiblesse !

EUPHÉMON.

Mais....

RONDON.

Mais, morbleu! ce procédé me bleſſe:
De regretter même le plus grand bien,
C'eſt fort mal fait: douleur n'eſt bonne à rien;
Mais regretter le fardeau qu'on vous ôte,
C'eſt une énorme & ridicule faute.
Ce fils aîné, ce fils, votre fléau,
Vous mit trois fois ſur le bord du tombeau.
Pauvre cher homme! allez, ſa frénéſie
Eût tôt ou tard abrégé votre vie.
Soyez tranquile: & ſuivez mes avis;
C'eſt un grand gain que de perdre un tel fils.

EUPHÉMON.

Oui; mais ce gain coûte plus qu'on ne penſe;
Je pleure, hélas, ſa mort & ſa naiſſance.

RONDON, *à Fierenfat.*

Va: ſuis ton père, & ſois expéditif;
Prends ce contrat, le mort ſaiſit le vif:
Il n'eſt plus tems qu'avec moi l'on barguigne;
Prends-lui la main, qu'il paraphe & qu'il ſigne.
(*A Liſe.*)
Et toi, ma fille, attendons à ce ſoir.
Tout ira bien.

LISE.

Je ſuis au déſeſpoir.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

EUPHÉMON fils, JASMIN.

JASMIN.

OUI, mon ami, tu fus jadis mon maître ;
Je t'ai servi deux ans sans te connaître :
Ainsi que moi, réduit à l'hôpital,
Ta pauvreté m'a rendu ton égal.
Non, tu n'es plus ce Monsieur d'Entremonde,
Ce Chevalier si pimpant dans le monde,
Fêté, couru, de femmes entouré,
Nonchalamment de plaisirs enivré.
Tout est au diable. Éteins, dans ta mémoire,
Ces vains regrets des beaux jours de ta gloire :
Sur du fumier l'orgueil est un abus ;
Le souvenir d'un bonheur qui n'est plus,
Est à nos maux un poids insupportable.
Toujours Jasmin, j'en suis moins misérable.
Né pour souffrir, je sais souffrir gaiment ;
Manquer de tout, voilà mon élément :
Ton vieux chapeau, tes guenilles de bure,
Dont tu rougis, c'était là ma parure.
Tu dois avoir, ma foi, bien du chagrin,
De n'avoir pas été toujours Jasmin.

EUPHÉMON fils.

Que la misère entraîne d'infamie !
Faut-il encor qu'un valet m'humilie ?
Quelle accablante & terrible leçon !
Je sens encor, je sens qu'il a raison.
Il me console au moins à sa manière :
Il m'accompagne, & son âme grossière,
Sensible & tendre en sa rusticité,
N'a point, pour moi, perdu l'humanité.
Né mon égal, (puisqu'enfin il est homme)
Il me soutient sous le poids qui m'assomme ;
Il suit gaiment mon sort infortuné,
Et mes amis m'ont tous abandonné.

JASMIN.

Toi, des amis ! hélas ! mon pauvre maître,
Apprends-moi donc, de grâce, à les connaître ;
Comment sont faits les gens qu'on nomme amis ?

EUPHÉMON fils.

Tu les as vu chez moi toujours admis,
M'importunant souvent de leurs visites,
A mes soupers délicats parasites,
Vantant mes goûts d'un esprit complaisant,
Et sur le tout empruntant mon argent ;
De leur bon cœur m'étourdissant la tête,
Et me louant, moi présent.

JASMIN.

Pauvre bête !

Pauvre innocent ! tu ne les voyais pas
Te chanſonner au ſortir d'un repas,
Siffler, berner ta bénigne imprudence.

EUPHÉMON fils.

Ah ! je le crois ; car, dans ma décadence,
Lorſqu'à Bordeaux je me vis arrêté,
Aucun de ceux à qui j'ai tout prêté,
Ne me vint voir ; nul ne m'offrit ſa bourſe.
Puis, au ſortir, malade & ſans reſſource,
Lorſqu'à l'un d'eux, que j'avais tant aimé,
J'allais m'offrir mourant, inanimé,
Sous ces haillons, dépouilles délabrées,
De l'indigence exécrables livrées ;
Quand je lui vins demander un ſecours,
D'où dépendaient mes miſérables jours,
Il détourna ſon œil confus & traître,
Puis il feignit de ne me pas connaître,
Et me chaſſa comme un pauvre importun.

JASMIN.

Aucun n'oſa te conſoler ?

EUPHÉMON fils.

Aucun.

JASMIN.

Ah, les amis ! les amis ! quels infâmes !

EUPHÉMON fils.

Les hommes ſont tous de fer.

JASMIN.

Et les femmes ?

EUPHÉMON fils.

J'en attendais, hélas ! plus de douceur ;
J'en ai cent fois essuyé plus d'horreur.
Celle sur-tout qui m'aimait sans mystère,
Semblait placer son orgueil à me plaire,
Dans son logis, meublé de mes présens,
De mes bienfaits acheta des amans ;
Et de mon vin régalait leur cohue,
Lorsque de faim j'expirais dans la rue.
Enfin, Jasmin, sans ce pauvre vieillard,
Qui, dans Bourdeaux, me trouva par hasard,
Qui m'avait vu, dit-il, dans mon enfance,
Une mort prompte eût fini ma souffrance.
Mais en quel lieu sommes-nous, cher Jasmin ?

JASMIN.

Près de Cognac, si je sais mon chemin ;
Et l'on m'a dit que mon vieux premier maître,
Monsieur Rondon, loge en ces lieux peut-être.

EUPHÉMON fils.

Rondon le père de . . . quel nom dis-tu ?

JASMIN.

Le nom d'un homme assez brusque & bourru.
Je fus jadis page dans sa cuisine :
Mais, dominé d'une humeur libertine,
Je voyageai : je fus depuis coureur,
Laquais, commis, fantassin, déserteur ;
Puis, dans Bourdeaux, je te pris pour mon maître.
De moi Rondon se souviendra peut-être,
Et nous pourrions, dans notre adversité . . .

EUPHÉMON fils.

Et depuis quand, dis-moi, l'as-tu quitté ?

JASMIN.

Depuis quinze ans. C'était un caractère,
Moitié plaisant, moitié triste & colère,
Au fond bon diable : il avait un enfant,
Un vrai bijou, fille unique vraiment,
Oeil bleu, nez court, teint frais, bouche vermeille,
Et des raisons ! c'était une merveille :
Cela pouvait bien avoir, de mon tems,
A bien compter, entre six à sept ans;
Et cette fleur, avec l'âge embellie,
Est en état, ma foi, d'être cueillie.

EUPHÉMON fils.

Ah, malheureux !

JASMIN.

Mais j'ai beau te parler;
Ce que je dis ne te peut consoler.
Je vois toujours, à travers ta visière,
Tomber des pleurs qui bordent ta paupière.

EUPHÉMON fils.

Quel coup du sort, ou quel ordre des cieux,
A pu guider ma misère en ces lieux ?
Hélas !

JASMIN.

Ton œil contemple ces demeures.
Tu restes là tout pensif, & tu pleures.

EUPHÉMON fils.

J'en ai sujet.

JASMIN.

Mais connais-tu Rondon?
Serais-tu pas parent de la maison ?

EUPHÉMON fils.

Ah ! laisse-moi.

JASMIN, *en l'embrassant.*

Par charité, mon maître,
Mon cher ami, dis-moi qui tu peux être.

EUPHÉMON fils, *en pleurant.*

Je suis . . . je suis un malheureux mortel,
Je suis un fou, je suis un criminel,
Qu'on doit haïr, que le ciel doit poursuivre,
Et qui devrait être mort.

JASMIN.

Songe à vivre ;
Mourir de faim est par trop rigoureux :
Tiens, nous avons quatre mains à nous deux,
Servons-nous-en, sans complainte importune.
Vois tu d'ici ces gens, dont la fortune
Est dans leurs bras, qui, la bèche à la main,
Le dos courbé, retournent ce jardin ?
Enrôlons-nous parmi cette canaille ;
Viens avec eux; imite-les, travaille,
Gâgne ta vie.

EUPHÉMON fils.

Hélas ! dans leurs travaux,
Ces vils humains, moins hommes qu'animaux,
Goûtent des biens, dont toujours mes caprices
M'avaient privé dans mes fausses délices ;
Ils ont au moins, sans trouble, sans remords,
La paix de l'âme, & la santé du corps.

SCÈNE II.

Madame CROUPILLAC, EUPHÉMON fils, JASMIN.

Mad. CROUPILLAC, *dans l'enfoncement.*

Que vois-je ici ? Serais-ie aveugle ou borgne?
C'est lui, ma foi ; plus j'avise & je lorgne
Cet homme-là, plus je dis que c'est lui.
(*Elle le considère.*)
Mais ce n'est plus le même homme aujourd'hui,
Ce cavalier brillant dans Angoulême,
Jouant gros jeu, cousu d'or. . . . C'est lui-même.
(*Elle approche d'Euphémon.*)
Mais l'autre était riche, heureux, beau, bien fait,
Et celui-ci me semble pauvre & laid.
La maladie altère un beau visage ;
La pauvreté change encor davantage.

JASMIN.

Mais pourquoi donc ce ſpectre féminin
Nous pourſuit-il de ſon regard malin ?

EUPHÉMON fils.

Je la connais, hélas ! ou je me trompe ;
Elle m'a vu dans l'éclat, dans la pompe.
Il eſt affreux d'être ainſi dépouillé,
Aux mêmes yeux auxquels on a brillé.
Sortons.

Mad. CROUPILLAC, *s'avançant vers Euphémon fils.*

Mon fils, quelle étrange aventure
T'a donc réduit en ſi piètre poſture ?

EUPHÉMON fils.

Ma faute.

Mad. CROUPILLAC.

Hélas ! comme te voilà mis !

JASMIN.

C'eſt pour avoir eu d'excellens amis :
C'eſt pour avoir été volé, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Volé ? par qui ? comment ?

JASMIN.

Par bonté d'âme.
Nos voleurs ſont de très-honnêtes gens,
Gens du beau monde, aimables fainéans,
Buveurs, joueurs, & conteurs agréables,
Des gens d'eſprit, des femmes adorables.

Mad. CROUPILLAC.

J'entends, j'entends; vous avez tout mangé.
Mais vous ſerez cent fois plus affligé,
Quand vous ſaurez les exceſſives pertes,
Qu'en fait d'hymen, j'ai, depuis peu, ſouffertes.

EUPHÉMON fils.

Adieu, Madame.

Mad. CROUPILLAC, *l'arrêtant.*

Adieu! non: tu ſauras
Mon accident; parbleu! tu me plaindras.

EUPHÉMON fils.

Soit: je vous plains; adieu.

Mad. CROUPILLAC.

Non: je te jure
Que tu ſauras toute mon aventure.
Un Fierenfat, robin de ſon métier,
Vint avec moi connaiſſance lier,

(*Elle court après lui.*)

Dans Angoulême, au tems où vous battîtes
Quatre Huiſſiers, & la fuite vous prîtes.
Ce Fierenfat habite en ce canton,
Avec ſon père, un ſeigneur Euphémon.

EUPHÉMON fils, *revenant.*

Euphémon!

Mad. CROUPILLAC.

Oui.

EUPHÉMON fils.

Ciel ! Madame, de grâce,
Cet Euphémon, cet honneur de sa race,
Que ses vertus ont rendu si fameux,
Serait ?...

Mad. CROUPILLAC.

Et oui.

EUPHÉMON fils.

Quoi ! dans ces mêmes lieux ?

Mad. CROUPILLAC.

Oui.

EUPHÉMON fils.

Puis-je au moins savoir... comme il se porte ?

Mad. CROUPILLAC.

Fort bien, je crois... que diable vous importe ?

EUPHÉMON fils.

Et que dit-on ?

Mad. CROUPILLAC.

De qui ?

EUPHÉMON fils.

D'un fils aîné,
Qu'il eut jadis ?

Mad. CROUPILLAC.

Ah ! c'est un fils mal né,
Un garnement, une tête légère,
Un fou fieffé, le fléau de son père,

Depuis long-tems de débauches perdu,
Et qui peut-être eſt à préſent pendu.

EUPHÉMON fils.

En vérité.... je ſuis confus dans l'âme,
De vous avoir interrompu, Madame.

Mad. CROUPILLAC.

Pourſuivons donc. Fierenfat, ſon cadet,
Chez moi l'amour hautement me faiſait;
Il me devait avoir par mariage.

EUPHÉMON fils.

Eh bien? a-t-il ce bonheur en partage?
Eſt-il à vous?

Mad. CROUPILLAC.

Non: ce fat engraiſſé
De tout le lot de ſon frère inſenſé,
Devenu riche, &, voulant l'être encore,
Rompt aujourd'hui cet hymen qui l'honore.
Il veut ſaiſir la fille d'un Rondon,
D'un plat bourgeois, le coq de ce canton.

EUPHÉMON fils.

Que dites-vous? Quoi! Madame, il l'épouſe?

Mad. CROUPILLAC.

Vous m'en voyez terriblement jalouſe.

EUPHÉMON fils.

Ce jeune objet aimable... dont Jaſmin
M'a tantôt fait un portrait ſi divin,
Se donnerait?...

JASMIN.

Quelle rage eſt la vôtre !
Autant lui vaut ce mari-là qu'un autre.
Quel diable d'homme ! il s'afflige de tout.

EUPHÉMON fils, *à part.*

Ce coup a mis ma patience à bout.
(*A Mad. Croupillac.*)
Ne doutez point que mon cœur ne partage
Amèrement un ſi ſenſible outrage.
Si j'étais cru, cette Liſe aujourd'hui,
Aſſurément, ne ſerait pas pour lui.

Mad. CROUPILLAC.

Oh ! tu le prends du ton qu'il le faut prendre ;
Tu plains mon ſort ; un gueux eſt toujours tendre.
Tu paraiſſais bien moins compatiſſant,
Quand tu roulais ſur l'or & ſur l'argent.
Écoute ; on peut s'entr'aider dans la vie.

JASMIN.

Aidez-nous donc, Madame, je vous prie.

Mad. CROUPILLAC.

Je veux ici te faire agir pour moi.

EUPHÉMON fils.

Moi, vous ſervir ! Hélas ! Madame, en quoi ?

Mad. CROUPILLAC.

En tout. Il faut prendre en main mon injure :
Un autre habit, quelque peu de parure,

Te pourraient rendre encore assez joli :
Ton esprit est insinuant, poli ;
Tu connais l'art d'empaumer une fille :
Introduis-toi, mon cher, dans la famille ;
Fais le flatteur auprès de Fierenfat ;
Vante son bien, son esprit, son rabat :
Sois en faveur ; &, lorsque je proteste
Contre son vol, toi, mon cher, fais le reste.
Je veux gâgner du tems en protestant.

EUPHÉMON, *voyant son père.*

Que vois-je ? ô ciel !

(*Il s'enfuit.*)

Mad. CROUPILLAC.

Cet homme est fou vraiment ;
Pourquoi s'enfuir ?

JASMIN.

C'est qu'il vous craint, sans doute.

Mad. CROUPILLAC.

Poltron ! demeure, arrête, écoute, écoute.

SCÈNE III.

EUPHÉMON père, JASMIN.

EUPHÉMON.

JE l'avoûrai ; cet aſpect imprévu
D'un malheureux avec peine entrevu,
Porte à mon cœur je ne ſais quelle atteinte,
Qui me remplit d'amertume & de crainte.
Il a l'air noble, & même certains traits
Qui m'ont touché. Las ! je ne vois jamais
De malheureux à-peu-près de cet âge,
Que de mon fils la douloureuſe image
Ne vienne alors, par un retour cruel,
Perſécuter ce cœur trop paternel.
Mon fils eſt mort, ou vit dans la miſère,
Dans la débauche, & fait honte à ſon père.
De tous côtés je ſuis bien malheureux !
J'ai deux enfans ; ils m'accablent tous deux :
L'un par ſa perte, & par ſa vie infâme,
Fait mon ſupplice, & déchire mon âme :
L'autre en abuſe ; il ſent trop que ſur lui
De mes vieux ans j'ai fondé tout l'appui.
Pour moi, la vie eſt un poids qui m'accable.

(*Appercevant Jaſmin qui le ſalue.*)

Que me veux-tu, l'ami ?

JASMIN.

Seigneur aimable,
Reconnaissez, digne & noble Euphémon,
Certain Jasmin élevé chez Rondon.

EUPHÉMON.

Ah, ah ! c'est toi ? Le tems change un visage,
Et mon front chauve en sent le long outrage.
Quand tu partis, tu me vis encor frais :
Mais l'âge avance, & le terme est bien près.
Tu reviens donc enfin dans ta patrie ?

JASMIN.

Oui : je suis las de tourmenter ma vie,
De vivre errant & damné comme un Juif ;
Le bonheur semble un être fugitif.
Le diable enfin, qui toujours me promène,
Me fit partir ; le diable me ramène.

EUPHÉMON.

Je t'aiderai : sois sage, si tu peux.
Mais quel était cet autre malheureux,
Qui te parlait dans cette promenade,
Qui s'est enfui ?

JASMIN.

Mais . . . c'est mon camarade,
Un pauvre hère, affamé comme moi,
Qui, n'ayant rien, cherche aussi de l'emploi.

EUPHÉMON.

On peut tous deux vous occuper peut-être.
A-t-il des mœurs ? est-il sage ?

JASMIN.

Il doit l'être :
Je lui connais d'assez bons sentimens :
Il a de plus de fort jolis talens ;
Il sait écrire, il sait l'arithmétique,
Dessine un peu, sait un peu de musique ;
Ce drôle-là fut très-bien élevé.

EUPHÉMON.

S'il est ainsi, son poste est tout trouvé.
Jasmin, mon fils deviendra votre maître ;
Il se marie, & dès ce soir peut-être ;
Avec son bien son train doit augmenter.
Un de ses gens, qui vient de le quitter,
Vous laisse encore une place vacante ;
Tous deux, ce soir, il faut qu'on vous présente ;
Vous le verrez chez Rondon, mon voisin.
J'en parlerai. J'y vais ; adieu, Jasmin :
En attendant, tiens, voici de quoi boire.

SCÈNE IV.

JASMIN, *seul.*

AH ! l'honnête-homme ! ô ciel ! pourrait-on croire,
Qu'il soit encore, en ce siècle félon,
Un cœur si droit, un mortel aussi bon ?
Cet air, ce port, cette âme bienfaisante
Du bon vieux tems est l'image parlante.

SCÈNE V.

EUPHÉMON fils, *revenant*; JASMIN.

JASMIN, *en l'embrassant.*

JE t'ai trouvé déjà condition,
Et nous ferons laquais chez Euphémon.

EUPHÉMON fils.

Ah!

JASMIN.

S'il te plaît, quel excès de surprise?
Pourquoi ces yeux de gens qu'on exorcise,
Et ces sanglots coup sur coup redoublés,
Pressant tes mots au passage étranglés?

EUPHÉMON fils.

Ah! je ne puis contenir ma tendresse;
Je cède au trouble, au remords qui me presse.

JASMIN.

Qu'a-t-elle dit qui t'ait tant agité?

EUPHÉMON fils.

Elle m'a dit... Je n'ai rien écouté.

JASMIN.

Qu'avez-vous donc?

EUPHÉMON fils.

Mon cœur ne peut se taire :
Cet Euphémon. . .

JASMIN.

Eh bien ?

EUPHÉMON fils.

Ah ! . . . c'est mon père

JASMIN.

Qui ? lui, Monsieur ?

EUPHÉMON fils.

Oui, je suis cet aîné,
Ce criminel, & cet infortuné,
Qui désola sa famille éperdue.
Ah ! que mon cœur palpitait à sa vue !
Qu'il lui portait ses vœux humiliés !
Que j'étais près de tomber à ses pieds !

JASMIN.

Qui ? vous, son fils ? Ah ! pardonnez, de grâce,
Ma familière & ridicule audace.
Pardon, Monsieur.

EUPHÉMON fils.

Va, mon cœur oppressé
Peut-il savoir si tu m'as offensé ?

JASMIN.

Vous êtes fils d'un homme qu'on admire,
D'un homme unique ; &, s'il faut tout vous dire,

D'Euphémon fils la réputation
Ne flaire pas, à beaucoup près, si bon.

EUPHÉMON fils.

Et c'est aussi ce qui me désespère.
Mais, réponds-moi : que te disait mon père ?

JASMIN.

Moi, je disais que nous étions tous deux
Prêts à servir, bien élevés, très-gueux :
Et lui, plaignant nos destins sympathiques,
Nous recevait tous deux pour domestiques.
Il doit, ce soir, vous placer chez ce fils,
Ce Président à Lise tant promis,
Ce Président, votre fortuné frère,
De qui Rondon doit être le beau-père.

EUPHÉMON fils.

Eh bien! il faut développer mon cœur :
Vois tous mes maux, connais leur profondeur.
S'être attiré, par un tissu de crimes,
D'un père aimé les fureurs légitimes,
Être maudit, être déshérité,
Sentir l'horreur de la mendicité ;
A mon cadet voir passer ma fortune,
Être exposé, dans ma honte importune,
A le servir, quand il m'a tout ôté :
Voilà mon sort ; je l'ai bien mérité.
Mais croiras-tu qu'au sein de la souffrance,
Mort aux plaisirs, & mort à l'espérance,
Haï du monde, & méprisé de tous,
N'attendant rien, j'ose être encor jaloux ?

JASMIN.

Jaloux ! de qui ?

EUPHÉMON fils.

De mon frère, de Lise.

JASMIN.

Vous sentiriez un peu de convoitise
Pour votre sœur ? Mais vraiment c'est un trait
Digne de vous ; ce péché vous manquait.

EUPHÉMON fils.

Tu ne sais pas qu'au sortir de l'enfance,
(Car chez Rondon tu n'étais plus, je pense,)
Par nos parens l'un à l'autre promis,
Nos cœurs étaient à leurs ordres soumis.
Tout nous liait, la conformité d'âge,
Celle des goûts, les jeux, le voisinage.
Plantés exprès, deux jeunes arbrisseaux
Croissent ainsi pour unir leurs rameaux.
Le tems, l'amour, qui hâtait sa jeunesse,
La fit plus belle, augmenta sa tendresse :
Tout l'univers alors m'eût envié ;
Mais jeune, aveugle, à des méchans lié,
Qui de mon cœur corrompaient l'innocence,
Ivre de tout dans mon extravagance,
Je me faisais un lâche point-d'honneur,
De mépriser, d'insulter son ardeur.
Le croirais-tu ? je l'accablai d'outrages.
Quels tems, hélas ! Les violens orages
Des passions qui troublaient mon destin,
A mes parens m'arrachèrent enfin.

Tu

Tu sais depuis quel fut mon sort funeste.
J'ai tout perdu ; mon amour seul me reste.
Le Ciel, ce Ciel qui doit nous désunir,
Me laisse un cœur ; & c'est pour me punir.

JASMIN.

S'il est ainsi ; si, dans votre misère,
Vous la r'aimez, n'ayant pas mieux à faire,
De Croupillac le conseil était bon,
De vous fourrer, s'il se peut, chez Rondon.
Le sort maudit épuisa votre bourse ;
L'amour pourrait vous servir de ressource.

EUPHÉMON fils.

Moi, l'oser voir ! moi, m'offrir à ses yeux,
Après mon crime, en cet état hideux !
Il me faut fuir un père, une maitresse ;
J'ai de tous deux outragé la tendresse ;
Et je ne sais (ô regrets superflus !)
Lequel des deux doit me haïr le plus.

SCÈNE VI.

EUPHÉMON fils, FIERENFAT, JASMIN.

JASMIN.

VOILA, je crois, ce Président si sage.

EUPHÉMON fils.

Lui ? je n'avais jamais vu son visage.

Quoi ! c'eſt donc lui, mon frère, mon rival ?

FIERENFAT.

En vérité, cela ne va pas mal ;
J'ai tant preſſé, tant ſermoné mon père,
Que, malgré lui, nous finiſſons l'affaire.
(*En voyant Jaſmin.*)
Où ſont ces gens qui voulaient me ſervir ?

JASMIN.

C'eſt nous, Monſieur : nous venions nous offrir
Très-humblement.

FIERENFAT.

Qui de vous deux ſait lire ?

JASMIN.

C'eſt lui, Monſieur.

FIERENFAT.

Il ſait, ſans doute, écrire ?

JASMIN.

Oh ! oui, Monſieur, déchiffrer, calculer.

FIERENFAT.

Mais il devrait ſavoir auſſi parler.

JASMIN.

Il eſt timide, & ſort de maladie.

FIERENFAT.

Il a pourtant la mine aſſez hardie ;
Il me paraît qu'il ſent aſſez ſon bien.
Combien veux-tu gâgner de gages ?

EUPHÉMON fils.

Rien.

JASMIN.

Oh ! nous avons, Monsieur, l'âme héroïque.

FIERENFAT.

A ce prix-là, viens, sois mon domestique ;
C'est un marché que je veux accepter ;
Viens, à ma femme il faut te présenter.

EUPHÉMON fils.

A votre femme ?

FIERENFAT.

Oui, oui, je me marie.

EUPHÉMON fils.

Quand ?

FIERENFAT.

Dès ce soir.

EUPHÉMON fils.

Ciel !... Monsieur, je vous prie,
De cet objet vous êtes donc charmé ?

FIERENFAT.

Oui.

EUPHÉMON fils.

Monsieur ?

FIERENFAT.

Hem !

EUPHÉMON fils.

En seriez-vous aimé ?

FIERENFAT.

Oui. Vous ſemblez bien curieux, mon drôle !

EUPHÉMON fils.

Que je voudrais lui couper la parole,
Et le punir de ſon trop de bonheur !

FIERENFAT.

Qu'eſt-ce qu'il dit ?

JASMIN.

Il dit que de grand cœur
Il voudrait bien vous reſſembler & plaire.

FIERENFAT.

Eh! je le crois : mon homme eſt téméraire.
Çà, qu'on me ſuive, & qu'on ſoit diligent,
Sobre, frugal, ſoigneux, adroit, prudent,
Reſpectueux ; allons, la Fleur, la Brie,
Venez, faquins.

EUPHÉMON fils.

Il me prend une envie ;
C'eſt d'affubler ſa face de palais,
A poing fermé, de deux larges ſoufflets.

JASMIN.

Vous n'êtes pas trop corrigé, mon maître.

EUPHÉMON fils.

Ah ! ſoyons ſage ; il eſt bien tems de l'être.
Le fruit au moins que je dois recueillir
De tant d'erreurs, eſt de ſavoir ſouffrir.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame CROUPILLAC, EUPHÉMON fils, JASMIN.

Mad. CROUPILLAC.

J'AI, mon très-cher, par prévoyance extrême,
Fait arriver deux Huissiers d'Angoulême.
Et toi, t'es-tu servi de ton esprit ?
As-tu bien fait tout ce que je t'ai dit ?
Pourras-tu bien, d'un air de prud'hommie,
Dans la maison semer la zizanie ?
As-tu flatté le bon-homme Euphémon?
Parle : as-tu vu la future ?

EUPHÉMON fils.

Hélas ! non.

Mad. CROUPILLAC.

Comment ?

EUPHÉMON fils.

Croyez que je me meurs d'envie
D'être à ses pieds.

Mad. CROUPILLAC.

Allons donc, je t'en prie,

Attaque-la pour me plaire, & rends-moi
Ce traître ingrat, qui séduisit ma foi.
Je vais, pour toi, procéder en justice,
Et tu feras l'amour pour mon service.
Reprends cet air imposant & vainqueur,
Si sûr de soi, si puissant sur un cœur,
Qui triomphait si-tôt de la sagesse.
Pour être heureux, reprends ta hardiesse.

EUPHÉMON fils.

Je l'ai perdue.

Mad. CROUPILLAC.

Eh ! quoi ! quel embarras !

EUPHÉMON fils.

J'étais hardi, lorsque je n'aimais pas.

JASMIN.

D'autres raisons l'intimident peut-être.
Ce Fierenfat est, ma foi, notre maître ;
Pour ses valets il nous retient tous deux.

Mad. CROUPILLAC.

C'est fort bien fait, vous êtes trop heureux.
De sa maitresse être le domestique,
Est un bonheur, un destin presque unique.
Profitez-en.

JASMIN.

Je vois certains attraits
S'acheminer pour prendre ici le frais ;
De chez Rondon, me semble, elle est sortie.

Mad. CROUPILLAC.

Eh ! fois donc vîte amoureux, je t'en prie :
Voici le tems, oſe un peu lui parler.
Quoi ! je te vois ſoupirer & trembler !
Tu l'aimes donc ? ah ! mon cher, ah ! de grâce !

EUPHÉMON fils.

Si vous ſaviez, hélas ! ce qui ſe paſſe
Dans mon eſprit interdit & confus,
Ce tremblement ne vous ſurprendrait plus.

JASMIN, *en voyant Liſe.*

L'aimable enfant ! comme elle eſt embellie !

EUPHÉMON fils.

C'eſt elle, ô dieux ! je meurs de jalouſie,
De déſeſpoir, de remords & d'amour.

Mad. CROUPILLAC.

Adieu, je vais te ſervir à mon tour.

EUPHÉMON fils.

Si vous pouvez, faites que l'on diffère
Ce triſte hymen.

Mad. CROUPILLAC.

C'eſt ce que je vais faire.

EUPHÉMON fils.

Je tremble : hélas !

JASMIN.

Il faut tâcher, du moins,
Que vous puiſſiez lui parler ſans témoins.
Retirons-nous.

EUPHÉMON fils.

Oh ! je te fuis : j'ignore
Ce que j'ai fait, ce qu'il faut faire encore :
Je n'oserai jamais m'y préſenter.

SCÈNE II.

LISE, MARTHE, JASMIN *dans l'enfoncement*, & EUPHÉMON *plus reculé.*

LISE.

J'AI beau me fuir, me chercher, m'éviter,
Rentrer, ſortir, goûter la ſolitude,
Et de mon cœur faire en ſecret l'étude ;
Plus j'y regarde, hélas ! & plus je voi
Que le bonheur n'était pas fait pour moi.
Si quelque choſe un moment me conſole,
C'eſt Croupillac, c'eſt cette vieille folle,
A mon hymen mettant empêchement.
Mais, ce qui vient redoubler mon tourment,
C'eſt qu'en effet Fierenfat & mon père
En ſont plus vifs à preſſer ma miſère ;
Ils ont gâgné le bon-homme Euphémon.

MARTHE.

En vérité, ce vieillard eſt trop bon.
Ce Fierenfat eſt par trop tyrannique,
Il le gouverne.

LISE.

Il aime un fils unique ;
Je lui pardonne ; accablé du premier,
Au moins sur l'autre il cherche à s'appuyer.

MARTHE.

Mais, après tout, malgré ce qu'on publie,
Il n'est pas sûr que l'autre soit sans vie.

LISE.

Hélas ! il faut (quel funeste tourment !)
Le pleurer mort, ou le haïr vivant.

MARTHE.

De son danger cependant la nouvelle,
Dans votre cœur, mettait quelque étincelle.

LISE.

Ah ! sans l'aimer, on peut plaindre son sort.

MARTHE.

Mais n'être plus aimé, c'est être mort.
Vous allez donc être enfin à son frère ?

LISE.

Ma chère enfant, ce mot me désespère.
Pour Fierenfat tu connais ma froideur ;
L'aversion s'est changée en horreur ;
C'est un breuvage affreux, plein d'amertume,
Que, dans l'excès du mal qui me consume,
Je me résous de prendre malgré moi,
Et que ma main rejette avec effroi.

JASMIN, *tirant Marthe par la robe.*

Puis-je, en secret, ô gentille merveille,
Vous dire ici quatre mots à l'oreille ?

MARTHE, *à Jasmin.*

Très-volontiers.

LISE, *à part.*

O sort ! pourquoi faut-il
Que de mes jours tu respectes le fil,
Lorsqu'un ingrat, un amant si coupable,
Rendit ma vie, hélas ! si misérable.

MARTHE, *venant à Lise.*

C'est un des gens de votre Président ;
Il est à lui, dit-il, nouvellement ;
Il voudrait bien vous parler.

LISE.

Qu'il attende.

MARTHE, *à Jasmin.*

Mon cher ami, Madame vous commande
D'attendre un peu.

LISE.

Quoi ! toujours m'excéder !
Et même absent en tous lieux m'obséder !
De mon hymen que je suis déjà lasse !

JASMIN, *à Marthe.*

Ma belle enfant, obtiens-nous cette grâce.

MARTHE, *revenant.*

Absolument il prétend vous parler.

LISE.

Ah ! je vois bien qu'il faut nous en aller.

MARTHE.

Ce quelqu'un-là veut vous voir tout-à-l'heure ;
Il faut, dit-il, qu'il vous parle, ou qu'il meure.

LISE.

Rentrons donc vîte, & courons me cacher.

SCÈNE III.

LISE, MARTHE; EUPHÉMON fils, *s'appuyant sur* JASMIN.

EUPHÉMON fils.

LA voix me manque, & je ne peux marcher ;
Mes faibles yeux sont couverts d'un nuage.

JASMIN.

Donnez la main : venons sur son passage.

EUPHÉMON fils.

Un froid mortel a passé dans mon cœur.
(*A Lise.*)
Souffrirez-vous ? . . .

LISE, *sans le regarder.*

Que voulez-vous, Monsieur ?

EUPHÉMON fils, *se jetant à genoux.*

Ce que je veux ? la mort que je mérite.

LISE.

Que vois-je ? ô ciel !

MARTHE.

Quelle étrange visite !
C'est Euphémon ! Grand Dieu ! qu'il est changé !

EUPHÉMON fils.

Oui, je le suis : votre cœur est vengé ;
Oui, vous devez en tout me méconnaître :
Je ne suis plus ce furieux, ce traître,
Si détesté, si craint dans ce séjour,
Qui fit rougir la nature & l'amour.
Jeune, égaré, j'avais tous les caprices ;
De mes amis j'avais pris tous les vices ;
Et le plus grand, qui ne peut s'effacer,
Le plus affreux fut de vous offenser.
J'ai reconnu, j'en jure par vous-même,
Par la vertu que j'ai fui, mais que j'aime,
J'ai reconnu ma détestable erreur ;
Le vice était étranger dans mon cœur.
Ce cœur n'a plus les taches criminelles
Dont il couvrit ses clartés naturelles ;
Mon feu pour vous, ce feu saint & sacré,
Y reste seul ; il a tout épuré.
C'est cet amour, c'est lui qui me ramène,
Non pour briser votre nouvelle chaîne,

Non pour oſer traverſer vos deſtins ;
Un malheureux n'a pas de tels deſſeins.
Mais quand les maux où mon eſprit ſuccombe,
Dans mes beaux jours, avaient creuſé ma tombe,
A peine encore échappé du trépas,
Je ſuis venu ; l'amour guidait mes pas.
Oui, je vous cherche à mon heure dernière.
Heureux cent fois, en quittant la lumière,
Si, deſtiné pour être votre époux,
Je meurs au moins ſans être haï de vous !

LISE.

Je ſuis à peine en mon ſens revenue.
C'eſt vous, ô ciel ! vous qui cherchez ma vue ?
Dans quel état ! quel jour ! . . . Ah, malheureux !
Que vous avez fait de tort à tous deux !

EUPHÉMON fils.

Oui, je le ſais : mes excès, que j'abhorre,
En vous voyant, ſemblent plus grands encore ;
Ils ſont affreux, & vous les connaiſſez ;
J'en ſuis puni, mais point encore aſſez.

LISE.

Eſt-il bien vrai, malheureux que vous êtes !
Qu'enfin, domptant vos fougues indiſcrettes,
Dans votre cœur, en effet combattu,
Tant d'infortune ait produit la vertu ?

EUPHÉMON fils.

Qu'importe, hélas ! que la vertu m'éclaire ?
Ah ! j'ai trop tard apperçu ſa lumière ;

Trop vainement mon cœur en eſt épris ;
De la vertu je perds en vous le prix.

LISE.

Mais répondez, Euphémon, puis-je croire
Que vous ayez gâgné cette victoire ?
Conſultez-vous, ne trompez point mes vœux ;
Seriez-vous bien & ſage & vertueux ?

EUPHÉMON fils.

Oui, je le ſuis ; car mon cœur vous adore.

LISE.

Vous, Euphémon ! vous m'aimeriez encore ?

EUPHÉMON fils.

Si je vous aime ? hélas ! je n'ai vécu
Que par l'amour, qui ſeul m'a ſoutenu.
J'ai tout ſouffert, tout, juſqu'à l'infamie.
Ma main cent fois allait trancher ma vie ;
Je reſpectai les maux qui m'accablaient ;
J'aimai mes jours, ils vous appartenaient.
Oui, je vous dois mes ſentimens, mon être,
Ces jours nouveaux qui me luiront peut-être.
De ma raiſon je vous dois le retour,
Si j'en conſerve avec autant d'amour.
Ne cachez point à mes yeux pleins de larmes,
Ce front ſerein, brillant de nouveaux charmes :
Regardez-moi, tout changé que je ſuis :
Voyez l'effet de mes cruels ennuis.
De longs remords, une horrible triſteſſe,
Sur mon viſage ont flétri la jeuneſſe.

Je fus peut-être autrefois moins affreux ;
Mais voyez-moi : c'eſt tout ce que je veux.

LISE.

Si je vous vois conſtant & raiſonnable,
C'en eſt aſſez, je vous vois trop aimable.

EUPHÉMON fils.

Que dites vous ? Juſte ciel ! vous pleurez !

LISE, *à Marthe.*

Ah ! ſoutiens-moi, mes ſens ſont égarés.
Moi, je ſerais l'épouſe de ſon frère !...
N'avez-vous point vu déjà votre père ?

EUPHÉMON fils.

Mon front rougit ; il ne s'eſt point montré
A ce vieillard que j'ai déshonoré.
Haï de lui, proſcrit ſans eſpérance,
J'oſe l'aimer, mais je fuis ſa préſence.

LISE.

Eh ! quel eſt donc votre projet enfin ?

EUPHÉMON fils.

Si de mes jours Dieu recule la fin,
Si votre ſort vous attache à mon frère,
Je vais chercher le trépas à la guerre ;
Changeant de nom auſſi-bien que d'état,
Avec honneur je ſervirai ſoldat.
Peut-être un jour le bonheur de mes armes
Fera ma gloire, & m'obtiendra vos larmes.
Par ce métier l'honneur n'eſt point bleſſé ;
Roſe & Fabert ont ainſi commencé.

LISE.

Ce déſeſpoir eſt d'une âme bien haute :
Il eſt d'un cœur au-deſſus de ſa faute ;
Ces ſentimens me touchent encor plus
Que vos pleurs même à mes pieds répandus.
Non, Euphémon, ſi de moi je diſpoſe,
Si je peux fuir l'hymen qu'on me propoſe,
De votre ſort ſi je peux prendre ſoin,
Pour le changer, vous n'irez pas ſi loin.

EUPHÉMON fils.

O ciel ! mes maux ont attendri votre âme !

LISE.

Ils me touchaient : votre remords m'enflamme.

EUPHÉMON fils.

Quoi ! vos beaux yeux, ſi long-tems courroucés,
Avec amour ſur les miens ſont baiſſés !
Vous rallumez ces feux ſi légitimes,
Ces feux ſacrés qu'avaient éteint mes crimes.
Ah ! ſi mon frère, aux tréſors attaché,
Garde mon bien à mon père arraché,
S'il engloutit à jamais l'héritage
Dont la nature avait fait mon partage ;
Qu'il porte envie à ma félicité ;
Je vous ſuis cher ; il eſt déshérité.
Ah ! je mourrai de l'excès de ma joie.

MARTHE.

Ma foi, c'eſt lui qu'ici le diable envoie.

LISE.

Contraignez donc ces soupirs enflammés.
Dissimulez.

EUPHÉMON fils.

Pourquoi, si vous m'aimez?

LISE.

Ah! redoutez mes parens, votre père.
Nous ne pouvons cacher à votre frère,
Que vous avez embrassé mes genoux;
Laissez-le au moins ignorer que c'est vous.

MARTHE.

Je ris déjà de sa grave colère.

SCÈNE IV.

LISE, EUPHÉMON fils, MARTHE, JASMIN; FIERENFAT, *dans le fond, pendant qu'Euphémon lui tourne le dos.*

FIERENFAT.

OU quelque diable a troublé ma visière,
Ou, si mon œil est toujours clair & net,
Je suis . . . j'ai vu . . . je le suis . . . j'ai mon fait.
(*En avançant vers Euphémon.*)
Ah! c'est donc toi, traître, impudent, faussaire!

EUPHÉMON, *en colère.*

Je....

JASMIN, *se mettant entre eux.*

C'eſt, Monſieur, une importante affaire,
Qui ſe traitait, & que vous dérangez ;
Ce ſont deux cœurs, en peu de tems, changés ;
C'eſt du reſpect, de la reconnaiſſance,
De la vertu... Je m'y perds, quand j'y penſe.

FIERENFAT.

De la vertu ? Quoi ! lui baiſer la main !
De la vertu ? ſcélérat !

EUPHÉMON fils.

Ah ! Jaſmin,
Que ſi j'oſais...

FIERENFAT.

Non, tout ceci m'aſſomme :
Si c'eût été du moins un gentil-homme !
Mais un valet, un gueux, contre lequel
En intentant un procès criminel,
C'eſt de l'argent que je perdrai peut être.

LISE, *à Euphémon.*

Contraignez-vous, ſi vous m'aimez.

FIERENFAT.

Ah ! traître !
Je te ferai pendre ici, ſur ma foi.
(*A Marthe.*)
Tu ris, coquine ?

MARTHE.

Oui, Monsieur.

FIERENFAT.

Et pourquoi ?

De quoi ris-tu ?

MARTHE.

Mais, Monsieur, de la chose. . .

FIERENFAT.

Tu ne sais pas à quoi ceci t'expose,
Ma bonne amie, & ce qu'au nom du Roi,
On fait par fois aux filles comme toi.

MARTHE.

Pardonnez-moi, je le sais à merveilles.

FIERENFAT, *à Lise.*

Et vous semblez vous boucher les oreilles,
Vous, infidelle, avec votre air sucré,
Qui m'avez fait ce tour prématuré !
De votre cœur l'inconstance est précoce.
Un jour d'hymen ! une heure avant la noce !
Voilà, ma foi, de votre probité !

LISE.

Calmez, Monsieur, votre esprit irrité :
Il ne faut pas, sur la simple apparence,
Légèrement condamner l'innocence.

FIERENFAT.

Quelle innocence !

LISE.

Oui, quand vous connaîtrez
Mes sentimens, vous les estimerez.

FIERENFAT.

Plaisant chemin pour avoir de l'estime !

EUPHÉMON fils.

Oh ! c'en est trop.

LISE, *à Euphémon.*

Quel courroux vous anime !
Eh ! réprimez . . .

EUPHÉMON fils.

Non, je ne peux souffrir
Que d'un reproche il ose vous couvrir.

FIERENFAT.

Savez-vous bien que l'on perd son douaire,
Son bien, sa dot, quand . . .

EUPHÉMON, *en colère, & mettant la main sur la garde de son épée.*

Savez-vous vous taire?

LISE.

Eh ! modérez . . .

EUPHÉMON fils.

Monsieur le Président,
Prenez un air un peu moins imposant,
Moins fier, moins haut, moins juge ; car Madame
N'a pas l'honneur d'être encor votre femme ;

Elle n'eſt point votre maitreſſe auſſi.
Eh ! pourquoi donc gronder de tout ceci?
Vos droits ſont nuls ; il faut avoir ſu plaire,
Pour obtenir le droit d'être en colère.
De tels appas n'étaient pas faits pour vous;
Il vous ſied mal d'oſer être jaloux.
Madame eſt bonne, & fait grâce à mon zèle :
Imitez-la, ſoyez auſſi bon qu'elle.

FIERENFAT, *en poſture de ſe battre.*

Je n'y puis plus tenir. A moi, mes gens.

EUPHÉMON fils.

Comment?

FIERENFAT.

Allez me chercher des Sergens.

LISE, *à Euphémon.*

Retirez-vous.

FIERENFAT.

Je te ferai connaître
Ce que l'on doit de reſpect à ſon maître,
A mon état, à ma robe.

EUPHÉMON fils.

Obſervez
Ce qu'à Madame ici vous en devez ;
Et, quant à moi, quoi qu'il puiſſe en paraître,
C'eſt vous, Monſieur, qui m'en devez peut-être.

FIERENFAT.

Moi... moi?

EUPHÉMON fils.

Vous . . . vous.

FIERENFAT.

Ce drôle eſt bien o

C'eſt quelque amant en valet déguiſé.
Qui donc es-tu ? réponds-moi.

EUPHÉMON fils.

Je l'ignore ;
Ma deſtinée eſt incertaine encore ;
Mon ſort, mon rang, mon état, mon bonheur,
Mon être enfin, tout dépend de ſon cœur,
De ſes regards, de ſa bonté propice.

FIERENFAT.

Il dépendra bientôt de la Juſtice,
Je t'en réponds ; va, va, je cours hâter
Tous mes records, & vîte inſtrumenter.
Allez, perfide, & craignez ma colère ;
J'amènerai vos parens, votre père ;
Votre innocence en ſon jour paraîtra,
Et comme il faut on vous eſtimera.

SCÈNE V.

LISE, EUPHÉMON fils, MARTHE.

LISE.

EH! cachez-vous, de grâce: rentrons vîte;
De tout ceci je crains pour nous la suite.
Si votre père apprenait que c'eſt vous,
Rien ne pourrait appaiſer ſon courroux;
Il penſerait qu'une fureur nouvelle,
Pour l'inſulter, en ces lieux vous rappelle;
Que vous venez, entre nos deux maiſons,
Porter le trouble & les diviſions;
Et l'on pourrait, pour ce nouvel eſclandre,
Vous enfermer, hélas! ſans vous entendre.

MARTHE.

Laiſſez-moi donc le ſoin de le cacher.
Soyez-en ſûr, on aura beau chercher.

LISE.

Allez, croyez qu'il eſt très-néceſſaire
Que j'adouciſſe, en ſecret, votre père.
De la nature il faut que le retour
Soit, s'il ſe peut, l'ouvrage de l'amour.
Cachez-vous bien...

(*A Marthe.*)

Prends ſoin qu'il ne paraiſſe.
Eh! va donc vîte.

SCÈNE VI.

RONDON, LISE.

RONDON.

EH bien ! ma Lise, qu'est-ce ?
Je te cherchais, & ton époux aussi.

LISE.

Il ne l'est pas, que je crois, Dieu merci.

RONDON.

Où vas-tu donc ?

LISE.

Monsieur, la bienséance
M'oblige encor d'éviter sa présence.

(*Elle sort.*)

RONDON.

Ce Président est donc bien dangereux !
Je voudrais être *incognitò* près d'eux ;
Là . . . voir un peu quelle plaisante mine
Font deux amans qu'à l'hymen on destine.

SCÈNE VII.

FIERENFAT, RONDON, Sergens.

FIERENFAT.

AH ! les fripons ! ils ſont fins & ſubtils.
Où les trouver ? où ſont-ils ? où ſont-ils ?
Où cachent-ils ma honte & leur fredaine ?

RONDON.

Ta gravité me ſemble hors d'haleine.
Que prétends-tu ? que cherches-tu ? qu'as-tu ?
Que t'a-t-on fait ?

FIERENFAT.

J'ai ... qu'on m'a fait cocu.

RONDON.

Cocu ! tudieu ! prends garde, arrête, obſerve.

FIERENFAT.

Oui, oui, ma femme. Allez, Dieu me préſerve
De lui donner le nom que je lui dois !
Je ſuis cocu, malgré toutes les loix.

RONDON.

Mon gendre !

FIERENFAT.

Hélas ! il eſt trop vrai, beau-père.

RONDON.

Eh quoi ! la choſe ...

FIERENFAT.

Oh ! la chose est fort claire.

RONDON.

Vous me poussez.

FIERENFAT.

C'est moi qu'on pousse à bout.

RONDON.

Si je croyais . . .

FIERENFAT.

Vous pouvez croire tout.

RONDON.

Mais plus j'entends, moins je comprends, mon gendre

FIERENFAT.

Mon fait pourtant est facile à comprendre.

RONDON.

S'il était vrai, devant tous mes voisins,
J'étranglerais ma Lise de mes mains.

FIERENFAT.

Étranglez donc ; car la chose est prouvée.

RONDON.

Mais, en effet, ici je l'ai trouvée,
La voix éteinte & le regard baissé :
Elle avait l'air timide, embarrassé.
Mon gendre, allons, surprenons la pendarde ;
Voyons le cas : car l'honneur me poignarde.
Tudieu, l'honneur ! Oh, voyez-vous ! Rondon,
En fait d'honneur, n'entend jamais raison.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISE, MARTHE.

LISE.

AH ! je me ſauve à peine entre tes bras.
Que de dangers ! quel horrible embarras !
aut-il qu'une âme auſſi tendre, auſſi pure,
'un tel ſoupçon ſouffre un moment l'injure ?
her Euphémon, cher & funeſte amant,
s-tu donc né pour faire mon tourment ?
ton départ tu m'arrachas la vie,
t ton retour m'expoſe à l'infamie.
(*A Marthe.*)
rends garde au moins ; car on cherche par-tout.

MARTHE.

ai mis, je crois, tous mes chercheurs à bout.
ous braverons le greffe & l'écritoire ;
ertains recoins, chez moi, dans mon armoire,
our mon uſage en ſecret pratiqués,
ar ces furets ne ſont point remarqués.
à, votre amant ſe tapit, ſe dérobe
ux yeux hagards des noirs pédans en robe ;
: les ai tous fait courir comme il faut,
t de ces chiens la meute eſt en défaut.

SCÈNE II.

LISE, MARTHE, JASMIN.

LISE.

EH bien, Jasmin, qu'a-t-on fait ?

JASMIN.

Avec gloire
J'ai soutenu mon interrogatoire ;
Tel qu'un fripon, blanchi dans le métier,
J'ai répondu sans jamais m'effrayer.
L'un vous traînait sa voix de pédagogue ;
L'autre brâillait d'un ton cas, d'un air rogue ;
Tandis qu'un autre, avec un ton fluté,
Disait : mon fils, sachons la vérité.
Moi, toujours ferme, & toujours laconique,
Je rembarrais la troupe scholastique.

LISE.

On ne sait rien ?

JASMIN.

Non, rien ; mais dès demain
On saura tout ; car tout se sait enfin.

LISE.

Ah ! que du moins Fierenfat en colère
N'ait pas le tems de prévenir son père :

tremble encore, & tout accroît ma peur ;
crains pour lui, je crains pour mon honneur.
ans mon amour j'ai mis mes espérances ;
m'aidera . . . .

MARTHE.

Moi, je suis dans des transes,
ue tout ceci ne soit cruel pour vous ;
ar nous avons deux pères contre nous,
n Président, les bégueules, les prudes.
i vous saviez quels airs hautains & rudes,
uel ton sévère, & quel sourcil froncé,
e leur vertu le faste rehaussé
rend contre vous ; avec quelle insolence
eur âcreté poursuit votre innocence ;
eurs cris, leur zèle & leur sainte fureur,
ous feraient rire, ou vous feraient horreur.

JASMIN.

J'ai voyagé, j'ai vu du tintamarre ;
Je n'ai jamais vu semblable bagarre ;
Tout le logis est sens-dessus-dessous.
Ah ! que les gens sont sots, méchans & fous !
On vous accuse, on augmente, on murmure ;
En cent façons on conte l'aventure.
Les violons sont déjà renvoyés,
Tout interdits, sans boire, & point payés.
Pour le festin six tables bien dressées,
Dans ce tumulte, ont été renversées.
Le peuple accourt, le laquais boit & rit,
Et Rondon jure, & Fierenfat écrit.

LISE.

Et d'Euphémon le père respectable,
Que fait-il donc dans ce trouble effroyable ?

MARTHE.

Madame, on voit sur son front éperdu
Cette douleur qui sied à la vertu ;
Il lève au ciel les yeux ; il ne peut croire
Que vous ayez, d'une tache si noire,
Souillé l'honneur de vos jours innocens ;
Par des raisons il combat vos parens.
Enfin, surpris des preuves qu'on lui donne,
Il en gémit, & dit que sur personne
Il ne faudra s'assurer désormais,
Si cette tache a flétri vos attraits.

LISE.

Que ce vieillard m'inspire de tendresse !

MARTHE.

Voici Rondon, vieillard d'une autre espèce.
Fuyons, Madame.

LISE.

Ah ! gardons-nous-en bien ;
Mon cœur est pur, il ne doit craindre rien.

JASMIN.

Moi, je crains donc.

SCÈNE III.

LISE, MARTHE, RONDON.

RONDON.

MATOISE, mijaurée!
Fille preſſée, âme dénaturée!
Ah! Liſe, Liſe, allons, je veux ſavoir
Tous les entours de ce procédé noir.
Çà, depuis quand connais-tu le corſaire?
Son nom, ſon rang? Comment t'a-t-il pu plaire?
De ſes méfaits je veux ſavoir le fil.
D'où nous vient-il? En quel endroit eſt-il?
Réponds, réponds: tu ris de ma colère,
Tu ne meurs pas de honte?

LISE.

Non, mon père.

RONDON.

Encor des *non!* toujours ce chien de ton;
Et toujours *non*, quand on parle à Rondon!
La négative eſt pour moi trop ſuſpecte;
Quand on a tort, il faut qu'on me reſpecte,
Que l'on me craigne, & qu'on ſache obéir.

LISE.

Oui, je ſuis prête à vous tout découvrir.

RONDON.

Ah! c'eſt parler cela; quand je menace,
On eſt petit. . . .

LISE.

Je ne veux qu'une grâce,
C'eſt qu'Euphémon daignât auparavant,
Seul en ce lieu, me parler un moment.

RONDON.

Euphémon ? bon ! eh ! que pourra-t-il faire ?
C'eſt à moi ſeul qu'il faut parler.

LISE.

Mon père,
J'ai des ſecrets qu'il faut lui confier ;
Pour votre honneur daignez me l'envoyer ;
Daignez . . . c'eſt tout ce que je puis vous dire.

RONDON.

A ſa demande encor faut-il ſouſcrire ;
A ce bon-homme elle veut s'expliquer.
On peut fort bien ſouffrir, ſans rien riſquer ;
Qu'en confidence elle lui parle ſeule ;
Puis, ſur le champ, je cloître ma bégueule.

SCÈNE IV.

LISE, MARTHE.

LISE.

DIGNE Euphémon, pourrais-je te toucher ?
Mon cœur de moi ſemble ſe détacher.
J'attends ici mon trépas ou ma vie.

(*A Marthe.*)
Écoute un peu. (*Elle lui parle à l'oreille.*)

MARTHE.

Vous ſerez obéïe.

SCÈNE V.

EUPHÉMON père, LISE.

LISE.

UN ſiège... Hélas!... Monſieur, aſſeyez-vous,
Et permettez que je parle à genoux.

EUPHÉMON, *l'empêchant de ſe mettre à genoux.*

Vous m'outragez.

LISE.

Non; mon cœur vous révère.
Je vous regarde à jamais comme un père.

EUPHÉMON père.

Qui? vous, ma fille!

LISE.

Oui, j'oſe me flatter
Que c'eſt un nom que j'ai ſu mériter.

EUPHÉMON père.

Après l'éclat & la triſte aventure,
Qui de nos nœuds a cauſé la rupture!

LISE.

Soyez mon juge, & liſez dans mon cœur;
Mon juge enfin ſera mon protecteur.
Écoutez-moi, vous allez reconnaître
Mes ſentimens, & les vôtres peut-être.

(*Elle prend un ſiége à côté de lui.*)

Si votre cœur avait été lié
Par la plus tendre & plus pure amitié,
A quelque objet, de qui l'aimable enfance
Donna d'abord la plus belle eſpérance,
Et qui brilla dans ſon heureux printems,
Croiſſant en grâce, en mérite, en talens;
Si quelque tems ſa jeuneſſe abuſée,
Des vains plaiſirs ſuivant la pente aiſée,
Au feu de l'âge avait ſacrifié
Tous ſes devoirs, & même l'amitié.

EUPHÉMON père.

Eh bien?

LISE.

Monſieur, ſi ſon expérience
Eût reconnu la triſte jouiſſance
De ces faux biens, objets de ſes tranſports,
Nés de l'erreur, & ſuivis des remords:
Honteux enfin de ſa folle conduite,
Si ſa raiſon, par le malheur inſtruite,
De ſes vertus rallumant le flambeau,
Le ramenait avec un cœur nouveau;
Ou que plutôt, honnête-homme & fidèle,
Il eût repris ſa forme naturelle;

Pourriez-vous bien lui fermer aujourd'hui
L'accès d'un cœur qui fut ouvert pour lui ?

EUPHÉMON père.

De ce portrait que voulez-vous conclure ?
Et quel rapport a-t-il à mon injure ?
Le malheureux, qu'à vos pieds on a vu,
Eſt un jeune homme en ces lieux inconnu ;
Et cette veuve, ici, dit elle-même,
Qu'elle l'a vu ſix mois dans Angoulême ;
Un autre dit que c'eſt un effronté,
D'amours obſcurs follement entêté ;
Et j'avoûrai que ce portrait redouble
L'étonnement & l'horreur qui me trouble.

LISE.

Hélas ! Monſieur, quand vous aurez appris
Tout ce qu'il eſt, vous ſerez plus ſurpris.
De grâce, un mot : votre âme eſt noble & belle ;
La cruauté n'eſt pas faite pour elle.
N'eſt-il pas vrai qu'Euphémon, votre fils,
Fut long-tems cher à vos yeux attendris ?

EUPHÉMON père.

Oui, je l'avoue, & ſes lâches offenſes
Ont d'autant mieux mérité mes vengeances :
J'ai plaint ſa mort, j'avais plaint ſes malheurs ;
Mais la nature, au milieu de mes pleurs,
Aurait laiſſé ma raiſon ſaine & pure
De ſes excès punir ſur lui l'injure.

LISE.

Vous ! vous pourriez à jamais le punir,
Sentir toujours le malheur de haïr,
Et repouſſer encore avec outrage
Ce fils changé, devenu votre image,
Qui de ſes pleurs arroſerait vos pieds?
Le pourriez-vous?

EUPHÉMON père.

Héles ! vous oubliez
Qu'il ne faut point, par de nouveaux ſupplices,
De ma bleſſure ouvrir les cicatrices.
Mon fils eſt mort, ou mon fils, loin d'ici,
Eſt dans le crime à jamais endurci.
De la vertu s'il eût repris la trace,
Viendrait-il pas me demander ſa grâce?

LISE.

La demander ! ſans doute il y viendra;
Vous l'entendrez, il vous attendrira.

EUPHÉMON père.

Que dites-vous?

LISE.

Oui, ſi la mort trop promte
N'a pas fini ſa douleur & ſa honte,
Peut être ici vous le verrez mourir
A vos genoux d'excès de repentir.

EUPHÉMON père.

Vous ſentez trop quel eſt mon trouble extrême.
Mon fils vivrait !

LISE.

S'il reſpire, il vous aime.

EUPHÉMON père.

Ah ! s'il m'aimait ! mais quelle vaine erreur !
Comment ? de qui l'apprendre ?

LISE.

De ſon cœur.

EUPHÉMON père.

Mais, ſauriez-vous ? . . .

LISE.

Sur tout ce qui le touche
La vérité vous parle par ma bouche.

EUPHÉMON père.

Non, non : c'eſt trop me tenir en ſuſpens ;
Ayez pitié du déclin de mes ans :
J'eſpère encore, & je ſuis plein d'alarmes.
J'aimais mon fils, jugez-en par mes larmes.
Ah ! s'il vivait, s'il était vertueux !
Expliquez-vous ; parlez-moi.

LISE.

Je le veux.
Il en eſt tems, il faut vous ſatisfaire.

(*Elle fait quelques pas, & s'adreſſe à Euphémon fils, qui eſt dans la couliſſe.*)

Venez enfin.

SCÈNE VI.

EUPHÉMON père, EUPHÉMON fils, LISE.

EUPHÉMON père.

QUE vois-je ? ô ciel !

EUPHÉMON fils.

Mon père,
Connaissez-moi, décidez de mon sort.
J'attends d'un mot, ou la vie, ou la mort.

EUPHÉMON père.

Ah ! qui t'amène en cette conjoncture ?

EUPHÉMON fils.

Le repentir, l'amour & la nature.

LISE, *se mettant aussi à genoux.*

A vos genoux vous voyez vos enfans.
Oui, nous avons les mêmes sentimens,
Le même cœur . . .

EUPHÉMON fils, *en montrant Lise.*

Hélas ! son indulgence
De mes fureurs a pardonné l'offense ;
Suivez, suivez, pour cet infortuné,
L'exemple heureux que l'amour a donné.

Je n'espérais, dans ma douleur mortelle,
Que d'expirer aimé de vous & d'elle :
Et si je vis, ah ! c'est pour mériter
Ces sentimens dont j'ose me flatter.
D'un malheureux vous détournez la vue !
De quels transports votre âme est-elle émue ?
Est-ce la haîne ? & ce fils condamné . . .

EUPHÉMON père, *se levant & l'embrassant.*

C'est la tendresse, & tout est pardonné,
Si la vertu règne enfin dans ton âme :
Je suis ton père.

LISE.

Et j'ose être sa femme.
J'étais à lui : permettez qu'à vos pieds
Nos premiers nœuds soient enfin renoués.
Non, ce n'est pas votre bien qu'il demande ;
D'un cœur plus pur il vous porte l'offrande ;
Il ne veut rien ; &, s'il est vertueux,
Tout ce que j'ai suffira pour nous deux.

SCÈNE VII.

Les acteurs précédens, RONDON, Mad. CROUPILLAC, FIERENFAT, Recors, suite.

FIERENFAT.

AH ! le voici qui parle encore à Lise.
Prenons notre homme, hardiment, par surprise.
Montrons un cœur au-dessus du commun.

RONDON.

Soyons hardis, nous sommes six contre un.

LISE, *à Rondon.*

Ouvrez les yeux, & connaissez qui j'aime.

RONDON.

C'est lui.

FIERENFAT.

Qui donc ?

LISE.

Votre frère.

EUPHÉMON père.

Lui-même.

FIERENFAT.

Vous vous moquez ; ce fripon, mon frère ?

LISE.

Oui.

Mad. CROUPILLAC.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

RONDON.

Quel changement ! quoi ! c'eſt donc là mon drôle ?

FIERENFAT.

Oh, oh ! je joue un fort ſingulier rôle :
Tudieu, quel frère !

EUPHÉMON père.

Oui, je l'avais perdu ;
Le repentir, le ciel me l'a rendu.

Mad. CROUPILLAC.

Bien à propos pour moi.

FIERENFAT.

La vilaine âme !
Il ne revient que pour m'ôter ma femme !

EUPHÉMON fils, *à Fierenfat.*

Il faut enfin que vous me connaiſſiez ;
C'eſt vous, Monſieur, qui me la raviſſiez.
Dans d'autres tems j'avais eu ſa tendreſſe.
L'emportement d'une folle jeuneſſe
M'ôta ce bien, dont on doit être épris,
Et dont j'avais trop mal connu le prix.
J'ai retrouvé, dans ce jour ſalutaire,
Ma probité, ma maitreſſe, mon père.

M'envîrez-vous l'inopiné retour
Des droits du ſang, & des droits de l'amour?
Gardez mes biens, je vous les abandonne;
Vous les aimez . . . moi, j'aime ſa perſonne.
Chacun de nous aura ſon vrai bonheur;
Vous, dans mes biens; moi, Monſieur, dans ſon cœur.

EUPHÉMON père.

Non: ſa bonté ſi déſintéreſſée
Ne ſera pas ſi mal récompenſée:
Non, Euphémon, ton père, ne veut pas
T'offrir ſans biens, ſans dot, à ſes appas.

RONDON.

Oh! bon cela.

Mad. CROUPILLAC.

Je ſuis émerveillée,
Toute ébaudie, & toute conſolée.
Ce gentil-homme eſt venu tout exprès,
En vérité, pour venger mes attraits.
(*A Euphémon fils.*)
Vîte, épouſez: le ciel vous favoriſe:
Car tout exprès pour vous il a fait Liſe;
Et je pourrais, par ce bel accident,
Si l'on voulait, ravoir mon Préſident.

LISE.

(*A Rondon.*)

De tout mon cœur. Et vous, ſouffrez, mon père,
Souffrez qu'une âme & fidelle & ſincère,
Qui ne pouvait ſe donner qu'une fois,
Soit ramenée à ſes premières loix.

RONDON.

Si sa cervelle est enfin moins volage...

LISE.

Oh ! j'en réponds.

RONDON.

S'il t'aime, s'il est sage....

LISE.

N'en doutez pas.

RONDON.

Si sur-tout Euphémon
D'une ample dot lui fait un large don,
J'en suis d'accord.

FIERENFAT.

Je gagne en cette affaire
Beaucoup, sans doute, en trouvant un mien frère :
Mais cependant je perds, en moins de rien,
Mes fraix de noce, une femme & du bien.

Mad. CROUPILLAC.

Eh ! fi, vilain ! quel cœur sordide & chiche !
Faut-il toujours courtiser la plus riche ?
N'ai-je donc pas en contrats, en châteaux,
Assez pour vivre, & plus que tu ne vaux ?
Ne suis-je pas en date la première ?
N'as-tu pas fait, dans l'ardeur de me plaire,
De longs sermons, tous couchés par écrit,
Des madrigaux, des chansons sans esprit ?
Entre les mains j'ai toutes tes promesses ;
Nous plaiderons ; je montrerai les pièces.

Le Parlement doit, en ſemblable cas,
Rendre un arrêt contre tous les ingrats.

RONDON.

Ma foi, l'ami, crains ſa juſte colère ;
Épouſe-la, crois-moi, pour t'en défaire.

EUPHÉMON père, *à Mad. Croupillac.*

Je ſuis confus du vif empreſſement
Dont vous flattez mon fils le Préſident ;
Votre procès lui devrait plaire encore :
C'eſt un dépit dont la cauſe l'honore.
Mais permettez que mes ſoins réunis
Soient pour l'objet qui m'a rendu mon fils.
Vous, mes enfans, dans ces momens proſpères,
Soyez unis, embraſſez-vous en frères.
Vous, mon ami, rendons grâces aux cieux,
Dont les bontés ont tout fait pour le mieux.
Non, il ne faut (& mon cœur le confeſſe)
Déſeſpérer jamais de la Jeuneſſe.

Fin du cinquième & dernier Acte.

NANINE,

OU

L'HOMME SANS PRÉJUGÉ,

COMÉDIE;

EN TROIS ACTES,

En vers de dix syllabes:

Donnée, pour la première fois, en 1747.

PRÉFACE.

CETTE bagatelle fut repréſentée à Paris dans l'été de 1747, parmi la foule des ſpectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule beaucoup plus nombreuſe de brochures dont on eſt inondé, il en parut une dans ce tems-là qui mérite d'être diſtinguée. C'eſt une diſſertation ingénieuſe & approfondie d'un académicien de la Rochelle, ſur cette queſtion, qui ſemble partager depuis quelques années la littérature; ſavoir, s'il eſt permis de faire des comédies attendriſſantes? Il paraît ſe déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de *Nanine* tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raiſon tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoiſe. En effet, que ſerait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun? Ce ſerait ſeulement avilir le cothurne; ce ſerait

manquer à la fois l'objet de la tragédie & d
la comédie; ce ſerait une eſpèce bâtarde, u
monſtre né de l'impuiſſance de faire une co
médie & une tragédie véritable.

Cet adémicien judicieux blâme ſur-tout le
intrigues romaneſques & forcées, dans c
genre de comédie où l'on veut attendrir le
ſpectateurs, & qu'on appelle par dériſio
Comédie larmoyante. Mais dans quel genre le
intrigues romaneſques & forcées peuvent
elles être admiſes? Ne ſont-elles pas toujour
un vice eſſentiel dans quelque ouvrage qu
ce puiſſe être? Il conclut enfin, en diſant que
ſi dans une comédie l'attendriſſement peu
aller quelque fois juſqu'aux larmes, il n'ap
partient qu'à la paſſion de l'amour de les faire
répandre. Il n'entend pas, ſans doute, l'amour
tel qu'il eſt repréſenté dans les bonnes tra-
gédies, l'amour furieux, barbare, funeſte,
ſuivi de crimes & de remords; il entend
l'amour naïf & tendre, qui ſeul eſt du reſſort
de la comédie.

Cette

Cette réflexion en fait naître une autre, qu'on ſoumet au jugement des gens de lettres. C'eſt que dans notre nation la tragédie a commencé par s'approprier le langage de la comédie. Si on y prend garde, l'amour dans beaucoup d'ouvrages, dont la terreur & la pitié devraient être l'ame, eſt traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie, les déclarations d'amour, la coquetterie, la naïveté, la familiarité, tout cela ne ſe trouve que trop chez nos héros & nos héroïnes de Rome & de la Grèce, dont nos théâtres retentiſſent : de ſorte qu'en effet l'amour naïf & attendriſſant dans une comédie, n'eſt point un larcin fait à *Melpomène*; mais c'eſt, au contraire, *Melpomène* qui, depuis long-tems, a pris chez nous les brodequins de *Thalie*.

Qu'on jette les yeux ſur les premières tragédies qui eurent de ſi prodigieux ſuccès vers le tems du Cardinal *de Richelieu*; la *Sophonisbe* de *Mairet*, la *Marianne*, l'*Amour*

tyrannique, *Alcyonée*; on verra que l'amou
y parle toujours sur un ton aussi familier, &
quelquefois, aussi bas; que l'héroïsme s'
exprime avec une emphâse ridicule. C'e
peut-être la raison pour laquelle notre natio
n'eut en ce tems-là aucune comédie suppor
table. C'est qu'en effet le théâtre tragique ava
envahi tous les droits de l'autre. Il est mêm
vraisemblable que cette raison détermina *M*
lière à donner rarement aux amans qu'il m
sur la scène, une passion vive & touchante
il sentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la *Sophonisbe* de *Mairet*, qui fut la pr
mière pièce dans laquelle on trouva quelqu
régularité, on avait commencé à regard
les déclarations d'amour des héros, les r
ponses artificieuses & coquettes des Princesse
les peintures galantes de l'amour, comme d
choses essentielles au théâtre tragique. Il e
resté des écrits de ce tems-là, dans lesque
on cite, avec de grands éloges, ces vers qu
dit *Massiniss*a après la bataille de Cirthe:

J'aime plus de moitié, quand je me ſens aimé,
Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé.
Comme par une vague une vague s'irrite,
Un ſoupir amoureux par un autre s'excite.
Quand les chaînes d'hymen étreignent deux eſprits,
Un plaiſir doit ſe rendre auſſi-tôt qu'il eſt pris.

Cette habitude de parler ainſi d'amour influa ſur les meilleurs eſprits; & ceux même dont le génie mâle & ſublime était fait pour rendre en tout à la tragédie ſon ancienne dignité, ſe laiſſèrent entraîner à la contagion.

On vit dans les meilleures piéces,

Un malheureux viſage,
Qui *d'un Chevalier Romain captiva le courage.*

Le héros dit à ſa maitreſſe:

Adieu, trop vertueux objet, & trop charmant.

L'héroïne lui répond:

Adieu, trop malheureux & trop parfait amant.

Cléopâtre dit qu'une Princeſſe

Aimant ſa renommée,
En avouant qu'elle aime, eſt ſûre d'être aimée.

Que *Céſar*

Trace des ſoupirs, &, d'un ſtyle plaintif,
Dans ſon champ de victoire il ſe dit ſon captif.

Elle ajoûte, qu'il ne tient qu'à elle d'avoir des rigueurs, & de rendre *Céſar* malheureux. Sur quoi ſa confidente lui répond :

J'oſerais bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'uſeront pas.

Dans toutes les pièces du même auteur qui ſuivent *la Mort de Pompée*, on eſt obligé d'avouer que l'amour eſt toujours traité de ce ton familier. Mais, ſans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop viſibles, examinons ſeulement les meilleurs vers que l'auteur de *Cinna* ait fait débiter ſur le théâtre, comme maximes de galanterie.

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies,
Dont par le doux rapport les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par ce je ne ſais quoi qu'on ne peut expliquer.

De bonne-foi croirait-on que ces vers du haut comique fuſſent dans la bouche d'une Princeſſe des Parthes, qui va demander à ſon amant la tête de ſa mère ? Eſt-ce dans un jour ſi terrible qu'on parle *d'un je ne ſais quoi, dont par le doux rapport les âmes ſont*

aſſorties ? Sophocle aurait-il débité de tels madrigaux? Et toutes ces petites ſentences amoureuſes ne ſont-elles pas uniquement du reſſort de la comédie?

Le grand-homme, qui a porté à un ſi haut point la véritable éloquence dans les vers, qui a fait parler à l'amour un langage ſi touchant à la fois & ſi noble, a mis cependant dans ſes tragédies plus d'une ſcène, que *Boileau* trouvait plus propre de la haute comédie de *Térence*, que du rival & du vainqueur d'*Euripide.*

On pourrait citer plus de trois-cents vers dans ce goût; ce n'eſt pas que la ſimplicité qui a ſes charmes, la naïveté qui, quelquefois même, tient du ſublime, ne ſoient néceſſaires, pour ſervir ou de préparation, ou de liaiſon & de paſſage au pathétique. Mais ſi ces traits naïfs & ſimples appartiennent même au tragique, à plus forte raiſon appartiennent-ils au grand comique; c'eſt dans ce point, où la tragédie s'abaiſſe, & où la comédie s'élève,

que ces deux arts se rencontrent & se touchent. C'est-là seulement que leurs bornes se confondent. Et s'il est permis à *Oreste* & à *Hermione* de se dire :

Ah ! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus ;
Je vous haïrais trop... Vous m'en aimeriez plus.
Ah ! que vous me verriez d'un regard moins contraire !
Vous me voulez aimer, & je ne peux vous plaire.
Vous m'aimeriez, Madame, en me voulant haïr.

Car enfin il vous haît, son âme, ailleurs épriſe,
N'a plus... Qui vous l'a dit, Seigneur, qu'il me mépriſe ?
Jugez-vous que ma vue inſpire des mépris ?

Si ces héros, dis-je, se sont exprimés avec cette familiarité, à combien plus forte raison le *Misanthrope* est-il bien reçu à dire à sa maitresse avec véhémence :

Rougissez bien plutôt ; vous en avez raison,
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison.
Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme ;

Mais ne présumez pas que sans être vengé,
Je succombe à l'affront de me voir outragé....

C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne saurait trouver de trops grands châtimens.
Oui, je peux tout permettre à mes ressentimens.

Redoutez tout, Madame, après un tel outrage.
Je ne ſuis plus à moi, je ſuis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'aſſaſſinez,
Mes ſens par la raiſon ne ſont plus gouvernés.

Certainement, ſi toute la piéce du *Miſanthrope* était dans ce goût, ce ne ſerait plus une comédie. Si *Oreſte* & *Hermione* s'exprimaient toujours comme on vient de le voir, ce ne ſerait plus une tragédie. Mais après que ces deux genres ſi différens ſe ſont ainſi rapprochés, ils rentrent chacun dans leur véritable carrière. L'un reprend le ton plaiſant, & l'autre le ton ſublime.

La comédie, encore une fois, peut donc ſe paſſionner, s'emporter, attendrir, pourvu qu'enſuite elle faſſe rire les honnêtes gens. Si elle manquait de comique, ſi elle n'était que larmoyante, c'eſt alors qu'elle ſerait un genre très-vicieux, & très-déſagréable.

On avoue qu'il eſt rare de faire paſſer les ſpectateurs inſenſiblement de l'attendriſſement au rire. Mais ce paſſage, tout difficile

qu'il eſt de le ſaiſir dans une comédie, n'en eſt pas moins naturel aux hommes. On a déjà remarqué ailleurs, que rien n'eſt plus ordinaire que des aventures qui affligent l'âme & dont certaines circonſtances inſpirent enſuite une gaieté paſſagère. C'eſt ainſi malheureuſement que le genre-humain eſt fait. *Homère* repréſente même les Dieux rians de la mauvaiſe grâce de *Vulcain*, dans le tems qu'ils décident du deſtin du monde.

Hector ſourit de la peur de ſon fils *Aſtyanax*, tandis qu'*Andromaque* répand des larmes. On voit ſouvent, juſques dans l'horreur des batailles, des incendies, de tous les déſaſtres qui nous affligent, qu'une naïveté, un bon-mot, excitent le rire juſques dans le ſein de la déſolation & de la pitié. On défendit à un régiment, dans la bataille de Spire, de faire quartier ; un officier Alleman demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond : *Monſieur, demandez-moi toute autre choſe ; mais pour la vie, il n'y a pas moyen.* Cette

naïveté passe aussi-tôt de bouche en bouche, & on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raison le rire peut-il succéder dans la comédie à des sentimens touchans! Ne s'attendrit-on pas avec *Alcmène?* Ne rit-on pas avec *Sosie?* Quel misérable & vain travail, de disputer contre l'expérience! Si ceux qui disputent ainsi, ne se payaient pas de raison, & aimaient mieux des vers, on leur citerait ceux-ci.

L'amour règne par le délire,
Sur ce ridicule univers.
Tantôt aux esprits de travers
Il fait rimer de mauvais vers;
Tantôt il renverse un Empire.
L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la tragédie;
Non moins touchant & plus humain,
Il anime la comédie;
Il affadit dans l'élégie;
Et, dans un madrigal badin,
Il se joue aux pieds de Sylvie.
Tous les genres de poésie,
De Virgile jusqu'à Chaulieu,
Sont aussi soumis à ce Dieu,
Que tous les états de la vie.

PERSONNAGES.

LE COMTE D'OLBAN, Seigneur retiré à la campagne.

LA BARONNE DE L'ORME, parente du Comte, femme impérieuſe, aigre, difficile à vivre.

LA MARQUISE D'OLBAN, mère du Comte.

NANINE, fille élevée à la maiſon du Comte.

PHILIPPE HOMBERT, payſan du voiſinage.

BLAISE, jardinier.

GERMON, MARIN, } domeſtiques.

La ſcène eſt dans le château du Comte d'Olban.

NANINE,

OU

LE PRÉJUGÉ VAINCU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

IL faut parler ; il faut, Monsieur le Comte,
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous, ni moi, n'avons un cœur tout neuf ;
Vous êtes libre, & depuis deux ans veuf.

Devers ce tems j'eus cet honneur moi-même :
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Était si triſte, & ſi peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainſi que mon époux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'eſt fort inſupportable.

LA BARONNE.

Ne ſuis-je pas, comme eux, fort haïſſable ?

LE COMTE.

Qui ? vous, Madame !

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parens,
Pour terminer, nous habitons enſemble ;
Le ſang, le goût, l'intérêt nous raſſemble.

LE COMTE.

Ah, l'intérêt ! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, Monſieur :
Je parle bien, & c'eſt avec douleur ;
Et je ſais trop que votre âme inconſtante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE, *à part.*

Ah !

LA BARONNE.

Vous savez que cette longue guerre,
Que mon mari vous faisait pour ma terre,
A dû finir, en confondant nos droits,
Dans un hymen dicté par notre choix :
Votre promesse à ma foi vous engage :
Vous différez, & qui diffère outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote ; bon !

LE COMTE.

Je la respecte, & je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.
Mais, pour me faire un affront qui m'étonne,
Assûrément vous n'attendez personne,
Perfide, ingrat !

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux ?
Qui vous a donc dit tout cela ?

LA BARONNE.

Qui ? vous ;
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,
Votre conduite, en un mot, qui m'offense,

Qui me soulève, & qui choque mes yeux.
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte?
Quoi! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez!

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas;
Dissimuler n'est pas mon caractère.
J'étais à vous, vous aviez su me plaire,
Et j'espérais, avec vous, retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever;
Goûter en paix, dans cet heureux asyle,
Les nouveaux fruits d'un nœud doux & tranquile.
Mais vous cherchez à détruire vos loix.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois:
L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'âme,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans:
L'autre n'est plein que de flèches cruelles,
Qui, répandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'âme, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur.
Voilà les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux; & vous voulez qu'on aime!

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort! Quand vous vous détachez,
C'est donc à moi que vous le reprochez!

Je dois souffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaisons fades!
Qu'ai-je donc fait pour perdre votre cœur ?
Que me peut-on reprocher ?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas ; oui, la beauté, Madame,
Ne plaît qu'aux yeux : la douceur charme l'âme.

LA BARONNE.

Mais, êtes-vous sans humeur, vous ?

LE COMTE.

Moi ? non ;
J'en ai, sans doute ; &, pour cette raison,
Je veux, Madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce & compatissante,
A mes défauts facile à se plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger, sans prendre un ton caustique,
Me gouverner, sans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui sent le joug le porte avec murmure ;
L'amour tyran est un Dieu que j'abjure.
Je veux aimer, & ne veux point servir ;
C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.
J'ai des défauts : mais le ciel fit les femmes,
Pour corriger le levain de nos âmes,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs :

C'eſt-là leur lot : &, pour moi, je préfère
Laideur affable à beauté rude & fière.

LA BARONNE.

C'eſt fort bien dit, traître ! vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'inſultez, m'excédez,
Que je pardonne, en lâche complaiſante,
De vos amours la honte extravagante ;
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuſe en vous les baſſeſſes du cœur!

LE COMTE.

Comment, Madame ?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort. Un enfant vous domine,
Une ſervante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes ſoins imprudens,
Que, par pitié, votre facile mère
Daigne tirer du ſein de la miſère.
Vous rougiſſez !

LE COMTE.

Moi ! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez ; j'en ſuis très-ſûre.

LE COMTE.

Eh bien !
Si je l'aimais, apprenez donc, Madame,
Que hautement je publîrais ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en êtes capable.

LE COMTE.

Assûrément.

LA BARONNE.

Vous oseriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienséance,
Humilier ainsi votre naissance,
Et, dans la honte où vos sens sont plongés,
Braver l'honneur!

LE COMTE.

Dites les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puisse croire,
La vanité pour l'honneur & la gloire.
L'éclat vous plaît; vous mettez la grandeur
Dans les blâsons : je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeste avec courage,
Et la beauté spirituelle, sage,
Sans biens, sans nom, sans tous ces titres vains,
Sont, à mes yeux, les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut, au moins, être bon gentil-homme.
Un vil savant, un obscur honnête-homme,
Serait chez-vous, pour un peu de vertu,
Comme un Seigneur, avec honneur reçu?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on souffrir cette humble extravagance ?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à son rang ?

LE COMTE.

Être honnête-homme, est ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon sang
Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il est très-haut ; il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainsi la qualité !

LE COMTE.

Non ; mais j'honore ainsi l'Humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou. Quoi ! le public, l'usage !

LE COMTE.

L'usage est fait pour le mépris du sage ;
Je me conforme à ses ordres gênans,
Pour mes habits, non pour mes sentimens.
Il faut être homme, &, d'une âme sensée,
Avoir à soi ses goûts & sa pensée.
Irai-je, en sot, aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer ?
Quoi ! de mon être il faudra qu'on décide !
J'ai ma raison ; c'est ma mode & mon guide.
Le singe est né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après son cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en sage.
Allez, aimez des filles de village,
Cœur noble & grand; soyez l'heureux rival
Du magister & du greffier fiscal;
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah, juste ciel! que faut-il que je fasse!

SCÈNE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

Que veux-tu, toi?

BLAISE.

C'est votre jardinier
Qui vient, Monsieur, humblement supplier
Votre grandeur.

LE COMTE.

Ma grandeur! Eh bien! Blaise,
Que te faut-il?

BLAISE.

Mais, c'est, ne vous déplaise
Que je voudrais me marier...

LE COMTE.

D'accord,
Très-volontiers. Ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai, j'aime qu'on se marie.
Et la future eſt-elle un peu jolie ?

BLAISE.

Ah! oui, ma foi : c'eſt un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaiſe en eſt aimé ?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine ?

BLAISE.

Mais, c'eſt . . .

LE COMTE.

Eh bien ? . . .

BLAISE.

C'eſt la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine ?

LA BARONNE.

Ah ! bon ! je ne m'oppoſe point
A de pareils amours.

LE COMTE, *à part.*

Ciel ! à quel point
On m'avilit ! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

e parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

'u dis qu'on t'aime, impudent !

BLAISE.

Ah ! pardon.

LE COMTE.

t'a-t-elle dit qu'elle t'aimât ?

BLAISE.

Mais . . . non,
?as tout-à-fait ; elle m'a fait entendre,
Tant seulement, qu'elle a pour nous du tendre.
D'un ton si bon, si doux, si familier,
Elle m'a dit cent fois : cher jardinier,
Cher ami Blaise, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs, qui puisse plaire
A Monseigneur, à ce maître charmant ;
Et puis, d'un air si touché, si touchant,
Elle faisoit ce bouquet ; & sa vue
Était troublée, elle était toute émue,
Toute rêveuse, avec un certain air,
Un air, là, qui . . . peste ! l'on y voit clair

LE COMTE.

(*A part.*)

Blaise, va-t'en. . . . Quoi ! j'aurais su lui plaire ?

BLAISE.

Çà, n'allez pas traînasser notre affaire.

LE COMTE.

Hem!...

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrein-là,
Entre mes mains, bientôt profitera.
Répondez donc; pourquoi ne me tien dire?

LE COMTE, *à part.*

Ah! mon cœur eſt trop plein. Je me retire....
Adieu, Madame.

SCÈNE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

IL l'aime comme un fou:
J'en ſuis certaine. Et comment donc? par où?
Par quels attraits, par quelle heureuſe adreſſe
A-t-elle pu me ravir ſa tendreſſe?
Nanine! ô ciel! quel choix! quelle fureur!
Nanine! non, j'en mourrai de douleur.

BLAISE, *revenant.*

Ah! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Inſolente!

BLAISE.

Eſt-il pas vrai que Nanine eſt charmante ?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh ! ſi fait : parlez un peu pour nous ;
Protégez Blaiſe.

LA BARONNE.

Ah ! quels horribles coups !

BLAISE.

J'ai des écus. Pierre Blaiſe, mon père,
M'a bien laiſſé trois bons journaux de terre ;
Tout eſt pour elle, écus comptans, journaux,
Tout mon avoir, & tout ce que je vaux,
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaiſe.

LA BARONNE.

Autant que toi, crois que j'en ſerais aiſe,
Mon pauvre enfant, ſi je peux te ſervir ;
Tous deux, ce ſoir, je voudrais vous unir ;
Je lui paîrai ſa dot.

BLAISE.

Digne Baronne,
Que j'aimerai votre chère perſonne !
Que de plaiſirs ! eſt-il poſſible ?

LA BARONNE.

Hélas !
Je crains, ami, de ne réuſſir pas.

BLAISE.

Ah! par pitié, réussissez, Madame.

LA BARONNE.

Va, plût au ciel qu'elle devînt ta femme!
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh! puis-je attendre?

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai, ma foi, cet enfant-là.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, *seule.*

VIT-ON jamais une telle aventure?
Peut-on sentir une plus vive injure,
Plus lâchement se voir sacrifier?
Le Comte Olban rival d'un jardinier!
(*A un laquais.*)
Holà, quelqu'un. Qu'on appelle Nanine.
C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de séduire & de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif & qui dure?
Où? dans ses yeux, dans la simple nature.

J.

Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encore osé se mettre au jour.
J'ai vu qu'Olban se respecte avec elle :
Ah ! c'est encore une douleur nouvelle.
J'espérerais, s'il se respectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les soins.
Ah ! la voici : je me sens au supplice.
Que la Nature est pleine d'injustice !
A qui va-t-elle accorder la beauté ?
C'est un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, Mademoiselle.

SCÈNE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

MADAME ?

LA BARONNE.

Mais ! est-elle donc si belle ?
Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout ;
Mais, s'ils ont dit, j'aime... Ah ! je suis à bout.
Possédons-nous. Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre

Un peu de tems ; avancez-vous. Comment !
Comme elle eſt miſe ! & quel ajuſtement !
Il n'eſt pas fait pour une créature
De votre eſpèce.

NANINE.

Il eſt vrai. Je vous jure,
Par mon reſpect, qu'en ſecret j'ai rougi,
Plus d'une fois, d'être vétue ainſi ;
Mais c'eſt l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me ſont toujours chères.
De tant de ſoins vous daigniez m'honorer !
Vous vous plaiſiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée ;
Sous cet habit je ne ſuis point changée.
Voudriez-vous, Madame, humilier
Un cœur ſoumis, qui ne peut s'oublier ?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil. . . Ah ! j'enrage. . .
D'où venez-vous ?

NANINE.

Je liſais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage ?

NANINE.

Un livre Anglais, dont on m'a fait préſent.

LA BARONNE.

Sur quel ſujet ?

NANINE.

Il eſt intéreſſant.

L'auteur prétend que les hommes ſont frères,
Nés tous égaux : mais ce ſont des chimères ;
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fond de vanité !
Que l'on m'apporte ici mon écritoire. . . .

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Reſtez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail. . . Sortez.
Allez chercher mes gants. . . . Laiſſez. . . . Reſtez.
Avancez-vous. . . Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous ſoyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez ſi ſouvent répété,
Que, ſi j'avais ce fond de vanité,
Si l'amour-propre avait gâté mon âme,
Je vous devrais ma guériſon, Madame.

LA BARONNE, *à part.*

Où trouve-t-elle ainſi ce qu'elle dit ?
Que je la hais ! quoi ! belle, & de l'eſprit !
(Avec dépit.)
Écoutez-moi. J'eus bien de la tendreſſe
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puiſſe ma jeuneſſe
Être honorée encor de vos bontés !

LA BARONNE.

Eh bien! voyez ſi vous les méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir ; jugez ſi je vous aime.

NANINE.

Moi ?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
Eſt très-bien fait, & très-digne de vous ;
C'eſt un parti de tout point fort ſortable ;
C'eſt le ſeul même aujourd'hui convenable :
Et vous devez bien m'en remercier :
C'eſt, en un mot, Blaiſe le jardinier.

NANINE.

Blaiſe, Madame ?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce ſourire ?
Héſitez-vous un moment d'y ſouſcrire ?
Mes offres ſont un ordre, entendez-vous ?
Obéiſſez, ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais...

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* eſt une offenſe.
Il vous ſied bien d'avoir l'impertinence

De refuſer un mari de ma main !
Ce cœur ſi ſimple eſt devenu bien vain ;
Mais votre audace eſt trop prématurée,
Votre triomphe eſt de peu de durée.
Vous abuſez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en eſt le retour.
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'inſolence de plaire ?
Vous m'entendez ; je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai ſu vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer, pour ta vie,
Dans un couvent.

NANINE.

J'embraſſe vos genoux ;
Renfermez-moi, mon ſort ſera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur eſt pour moi la plus chère.
Enfermez-moi dans un cloître à jamais ;
J'y bénirai mon maître & vos bienfaits ;
J'y calmerai des alarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des ſentimens plus dangereux pour moi,
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il ſe peut, de moi-même ;
Dès cet inſtant je ſuis prête à partir.

LA BARONNE.

Eſt-il poſſible ? & que viens-je d'ouïr ?
Eſt-il bien vrai ? me trompez-vous, Nanine ?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine :
Mon cœur en a trop besoin.

LA BARONNE, *avec un emportement de tendresse.*

Lève-toi ;
Que je t'embrasse. O jour heureux pour moi !
Ma chère amie ! eh bien ! je vais, sur l'heure,
Préparer tout pour ta belle demeure.
Ah ! quel plaisir que de vivre en couvent !

NANINE.

C'est, pour le moins, un abri consolant.

LA BARONNE.

Non : c'est, ma fille, un séjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous ?

LA BARONNE.

Le monde est haïssable,
Jaloux.

NANINE.

Oh ! oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat ; tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui ; j'entrevois qu'il me serait funeste,
Qu'il faut le fuir. . .

LA BARONNE.

La chose est manifeste ;

Un bon couvent eſt un port aſſuré....
Monſieur le Comte, ah ! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de Monſeigneur ?

LA BARONNE.

Je t'aime
A la fureur ; &, dès ce ce moment même,
Je voudrais bien te faire le plaiſir
De t'enfermer pour ne jamais ſortir.
Mais il eſt tard : hélas ! il faut attendre
Le point du jour. Écoute ; il faut te rendre,
Vers le minuit, dans mon appartement.
Nous partirons d'ici, ſecrettement,
Pour ton couvent, à cinq heures ſonantes.
Sois prête, au moins.

SCÈNE VI.

NANINE, *ſeule.*

QUELLES douleurs cuiſantes!
Quel embarras ! quel tourment ! quel deſſein !
Quels ſentimens combattent dans mon ſein !
Hélas ! je fuis le plus aimable maître !
En le fuyant, je l'offenſe peut-être :
Mais, en reſtant, l'excès de ſes bontés
M'attirerait trop de calamités,
Dans ſa maiſon mettrait un trouble horrible.

Madame croit qu'il eſt pour moi ſenſible,
Que, juſqu'à moi, ce cœur peut s'abaiſſer ;
Je le redoute, & n'oſe le penſer.
De quel courroux Madame eſt animée !
Quoi ! l'on me hait, & je crains d'être aimée !
Mais moi, mais moi ! je me crains encor plus ;
Mon cœur troublé, de lui-même eſt confus.
Que devenir ? De mon état tirée,
Pour mon malheur, je ſuis trop éclairée.
C'eſt un danger, c'eſt peut-être un grand tort,
D'avoir une âme au-deſſus de ſon ſort.
Il faut partir ; j'en mourrai : mais n'importe.

SCÈNE VII.

LE COMTE, NANINE, un laquais.

LE COMTE.

HOLA, quelqu'un ; qu'on reſte à cette porte.
Des ſièges, vîte.
(*Il fait la révérence à Nanine, qui lui en fait une profonde.*)
Aſſéyons-nous ici.

NANINE.

Qui ? moi, Monſieur ?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainſi ;

Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant, trouvé dans un déſert,
Eſt-il moins beau, moins précieux, moins cher?
Quoi! vos beaux yeux ſemblent mouillés de larmes!
Ah! je le vois. Jalouſe de vos charmes,
Notre Baronne aura, par ſes aigreurs,
Par ſon courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, Monſieur, non; ſa bonté reſpectable
Jamais pour moi ne fut ſi favorable;
Et j'avoûrai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez; je craignais ſon dépit.

NANINE.

Hélas! pourquoi?

LE COMTE.

Jeune & belle Nanine,
La jalouſie en tous les cœurs domine.
L'homme eſt jaloux, dès qu'il peut s'enflammer;
La femme l'eſt, même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, diſcret, ſincère,
A tout ſon ſexe eſt bien ſûr de déplaire.
L'homme eſt plus juſte; & d'un ſexe jaloux
Nous vous vengeons, autant qu'il eſt en nous.
Croyez ſur-tout que je vous rends juſtice.
J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice;
J'admire encore à quel point vous avez
Développé vos talens cultivés.

De votre esprit la naïve justesse
Me rend surpris, autant qu'il m'intéresse.

NANINE.

J'en ai bien peu : mais quoi ! je vous ai vu,
Et je vous ai tous les jours entendu.
Vous avez trop relevé ma naissance ;
Je vous dois trop : c'est par vous que je pense.

LE COMTE

Ah ! croyez-moi, l'esprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je pense trop pour un état si bas ;
Au dernier rang les destins m'ont compriſe.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont mise.
Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre Anglais sur votre esprit a fait ?

NANINE.

Il ne m'a point du tout persuadée :
Plus que jamais, Monsieur, j'ai dans l'idée,
Qu'il est des cœurs si grands, si généreux,
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve... Ah çà, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
Un sort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas ! mon sort était trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Déſormais ſoyez de la famille ;
Ma mère arrive, elle vous voit en fille ;
Et mon eſtime, & ſa tendre amitié,
Doivent ici vous mettre ſur un pié
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, helas ! que m'avertir
De mes devoirs. . . Qu'ils ſont durs à remplir !

LE COMTE.

Quoi ? quel devoir ? Ah ! le vôtre eſt de plaire ;
Il eſt rempli : le nôtre ne l'eſt guère.
Il vous fallait plus d'aiſance & d'éclat.
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en ſuis ſortie, & c'eſt ce qui m'accable ;
C'eſt un malheur peut-être irréparable.
(*Se levant.*)
Ah, Monſeigneur ! ah, mon maître ! écartez
De mon eſprit toutes ces vanités.
De vos bienfaits confuſe, pénétrée,
Laiſſez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obſcur ;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah ! laiſſez-moi ma retraite profonde.
Et que ferais-je, & que verrais-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus ?

LE COMTE.

Non ; c'en eſt trop : je n'y réſiſte plus.
Qui ? vous obſcure, vous !

NANINE.

Quoi que je faſſe,
Puis-je de vous obtenir une grâce ?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous ? parlez.

NANINE.

Depuis un tems
Votre bonté me comble de préſens.

LE COMTE.

Eh bien ! pardon. J'en agis comme un père,
Un père tendre à qui ſa fille eſt chère.
Je n'ai point l'art d'embellir un préſent ;
Et je ſuis juſte, & ne ſuis point galant.
De la Fortune il faut venger l'injure ;
Elle vous traita mal ; mais la Nature,
En récompenſe, a voulu vous doter
De tous ſes biens ; j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait ; mais je me flatte
Qu'il m'eſt permis, ſans que je ſois ingrate,
De diſpoſer de ces dons précieux,
Que votre main rend ſi chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

MADAME vous demande, Madame attend.

LE COMTE.

Eh ! que Madame attende.
Quoi ! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'auſſi-tôt on vienne nous troubler?

NANINE.

Avec douleur, ſans doute, je vous laiſſe ;
Mais vous ſavez qu'elle fut ma maitreſſe.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne veux le ſavoir.

NANINE.

Elle conſerve un reſte de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous aſſûre.
Vous gémiſſez. . . Quoi ! votre cœur murmure !
Qu'avez-vous donc ?

NANINE.

Je vous quitte à regret;
Mais il le faut... O ciel! c'en eſt donc fait!

(*Elle ſort.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE, *ſeul.*

Elle pleurait. D'une femme orgueilleuſe
Depuis long-tems l'aigreur capricieuſe
La fait gémir ſous trop de dureté;
Et de quel droit? par quelle autorité?
Sur ces abus ma raiſon ſe récrie.
Ce monde-ci n'eſt qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués ſans titre, & répandus ſans choix.
Eh!...

GERMON.

Monſeigneur.

LE COMTE.

Demain, ſur ſa toilette,
Vous porterez cette ſomme complette

De trois-cents louis d'or ; n'y manquez pas.
Puis vous irez chercher ſes gens là-bas :
Ils attendront.

GERMON.

Madame la Baronne
Aura l'argent que Monſeigneur me donne
Sur ſa toilette.

LE COMTE.

Eh! l'eſprit lourd ! eh non :
C'eſt pour Nanine, entendez-vous ?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE.

Allez, allez, laiſſez-moi.

(*Germon ſort.*)

Ma tendreſſe,
Aſſûrément, n'eſt point une faibleſſe.
Je l'idolâtre, il eſt vrai : mais mon cœur,
Dans ſes yeux ſeuls, n'a point pris ſon ardeur.
Son caractère eſt fait pour plaire au ſage ;
Et ſa belle âme a mon premier hommage.
Mais ſon état ? . . . Elle eſt trop au-deſſus ;
Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouſer ?.. Oui, ſans doute.
Pour être heureux, qu'eſt-ce donc qu'il en coûte ?
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil ?
Mais la coutume. . . . Eh bien ! elle eſt cruelle ;

Et la Nature eut ſes droits avant elle.
Eh quoi ! rival de Blaiſe !... Pourquoi non?
Blaiſe eſt un homme, il l'aime, il a raiſon.
Elle fera, dans une paix profonde,
Le bien d'un ſeul, & les deſirs du monde.
Elle doit plaire aux jardiniers, aux Rois;
Et mon bonheur juſtifîra mon choix.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE, *seul.*

AH ! cette nuit eſt une année entière.
Que le ſommeil eſt loin de ma paupière !
Tout dort ici ; Nanine dort en paix ;
Un doux repos raffraîchit ſes attraits :
Et moi je vais, je cours, je veux écrire ;
Je n'écris rien. Vainement je veux lire ;
Mon œil troublé voit les mots ſans les voir,
Et mon eſprit ne les peut concevoir.
Dans chaque mot le ſeul nom de Nanine
Eſt imprimé par une main divine.
Holà, quelqu'un ; qu'on vienne. Quoi ! mes gens
Sont-ils pas las de dormir ſi long-tems ?
Germon, Marin.

MARIN, *derrière le théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle pareſſe !
Eh ! venez vîte, il fait jour : le tems preſſe :
Arrivez donc.

MARIN.

Eh ! Monſieur, quel lutin
Vous a, ſans nous, éveillé ſi matin ?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh, oh ! la Baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous ?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme-de-chambre adroite, bonne & ſage,
Valet-de-chambre, avec deux grands laquais,
Point libertins, qui ſoient jeunes, bien faits ;
Des diamans, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'inſtant, cours en poſte à Paris ;
Crève tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris.
J'entends, j'entends. Madame la Baronne
Eſt la maitreſſe aujourd'hui qu'on nous donne ;
Vous l'épouſez ?

LE COMTE.

Quel que ſoit mon projet,
Vôle, & reviens.

MARIN.

Vous ſerez ſatisfait.

SCÈNE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE, *seul.*

Quoi ! j'aurai donc cette douceur extrême
rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
tre Baronne, avec fureur, criera :
ès-volontiers, & tant qu'elle voudra.
s vains discours, le monde, la Baronne,
en ne m'émeut, & je ne crains personne.
ix préjugés c'est trop être soumis :
faut les vaincre, ils sont nos ennemis ;
ceux qui font les esprits raisonnables,
us vertueux, sont les seuls respectables.
mais !.. quel bruit entends-je dans ma cour ?
'est un carrosse. Oui... mais... au point du jour
ui peut venir ?... C'est ma mère peut-être.
ermon...

GERMON, *arrivant.*

Monsieur ?

LE COMTE.

Vois ce que ce peut être.

GERMON.

'est un carrosse.

LE COMTE.

Eh qui ? par quel hasard ?
Qui vient ici ?

GERMON.

L'on ne vient point ; l'on part.

LE COMTE.

Comment, on part !

GERMON.

Madame la Baronne
Sort tout-à-l'heure.

LE COMTE.

Oh ! je le lui pardonne ;
Que pour jamais puisse-t-elle sortir !

GERMON.

Avec Nanine elle est prête à partir.

LE COMTE.

Ciel ! que dis-tu ? Nanine ?

GERMON.

La suivante
Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc ?

GERMON.

Votre parente
Part avec elle ; elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce couvent voisin.

LE COMTE.

Courons, vôlons. Mais quoi ! que vais-je faire ?
Pour leur parler je suis trop en colère ;
N'importe : allons. Quand je devrais ... mais non :
Il verrait trop toute ma passion.
Qu'on ferme tout, qu'on vôle, qu'on l'arrête ;
Répondez-moi d'elle sur votre tête :
Amenez-moi Nanine.

(*Germon sort.*)

Ah, juste ciel !
Il l'enlevait. Quel jour ! quel coup mortel !
Qu'ai-je donc fait ? pourquoi, par quel caprice,
Par quelle ingrate & cruelle injustice ?
Qu'ai-je donc fait, hélas ! que l'adorer,
Sans la contraindre, & sans me déclarer,
Sans alarmer sa timide innocence ?
Pourquoi me fuir ? je m'y perds, quand j'y pense.

SCÈNE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

Belle Nanine, est-ce vous que je voi ?
Moi ! vous voulez vous dérober à moi !
Ah ! répondez, expliquez-vous de grâce.
Vous avez craint, sans doute, la menace

De la Baronne ; & ces purs sentimens,
Que vos vertus m'inspirent dès long-tems,
Plus que jamais l'auront, sans doute, aigrie.
Vous n'auriez point, de vous-même, eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur seul éclat, que leur prêtoient vos yeux ?
Hier au soir, de pleurs toute trempée,
De ce dessein étiez-vous occupée ?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous ?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE, *la relevant.*

Ah ! parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE.

Madame. . . .

LE COMTE.

Eh bien ?

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce serait vous ? qu'entends-je ? ah, malheureux !

NANINE.

Je vous l'avoue : oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon âme égarée. . . .
Elle voulait, Monsieur, me marier.

LE COMTE.

Ee ? à qui donc ?

NANINE.

A votre Jardinier.

LE COMTE.

l digne choix !

NANINE.

Et moi, toute honteuſe,
lus qu'on ne croit peut-être malheureuſe,
bi qui repouſſe, avec un vain effort,
s ſentimens au-deſſus de mon ſort,
ue vos bontés avaient trop élevée,
ur m'en punir, j'en dois être privée.

LE COMTE.

ous, vous punir ! ah, Nanine ! & de quoi ?

NANINE.

'avoir oſé ſoulever contre moi
otre parente, autrefois ma maitreſſe.
: lui déplais ; mon ſeul aſpect la bleſſe ;
lle a raiſon ; & j'ai près d'elle, hélas !
n tort bien grand . . . qui ne finira pas.
ai craint ce tort ; il eſt peut-être extrême.
ai prétendu m'arracher à moi-même,
t déchirer, dans les auſtérités,
e cœur trop haut, trop fier de vos bontés ;
enger ſur lui ſa faute involontaire.
lais ma douleur, hélas ! la plus amère,

En perdant tout, en courant m'éclipſer,
En vous fuyant, fut de vous offenſer.

LE COMTE, *ſe détournant & ſe promenant.*

Quels ſentimens, & quelle âme ingénue !
En ma faveur eſt-elle prévenue?
A-t-elle craint de m'aimer? ô vertu!

NANINE.

Cent fois pardon, ſi je vous ai déplu.
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiète,
M'entretenir en ſecret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Écoutez; la Baronne
Vous favoriſe, & noblement vous donne
Un domeſtique, un ruſtre pour époux;
Moi, j'en fais un moins indigne de vous.
Il eſt d'un rang fort au-deſſus de Blaiſe:
Jeune, honnête-homme, il eſt fort à ſon aiſe;
Je vous réponds qu'il a des ſentimens;
Son caractère eſt loin des mœurs du tems;
Et je me trompe, ou pour vous j'enviſage
Un deſtin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur?
Vaut-t-il pas bien le couvent?

NANINE.

Non, Monſieur . .
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avoûrai, ne peut me ſatisfaire.

Vou

ous pénétrez mon cœur reconnaiſſant ;
aignez y lire, & voyez ce qu'il ſent.
oyez ſur quoi ma retraite ſe fonde.
n jardinier, un Monarque du monde,
ui, pour époux, s'offriraient à mes vœux,
galement me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

ous décidez mon ſort. Eh bien, Nanine!
onnaiſſez donc celui qu'on vous deſtine.
ous l'eſtimez ; il eſt ſous votre loi ;
vous adore, & cet époux . . . c'eſt moi.
(*A part.*)
'étonnement, le trouble l'a ſaiſie. . .
h ! parlez-moi ; diſpoſez de ma vie ;
h ! reprenez vos ſens trop agités.

NANINE.

u'ai-je entendu ?

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

uoi ! vous m'aimez ?. . Ah ! gardez-vous de croire
ue j'oſe uſer d'une telle victoire.
on, Monſieur, non, je ne ſouffrirai pas
u'ainſi, pour moi, vous deſcendiez ſi bas.
n tel hymen eſt toujours trop funeſte ;
e goût ſe paſſe, & le repentir reſte.
'oſe, à vos pieds, atteſter vos ayeux . . . .
élas ! ſur moi ne jetez point les yeux.
ous avez pris pitié de mon jeune âge.
ormé par vous, ce cœur eſt votre ouvrage ;

Il en ſerait indigne déſormais,
S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus: Oui, mon âme
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non : vous ſerez ma femme.
Quoi ! tout-à-l'heure, ici, vous m'aſſûriez,
Vous l'avez dit, que vous refuſeriez
Tout autre époux, fût-ce un Prince.

NANINE.

Oui, ſans doute,
Et ce n'eſt pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïſſez-vous ?

NANINE.

Aurais-je fui ?
Craindrais-je tant, ſi vous étiez haï ?

LE COMTE.

Ah ! ce mot ſeul a fait ma deſtinée.

NANINE.

Eh ! que prétendez-vous ?

LE COMTE.

Notre hyménée.

NANINE.

Songez . . .

LE COMTE.

Je ſonge à tout.

NANINE.

Mais prévoyez. . .

LE COMTE.

Tout eſt prévu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez....

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez....

LE COMTE.

Il n'eſt rien que j'oublie.
Tout ſera prêt, & tout eſt ordonné.

NANINE.

Quoi! malgré moi, votre amour obſtiné....

LE COMTE.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
Va tout preſſer pour cette heure charmante.
Un ſeul inſtant je quitte vos attraits,
Pour que mes yeux n'en ſoient privés jamais.
Adieu, Nanine; adieu, vous que j'adore.

SCÈNE IV.

NANINE, *ſeule.*

CIEL! eſt-ce un rêve? & puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur?
Non, ce n'eſt pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il eſt, qui me plaît & me frappe:
A mes regards tant de grandeur échappe.

Mais épouſer ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,
Lui qui m'élève au-deſſus de moi-même !
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir ;
Je devrais... Non, je ne peux plus le fuir ;
Non, mon état ne ſaurait ſe comprendre.
Moi, l'épouſer ! quel parti dois-je prendre ?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui ;
Dans ma faibleſſe il m'envoye un appui.
Peut-être même.... Allons, il faut écrire ;
Il faut.... Par où commencer, & que dire ?
Quelle ſurpriſe ! Écrivons promptement,
Avant d'oſer prendre un engagement.

(*Elle ſe met à écrire.*)

SCÈNE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

AH ! la voici. Madame la Baronne,
En ma faveur, vous a parlé, mignonne ?
Ouais ! elle écrit ſans me voir ſeulement.

NANINE, *écrivant toujours.*

Blaiſe, bon jour.

BLAISE.

Bon jour eſt ſec, vraiment !

NANINE, *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble ;
Toute ma lettre eſt pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie ! elle écrit tout courant ;
Qu'elle a d'eſprit ! & que n'en ai-je autant ?
Çà, je diſais. . . .

NANINE.

Eh bien ?

BLAISE.

Elle m'impoſe
Par ſon maintien : devant elle je n'oſe
M'expliquer . . . là . . . tout comme je voudrais :
Je ſuis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaiſe, il faut me rendre un grand ſervice.

BLAISE.

Oh ! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la juſtice
De me fier à ta diſcrétion,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh ! parlez ſans façon :
Car, voyez-vous ! Blaiſe eſt prêt à tout faire
Pour vous ſervir ; vîte, point de myſtère.

NANINE.

Tu vas souvent au village prochain,
A Rémival, à droite du chemin ?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver, dans ce village,
Philippe Hombert?

BLAISE.

Non. Quel est ce visage?
Philippe Hombert ? je ne connais pas ça.

NANINE.

Hier au soir je crois qu'il arriva;
Informe-t-en. Tâche de lui remettre,
Mais sans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh ! de l'argent !

NANINE.

Donne aussi ce paquet;
Monte à cheval, pour avoir plutôt fait :
Pars, & sois sûr de ma reconnaissance.

BLAISE.

J'irais, pour vous, au fin fond de la France.
Philippe Hombert est un heureux manant !
(*A part.*)
La bourse est pleine : ah ! que d'argent comptant!
(*Haut.*)
Est-ce une dette?

NANINE.

Elle eſt très-avérée ;
Il n'en eſt point, Blaiſe, de plus ſacrée.
Ecoute : hombert eſt peut-être inconnu ;
Peut-être même il n'eſt pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux, en ſes mains, la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami !

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami !

NANINE.

Va, j'attends tout de toi.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'où diable vient cet argent ? quel meſſage !
Il nous aurait aidés dans le ménage !
Allons, elle a pour nous de l'amitié ;
Et çà vaut mieux que de l'argent, morgué !
Courons, courons.

(*Il met l'argent & le paquet dans sa poche : il rencontre la Baronne, & la heurte.*)

LA BARONNE.

Eh ! le butord ! . . . Arrête.
L'étourdi m'a pensé casser la tête.

BLAISE.

Pardon, Madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu ? que tiens-tu ?
Que fait Nanine ? As-tu rien entendu ?
Monsieur le Comte est-il bien en colère ?
Quel billet est-ce-là ?

BLAISE.

C'est un mystère.
Peste ! . . .

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu ? Nanine ? Elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un message ?
Donne, ou je romps soudain ton mariage :
Donne, te dis-je.

BLAISE, *riant.*

Oh, oh !

LA BARONNE.

De quoi ris-tu ?

BLAISE, *riant encore.*

Ah, ah.

LA BARONNE.

J'en veux savoir le contenu.

(*Elle décachète la lettre.*)

Il m'intéresse, ou je suis bien trompée.

BLAISE, *à part, riant encore.*

Ah, ah, ah, ah; qu'elle est bien attrapée!
Elle n'a là qu'un chiffon de papier;
Moi, j'ai l'argent, & je m'en vais payer
Philippe Hombert : faut servir sa maîtresse.
Courons.

SCÈNE VII.

LA BARONNE, *seule.*

LISONS. « Ma joie & ma tendresse
» Sont sans mesure, ainsi que mon bonheur;
» Vous arrivez, quel moment pour mon cœur!
» Quoi! je ne puis vous voir & vous entendre!
» Entre vos bras je ne puis me jeter!
» Je vous conjure, au moins, de vouloir prendre
» Ces deux paquets; daignez les accepter.
» Sachez qu'on m'offre un sort digne d'envie,
» Et dont il est permis de s'éblouir;
» Mais il n'est rien que je ne sacrifie
» Au seul mortel que mon cœur doit chérir ».

Ouais ! voilà donc le ſtyle de Nanine !
Comme elle écrit, l'innocente orpheline !
Comme elle fait parler la paſſion !
En vérité, ce billet eſt bien bon.
Tout eſt parfait ; je ne me ſens pas d'aiſe.
Ah, ah ! rusée, ainſi vous trompiez Blaiſe !
Vous m'enleviez, en ſecret, mon amant.
Vous avez feint d'aller dans un couvent ;
Et tout l'argent que le Comte vous donne,
C'eſt pour Philippe Hombert ? Fort bien, friponne
J'en ſuis charmée, & le perfide amour
Du Comte Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais, que le cœur de Nanine
Était plus bas que ſa baſſe origine.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

VENEZ, venez, homme à grands ſentimens,
Homme au-deſſus des préjugés du tems,
Sage amoureux, philoſophe ſenſible,
Vous allez voir un trait aſſez riſible.
Vous connaiſſez, ſans doute, à Rémival,
Monſieur Philippe Hombert, votre rival ?

LE COMTE.

Ah ! quels discours vous me tenez !

LA BARONNE.

Peut-être
Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert est un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne sont plus de saison :
Mon parti pris, je suis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour est un peu plus malin.
Tenez, lisez : ceci pourra vous plaire ;
Vous connaîtrez les mœurs, le caractère
Du digne objet qui vous a subjugué.
(*Tandis que le Comte lit.*)
Tout en lisant, il me semble intrigué.
Il a pâli ; l'affaire émeut sa bile. . . .
Eh bien, Monsieur ? que pensez-vous du style ? . . .
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien ;
O le pauvre homme ! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lu ? Je demeure stupide.
O tour affreux ! sexe ingrat, cœur perfide !

LA BARONNE.

Je le connais, il est né violent ;
Il est prompt, ferme ; il va, dans un moment,
Prendre un parti.

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

Voici, dans l'avenue,
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille eſt revenue?

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous?
Eſt près d'ici, Monſieur.

LA BARONNE.

Dans ſon courroux,
Il eſt devenu ſourd. La lettre opère.

GERMON, *criant.*

Monſieur!

LE COMTE.

Plaît-il?

GERMON, *haut.*

Madame votre mère,
Monſieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment?

GERMON.

Mais .... elle écrit dans son appartement.

LE COMTE, *d'un air froid & sec.*

Allez saisir ses papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit ; vous viendrez me le rendre.
Qu'on la renvoye à l'instant.

GERMON.

Qui, Monsieur?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non : je n'aurais pas ce cœur :
Si vous saviez à quel point sa personne
Nous charme tous, comme elle est noble, bonne!

LE COMTE.

Obéissez, ou je vous chasse.

GERMON.

Allons.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

AH ! je respire ; enfin nous l'emportons:
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah ! çà, voyez s'il n'est pas véritable

Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens, dans un certain éclat,
Ont un cœur noble, ainsi que leur personne.
Le sang fait tout, & la naissance donne
Des sentimens à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien : mais, soit; n'en parlons plus;
Réparons tout; le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie :
Chacun s'égare; & le moins imprudent
Est celui-là qui plutôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais, vous, de vos sermens
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'est qu'un prompt hommage
Qui peut ici réparer mon outrage.

ndignement notre hymen différé
ît un affront.

LE COMTE.

Il sera réparé.
Madame, il faut. . . .

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un Notaire.

LE COMTE.

Vous savez bien . . . que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle est ici.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, *à sa mère.*

MADAME, j'aurais dû. . .
(*A part.*) (*A sa mère.*)
Philippe Hombert! . . . Vous m'avez prévenu;
Et mon respect, mon zèle, ma tendresse. . . .
(*A part.*)
Avec cet air innocent, la traîtresse!

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.
On m'avait dit, en paſſant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée;
Je m'apperçois qu'on ne m'a pas trompée:
Mais ce mal-là. . .

LE COMTE.

Ciel! que je ſuis confus!

LA MARQUISE.

Prend-il ſouvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Çà, je voudrais ici vous parler ſeule.
(*Faiſant une petite révérence à la Baronne.*)
Bon jour, Madame.

LA BARONNE, *à part.*

Hom! La vieille bégueule!. .
Madame, il faut vous laiſſer le plaiſir
D'entretenir Monſieur tout à loiſir.
Je me retire. (*Elle ſort.*)

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *parlant fort vîte, & d'un ton de petite vieille babillarde.*

EH bien ! Monſieur le Comte,
Vous faites donc, à la fin, votre compte
De me donner la Baronne pour bru ?
C'eſt ſur cela que j'ai vîte accouru.
Votre Baronne eſt un acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais, pour moi, le moindre égard ;
Qui, l'an paſſé, chez la Marquiſe Agard,
En plein ſouper, me traita de bavarde ;
D'y plus ſouper déſormais Dieu m'en garde.
Bavarde, moi ! Je ſais, d'ailleurs, très-bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien :
C'eſt un grand point ; il faut qu'on s'en informe ;
Car on m'a dit que ſon château de l'Orme
A ſon mari n'appartient qu'à moitié ;
Qu'un vieux procès, qui n'eſt pas oublié,
Lui diſputait la moitié de la terre :
J'ai ſu cela de feu votre grand-père :

Il disait vrai : c'était un homme, lui ;
On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.
Paris est plein de ces petits bouts d'homme,
Vains, fiers, fous, sots, dont le caquet m'assomm
Parlant de tout avec l'air empressé,
Et se moquant toujours du tems passé.
J'entends parler de nouvelle cuisine,
De nouveaux goûts ; on crève, on se ruine :
Les femmes sont sans frein, & les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE, *relisant le billet.*

Qui l'aurait cru ? Ce trait me désespère.
Eh bien ! Germon?

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON

GERMON.

Voici votre Notaire.

LE COMTE.

Oh ! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier,
Qu'elle devait, Monsieur, vous envoyer.

LE COMTE, *lisant.*

nne. . . Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
, par respect, me refuse ! . . . Infidelle !
ne dis pas la raison du refus !

LA MARQUISE.

foi, mon fils a le cerveau perclus ;
est sa Baronne ; & l'amour le domine.

LE COMTE, *à Germon.*

a-t-on bientôt délivré de Nanine ?

GERMON.

élas ! Monsieur, elle a déjà repris,
odestement, ses champêtres habits,
ns dire un mot de plainte & de murmure.

LE COMTE.

e le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
ranquilement, lorsque nous pleurons tous.

LE COMTE.

ranquilement ?

LA MARQUISE.

Hem ! de qui parlez-vous ?

GERMON.

Nanine, hélas ! Madame, que l'on chasse ;
Tout le château pleure de sa disgrâce.

LA MARQUISE.

Vous la chassez ? je n'entends point cela.
Quoi ! ma Nanine ? Allons, rappelez-la.
Qu'a-t-elle fait, ma charmante orpheline ?
C'est moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me souviens qu'à l'âge de dix ans,
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre Baronne ici la prit pour elle ;
Et je prédis dès-lors que cette belle
Serait fort mal, & j'ai très-bien prédit ;
Mais j'eus toujours, chez-vous, peu de crédit.
Vous prétendez tout faire à votre tête :
Chasser Nanine est un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi ! seule, à pied, sans secours, sans argent ?

GERMON.

Ah ! j'oubliais de dire qu'à l'instant
Un vieux bon-homme à vos gens se présente :
Il dit que c'est une affaire importante,
Qu'il ne saurait communiquer qu'à vous ;
Il veut, dit-il, se mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin, où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à personne ?

LA MARQUISE.

i vous avez du chagrin, je le croi;
ɔi m'en donnez auſſi beaucoup à moi.
ier Nanine, & faire un mariage
u ne déplaît! non, vous n'êtes pas ſage.
l, trois mois ne ſeront pas paſſés,
u vous ſerez l'un de l'autre laſſés.
vus prédis la pareille aventure
u mon couſin le Marquis de Marmure.
mme était aigre comme verjus;
ai, entre nous, la vôtre l'eſt bien plus.
épouſant, ils crurent qu'ils s'aimèrent;
u mois après tous deux ſe ſéparèrent.
me alla vivre avec un galant,
petit-maître, eſcroc, extravagant;
onſieur prit une franche coquette,
ntrigante & friponne parfaite.
ſoupers fins, la petite maiſon,
eaux, habits, maître-d'hôtel fripon,
ox nouveaux pris à crédit, Notaires,
irats vendus & dettes uſuraires:
ſi, Monſieur & Madame, en deux ans,
l'opital allèrent tout d'un tems.
n ſouviens encor d'une autre hiſtoire,
plus tragique & difficile à croire;
éit.....

LE COMTE.

Ma mère, il faut aller dîner.
n:.... O ciel! ai-je pu ſoupçonner
le horreur!

LA MARQUISE.

Elle eſt épouvantable :
Allons, je vais la raconter à table ;
Et vous pourrez tirer un grand profit,
En tems & lieu, de tout ce que j'ai dit.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

NANINE, *vétue en payſanne*; GERMON.

GERMON.

Nous pleurons-tous, en vous voyant ſortir.

NANINE.

i tardé trop; il eſt tems de partir.

GERMON.

uoi! pour jamais, & dans cet équipage?

NANINE.

obſcurité fut mon premier partage.

GERMON.

uel changement! Quoi! du matin au ſoir
uffrir, n'eſt rien: c'eſt tout que de décheoir.

NANINE.

eſt des maux mille fois plus ſenſibles.

GERMON.

admire encor des regrets ſi paiſibles:
ertes, mon maître eſt bien mal aviſé.
otre Baronne a, ſans doute, abuſé

De ſon pouvoir, & vous fait cet outrage.
Jamais Monſieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout : il me chaſſe aujourd'hui;
Obéiſſons. Ses bienfaits ſont à lui;
Il peut uſer du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre?
En cet état, qu'allez-vous devenir?

NANINE.

Me retirer, long-tems me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre Baronne!

NANINE.

Mes maux ſont grands; mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je, au moins, de votre part,
A notre maître, après votre départ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendue à ma première vie;
Et qu'à jamais ſenſible à ſes bontés,
Je n'oublirai . . rien . . . que ſes cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur; & tout-à-l'heure
Je quitterais, pour vous, cette demeure.
J'irais par-tout avec vous m'établir;
Mais Monſieur Blaiſe a ſu nous prévenir.

Qu'

u'il eſt heureux ! avec vous il va vivre :
hacun voudrait l'imiter & vous ſuivre.

NANINE.

n eſt bien loin de me ſuivre... Ah ! Germon !
: ſuis chaſſée... & par qui ?...

GERMON.

Le démon
. mis du ſien dans cette brouillerie ;
ous vous perdons... & Monſieur ſe marie.

NANINE.

. ſe marie !... Ah ! partons de ce lieu ;
l fut pour moi trop dangereux... Adieu...
(*Elle ſort.*)

GERMON.

Ionſieur le Comte a l'âme un peu bien dure :
Comment chaſſer pareille créature ?
'lle paraît une fille de bien :
Iais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCÈNE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

EH bien ? Nanine eſt donc enfin partie ?

GERMON.

Oui ; c'en eſt fait.

LE COMTE.

J'en ai l'âme ravie.

GERMON.

Votre âme eſt donc de fer.

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main?

GERMON.

Qui ! quel Philippe Hombert ? Hélas ! Nanine,
Sans écuyer, fort triſtement chemine,
Et de ma main ne veut pas ſeulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle?

GERMON.

Où ? mais, apparemment,
Chez ſes amis.

LE COMTE.

A Rémival, ſans doute?

GERMON.

Oui; je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voiſin,
Où la Baronne allait dès ce matin:
Mon deſſein eſt qu'on la mette ſur l'heure
Dans cette utile & décente demeure;
Ces cent louis la feront recevoir.
Va: . . . garde-toi de laiſſer entrevoir

Que c'eſt un don que je veux bien lui faire.
Dis-lui que c'eſt un préſent de ma mère ;
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien ; je vais vous obéir.

(*Il fait quelques pas.*)

LE COMTE.

Germon

A ſon départ tu dis que tu l'as vue?

GERMON.

Eh ! oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattue ?

Elle pleurait ?

GERMON.

Elle faiſait bien mieux ;
Ses pleurs coulaient à peine de ſes yeux :
Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle

Dit quelque mot qui marque, qui décèle
Ses ſentimens ? As-tu remarqué ? . . .

GERMON.

Quoi?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi ?

GERMON.

Oh! oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien? dis-moi donc, traître
Qu'a-t-elle dit?

GERMON.

Que vous êtes son maître;
Que vous avez des vertus, des bontés;...
Qu'elle oublîra tout,... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va:... mais sur-tout, garde qu'elle revienne.

(*Germon s'en va.*)

Germon?

GERMON.

Monsieur?

LE COMTE.

Un mot; qu'il te souvienne,
Si, par hasard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait suivre ses pas,
De le chasser de la belle manière.

GERMON.

Oui, poliment, à grands coups d'étrivière:
Comptez sur moi; je sers fidèlement.
Le jeune Hombert, dites-vous?

LE COMTE.

Justement.

GERMON.

on : je n'ai pas l'honneur de le connaître ;
Mais le premier que je verrai paraître,
era roſſé de la bonne façon ;
t puis après il me dira ſon nom.

(*Il fait un pas & revient.*)

Ce jeune Hombert eſt quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de ſon village.
Laiſſez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant ;
Et Blaiſe auſſi lui tient au cœur, peut-être.
On aime mieux ſon égal que ſon maître.

LE COMTE.

Ah ! cours, te dis-je.

SCÈNE III.

LE COMTE, *ſeul.*

HÉLAS ! il a raiſon ;
Il prononçait ma condamnation :
Et moi, du coup qui m'a pénétré l'âme,
Je me punis ; la Baronne eſt ma femme.

Il le faut bien ; le sort en est jeté.
Je souffrirai ; je l'ai bien mérité.
Ce mariage est au moins convenable.
Notre Baronne a l'humeur peu traitable ;
Mais, quand on veut, on sait donner la loi.
Un esprit ferme est le maître chez soi.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Or çà, mon fils, vous épousez Madame ?

LE COMTE.

Eh ! oui.

LA MARQUISE.

Ce soir elle est donc votre femme ?
Elle est ma bru ?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon :
J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y souscrire ;
Mais, dès demain, chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer ! eh ! ma mère, pourquoi ?

LA MARQUISE.

J'emmènerai ma Nanine avec moi.

Vous la chaſſez, & moi je la marie;
Je fais la noce en mon château de Brie;
Et je la donne au jeune Sénéchal,
Propre neveu du Procureur Fiſcal,
Jean Roc Souci; c'eſt lui de qui le père
Eut à Corbeil cette plaiſante affaire.
De cet enfant je ne peux me paſſer;
C'eſt un bijou que je veux enchâſſer.
Je vais la marier. . . Adieu.

LE COMTE.

Ma mère,
Ne ſoyez pas contre nous en colère;
Laiſſez Nanine aller dans un couvent;
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, Madame; une famille
Ne ſe doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment? quoi donc?

LA BARONNE.

Peu de choſe.

LA MARQUISE.

Mais. . . .

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien? c'eſt beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.
Aurait-elle eu quelque tendre folie?
Cela ſe peut; car elle eſt ſi jolie!

Je m'y connais : on tente, on eſt tenté ;
Le cœur a bien de la fragilité.
Les filles ſont toujours un peu coquettes.
Le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.
Cà, contez-moi, ſans nul déguiſement,
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter ?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine :
Et vous pourriez ? . . .

SCÈNE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE; MARIN, *en bottes.*

MARIN.

Enfin, tout eſt bâclé,
Tout eſt fini.

LA MARQUISE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce ?

MARIN.

J'ai parlé

A nos marchands ; j'ai bien fait mon meſſage ;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage ?

MARIN.

Oui, tout ce que, pour vous,
A commandé votre futur époux ;
Six beaux chevaux ; & vous ſerez contente
De la berline ; elle eſt bonne, brillante ;
Tous les panneaux par Martin ſont vernis.
Les diamans ſont beaux, très-bien choiſis ;
Et vous verrez des étoffes nouvelles,
D'un goût charmant... Oh ! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE, *au Comte.*

Vous avez donc commandé tout cela ?

LE COMTE, *à part.*

Oui... Mais pour qui ?

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carroſſe,
Et ſera prêt le ſoir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir, ſur le champ,
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent !
En revenant j'ai revu le Notaire
Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien long-tems.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah ! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Dans ce fallon j'ai trouvé tout-à-l'heure
Un bon vieillard, qui gémit & qui pleure :
Depuis long-tems il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun ! qu'on le faſſe en aller :
Il prend trop mal ſon tems.

LA MARQUISE.

Pourquoi, Madame ?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'âme ;
Et, croyez moi, c'eſt un mal des plus grands,
De rebuter ainſi les pauvres gens.
Je vous ai dit cent fois, dans votre enfance,
Qu'il faut, pour eux, avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux.
Ne ſont-ils pas hommes tout comme nous ?
On ne ſait pas à qui l'on fait injure ;
On ſe repent d'avoir eu l'âme dure.
Les orgueilleux ne proſpèrent jamais.
(*A Marin.*)
Allez chercher ce bon-homme.

MARIN.

J'y vais.
(*Il ſort.*)

LE COMTE.

Pardon, ma mère ; il a fallu vous rendre
Mes premiers ſoins, & je ſuis prêt d'entendre
Cet homme-là, malgré mon embarras.

SCÈNE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, le Payſan.

LA MARQUISE, *au payſan.*

Approchez-vous, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah ! Monſeigneur, écoutez-moi de grâce :
Je ſuis. . . Je tombe à vos pieds, que j'embraſſe ;
Je viens vous rendre. . . .

LE COMTE.

Ami, relevez-vous ;
Je ne veux point qu'on me parle à genoux ;
D'un tel orgueil je ſuis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme eſtimable.
Dans ma maiſon cherchez-vous de l'emploi ?
A qui parlé-je ?

LA MARQUISE.

Allons, raſſûre-toi.

LE PAYSAN.

Je ſuis, hélas ! le père de Nanine.

LE COMTE.

Vous ?

LA BARONNE.

Ta fille eſt une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah ! Monſeigneur, voilà ce que j'ai craint.
Voilà le coup dont mon cœur eſt atteint :
J'ai bien penſé qu'une ſomme ſi forte
N'appartient pas à des gens de ſa ſorte :
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et ſont gâtés auprès des grands ſeigneurs.

LA BARONNE.

Il a raiſon ; mais il trompe, & Nanine
N'eſt point ſa fille ; elle était orpheline.

LE PAYSAN.

Il eſt trop vrai : chez de pauvres parens
Je la laiſſai dès ſes plus jeunes ans.
Ayant perdu mon bien avec ſa mère,
J'allai ſervir, forcé par la miſère,
Ne voulant pas, dans mon funeſte état,
Qu'elle paſſât pour fille d'un ſoldat,
Lui défendant de me nommer ſon père.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela ? Pour moi, je conſidère
Les bons ſoldats ; on a grand beſoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux ?

LE PAYSAN.

Il eſt bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable.

J'eſtime plus un vertueux ſoldat,
Qui, de ſon ſang, ſert ſon Prince & l'État,
Qu'un important, que ſa lâche induſtrie
Engraiſſe, en paix, du ſang de la patrie.

LA MARQUISE.

Çà, vous avez vu beaucoup de combats;
Contez-les-moi bien tous; n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas! qui me déchire,
Permettez-moi ſeulement de vous dire,
Qu'on me promit cent fois de m'avancer:
Mais, ſans appui, comment peut-on percer?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais diſtingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition?

LA BARONNE.

Fi, quelle idée!

LE PAYSAN, *à la Baronne.*

Hélas! Madame, non;
Mais je ſuis né d'une honnête famille.
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux?

LE COMTE.

Eh! pourſuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine ?

LE COMTE.

Ah ! de grâce, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée & chérie.
Heureux alors, & béniſſant le ciel,
Vous, vos bontés, votre ſoin paternel,
Je ſuis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble, & craignant ſon jeune âge,
Tremblant encor, lorſque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'eſt rendu.

(*Montrant la Baronne.*)

Je viens d'entendre, au diſcours de Madame,
Que j'eus raiſon : elle m'a percé l'âme ;
Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Des diamans, ſont un trop grand tréſor,
Pour les tenir par un droit légitime :
Elle ne peut les avoir eus ſans crime.
Ce ſeul ſoupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrai de honte & de douleur.
Je ſuis venu ſoudain pour vous les rendre ;
Ils ſont à vous, vous devez les reprendre ;
Et, ſi ma fille eſt criminelle, hélas !
Puniſſez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah ! mon cher fils, je ſuis toute attendrie.

LA BARONNE.

Ouais, eſt-ce un ſonge ? eſt-ce une fourberie ?

LE COMTE.

Ah ! qu'ai-je fait ?

LE PAYSAN.

(Il tire la bourſe & le paquet.)

Tenez, Monſieur, tenez.

LE COMTE.

Moi, les reprendre ! ils ont été donnés
Elle en a fait un reſpectable uſage.
C'eſt donc à vous qu'on a fait le meſſage ?
Qui l'a porté ?

LE PAYSAN.

C'eſt votre Jardinier,
A qui Nanine oſa ſe confier.

LE COMTE.

Quoi ! c'eſt à vous que le préſent s'adreſſe ?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur ! ô tendreſſe !
Des deux côtés quel excès de vertu !
Et votre nom ? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh ! dites donc votre nom. Quel myſtère !

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah ! mon père !

LA BARONNE.

Que dit-il là.

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer ?
J'ai fait un crime ; il le faut réparer.
Si vous saviez combien je suis coupable !
J'ai maltraité la vertu respectable.

(*Il va lui-même à un de ses gens.*

Holà, courez.

LA BARONNE.

Et quel empressement ?

LE COMTE.

Vîte un carrosse.

LA MARQUISE.

Oui, Madame, à l'instant,
Vous devriez être sa protectrice.
Quand on a fait une telle injustice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas assez se repentir.
Monsieur mon fils a souvent des lubies,
Que l'on prendrait pour de franches folies ;

Mais, dans le fond, c'eſt un cœur généreux ;
Il eſt né bon, j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma bru, ſi bienfaiſante :
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente !
Qu'il a l'air ſombre, embarraſſé, rêveur !
Quel ſentiment étrange eſt dans ſon cœur ?
Voyez, Monſieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la ſatisfaire
Par des préſens.

LA MARQUISE.

C'eſt le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi, jamais je ne veux la revoir ;
Que du château jamais elle n'approche :
Entendez-vous ?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche !

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats.
Vous hésitez ?

LE COMTE, *après un silence.*

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence ;
Vous la devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils ?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous ?

LE COMTE.

Il est tout pris.
Vous connaissez mon âme & sa franchise :
Il faut parler. Ma main vous fut promise ;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds,
Que pour finir un procès dangereux.
Je le termine ; &, dès l'instant, je donne
Sans nul regret, sans détour j'abandonne
Mes droits entiers, & les prétentions
Dont il naquit tant de divisions.
Que l'intérêt encor vous en revienne ;
Tout est à vous ; jouissez-en sans peine.

ue la raiſon faſſe du moins de nous
eux bons parens, ne pouvant être époux.
ublions tout, que rien ne nous aigriſſe:
our n'aimer pas, faut-il qu'on ſe haïſſe?

LA BARONNE.

e m'attendais à ton manque de foi.
a, je renonce à tes préſens, à toi.
raître, je vois avec qui tu vas vivre,
quel mépris ta paſſion te livre.
ers noblement ſous les plus viles loix;
e t'abandonne à ton indigne choix.

(*Elle ſort.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

NON, il n'eſt point indigne; non, Madame;
Un fol amour n'aveugla point mon âme.
Cette vertu, qu'il faut récompenſer,
Doit m'attendrir, & ne peut m'abaiſſer.
Dans ce vieillard, ce qu'on nomme baſſeſſe,
Fait ſon mérite; & voilà ſa nobleſſe.

La mienne, à moi, c'eſt d'en payer le prix.
C'eſt pour des cœurs par eux-même annoblis,
Et diſtingués par ce grand caractère,
Qu'il faut paſſer ſur la règle ordinaire;
Et leur naiſſance, avec tant de vertus,
Dans ma maiſon, n'eſt qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc? quel titre? & que voulez-vous dire?

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE, *à ſa mère.*

Son ſeul aſpect devrait vous en inſtruire.

LA MARQUISE.

Embraſſe-moi cent fois, ma chère enfant.
Elle eſt vétue un peu meſquinement:
Mais qu'elle eſt belle, & comme elle a l'air ſage!

NANINE.

(*Elle cour entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baiſſée devant la Marquiſe.*)

Ah! la Nature a mon premier hommage.

Jon père !

PHILIPPE HOMBERT.

O ciel ! ô ma fille ! ah ! Monſieur,
ous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

ui ; mais comment faut-il que je répare
indigne affront qu'un mérite ſi rare,
ans ma maiſon, put de moi recevoir ?
ous quel habit revient-elle nous voir !
eſt trop vil ; mais elle le décore.
on, il n'eſt rien que Nanine n'honore.
h bien ! parlez : auriez-vous la bonté
e pardonner à tant de dureté ?

NANINE.

Que me demandez-vous ? Ah ! je m'étonne,
Que vous doutiez ſi mon cœur vous pardonne,
e n'ai pas cru que vous puiſſiez jamais
Avoir eu tort, après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus ſûr témoignage :
Je ne veux plus commander qu'une fois ;
Mais jurez-moi d'obéir à mes loix.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, & ſa reconnaiſſance. . . .

NANINE, *à son père.*

Il est bien sûr de mon obéissance.

LE COMTE.

J'ose y compter. Oui, je vous avertis,
Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.
Je vous ai vue aux genoux de ma mère,
Je vous ai vue embrasser votre père ;
Ce qui vous reste, en des momens si doux. . . .
C'est. . . à leurs yeux. . . . d'embrasser votre épou

NANINE.

Moi !

LA MARQUISE.

Quelle idée ! Est-il bien vrai ?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille !

LE COMTE, *à sa mère.*

Le daignez-vous permettre ?

LA MARQUISE.

La famille
Étrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant, elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

uel coup du ſort ! Non, je ne puis comprendre,
ue juſques-là vous prétendiez deſcendre.

LE COMTE.

n m'a promis d'obéir; je le veux.

LA MARQUISE.

on fils !

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux.
intérêt ſeul a fait cent mariages.
ous avons vu les hommes les plus ſages
e conſulter que les mœurs & le bien :
le a les mœurs : il ne lui manque rien;
je ferai, par goût & par juſtice,
e qu'on a fait cent fois par avarice.
a mère, enfin terminez ces combats,
t conſentez.

NANINE.

Non, n'y conſentez pas;
)ppoſez-vous à ſa flamme, . . . à la mienne;
'oilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
'amour l'aveugle; il le faut éclairer.
Ah ! loin de lui, laiſſez-moi l'adorer.
'oyez mon ſort, voyez ce qu'eſt mon père :
'uis-je jamais vous appeller ma mère?

LA MARQUISE.

)ui, tu le peux, tu le dois; c'en eſt fait;
e ne tiens pas contre ce dernier trait;

Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime ;
Il eſt unique auſſi-bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre ; à l'amour
Mon cœur ne peut réſiſter.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompenſe ;
Mais ſans tirer jamais à conſéquence.

Fin du troiſième & dernier Acte.

LA PRUDE,

O U

LA GARDEUSE DE CASSETTE;

C O M É D I E

EN CINQ ACTES,

En vers de dix ſyllabes.

AVERTISSEMENT.

CETTE *Comédie eſt un peu imitée d'une pièce Anglaiſe intitulée* le Plain Dealer. *Elle ne paraît pas faite pour le théâtre de France. Les mœurs en ſont trop hardies, quoiqu'elles le ſoient bien moins que dans l'original. Il ſemble que les Anglais prennent trop de liberté, & que les Français n'en prennent pas aſſez.*

PERSONNAGES.

Mad. DORFISE, veuve.

Mad. BURLET, ſa couſine.

COLETTE, ſuivante de Dorfiſe.

BLANFORD, Capitaine de vaiſſeau.

DARMIN, ſon ami.

BARTOLIN, caiſſier.

Le Chevalier MONDOR.

ADINE, nièce de Darmin, déguiſée en jeune Grec.

La ſcène eſt à Marſeille.

LA PRUDE,

OU

LA GARDEUSE DE CASSETTE;

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DARMIN, ADINE.

ADINE, *habillée en Turc.*

AH, mon cher oncle ! ah, quel cruel voyage !
Que de dangers ! quel étrange équipage !
Il faut encor cacher ſous un turban
Mon nom, mon cœur, mon ſexe, & mon tourment.

DARMIN.

Nous arrivons ; je te plains : mais, ma nièce,
Lorſque ton père eſt mort Conſul en Grèce,
Quand nous étions tous deux, après ſa mort,
Privés d'amis, de biens & de ſupport,
Que ta beauté, tes grâces, ton jeune âge,
N'étaient pour toi qu'un funeſte avantage :
Pour comble enfin, quand un maudit Pacha
Si vivement de toi s'amouracha,
Que faire alors ? Ne fus-tu pas réduite
A te cacher, te maſquer, partir vîte ?

ADINE.

D'autres dangers ſont préparés pour moi.

DARMIN.

Ne rougis point, ma nièce, calme-toi ;
Car à la hâte avec nous embarquée,
Vêtue en homme, en jeune Turc maſquée,
Tu ne pouvais, ma nièce, honnêtement
Te dépêtrer de cet accoûtrement,
Prendre du ſexe & l'habit & la mine,
Devant les yeux de vingt gardes-marine,
Qui tous étaient plus dangereux pour toi,
Qu'un vieux Pacha n'ayant ni foi ni loi.
Mais, par bonheur, tout s'arrange à merveille,
Et nous voici débarqués dans Marſeille,
Loin des Pachas, & près de tes parens,
Chez des Français, tous fort honnêtes gens.

ADINE.

Ah ! Blanford eſt honnête homme, ſans doute ;
Mais que de maux tant de vertu me coûte !
Allait-il donc, avec lui, revenir ?

DARMIN.

Son défunt père à lui devait t'unir ;
Et cet hymen, dans ta plus tendre enfance,
Fit autrefois ſa plus douce eſpérance.

ADINE.

Qu'il ſe trompait !

DARMIN.

Blanford à tes beaux yeux
Rendra juſtice en te connaiſſant mieux.
Peut-il long-tems ſe coiffer d'une prude,
Qui de tromper fait ſon unique étude ?

ADINE.

On la dit belle ; il l'aimera toujours ;
Il eſt conſtant.

DARMIN.

Bon ! qui l'eſt en amours ?

ADINE.

Je crains Dorfiſe.

DARMIN.

Elle eſt trop intrigante ;
Sa pruderie eſt, dit-on, trop galante ;
Son cœur eſt faux, ſes propos médiſans.
Ne crains rien d'elle ; on ne trompe qu'un tems.

ADINE.

Ce tems eſt long, ce tems me déſeſpère.
Dorfiſe trompe ! & Dorfiſe a ſu plaire !

DARMIN.

Mais, après tout, Blanford t'eſt-il ſi cher ?

ADINE.

Oui ; dès ce jour, où deux vaiſſeaux d'Alger
Si vivement ſur les flots l'attaquèrent,
Ah ! que pour lui tous mes ſens ſe troublèrent !
Dans mes frayeurs, un ſentiment bien doux
M'intéreſſait pour lui comme pour vous ;
Et, courageuſe, en devenant ſi tendre,
Je ſouhaitais être homme, & le défendre.
Songez-vous bien que lui ſeul me ſauva,
Quand, ſur les eaux, notre vaiſſeau brûla ?
Ciel ! que j'aimai ſes vertus, ſon courage,
Qui dans mon cœur ont gravé ſon image !

DARMIN.

Oui, je conçois qu'un cœur reconnaiſſant,
Pour la vertu, peut avoir du penchant.
Trente ans à peine, une taille légère,
Beaux yeux, air noble ; oui, ſa vertu peut plaire ;
Mais ſon humeur, & ſon auſtérité,
Ont-ils pu plaire à ta ſimplicité ?

ADINE.

Mon caractère eſt ſérieux ; & j'aime
Peut-être, en lui, juſqu'à mes défauts même.

DARMIN.

Il hait le monde.

ADINE.

Il a, dit-on, raiſon.

DARMIN.

Il eſt ſouvent trop confiant, trop bon ;
Et ſon humeur gâte encor ſa franchiſe.

ADINE.

De ces défauts le plus grand, c'eſt Dorfiſe.

DARMIN.

Il eſt trop vrai. Pourquoi donc refuſer
D'ouvrir ſes yeux, de les déſabuſer,
Et de briller dans ton vrai caractère ?

ADINE.

Peut-on briller lorſqu'on ne ſaurait plaire ?
Hélas ! du jour que, par un ſort heureux,
Deſſus ſon bord il nous reçut tous deux,
J'ai bien tremblé qu'il n'apperçût ma feinte ;
En arrivant, je ſens la même crainte.

DARMIN.

Je prétendais te découvrir à lui.

ADINE.

Gardez-vous-en. Ménagez mon ennui ;
Sacrifiée à Dorfiſe adorée,
Dans mon malheur je veux être ignorée ;
Je ne veux pas qu'il connaiſſe, en ce jour,
Quelle victime il immole à l'amour.

DARMIN.

Que veux-tu donc ?

ADINE.

Je veux, dès ce soir même,
Dans un couvent, fuir un ingrat que j'aime.

DARMIN.

Lorsque si vîte on se met en couvent,
Tout à loisir, ma nièce, on s'en repent.
Avec le tems tout se fera, te dis-je.
Un soin plus triste à présent nous afflige ;
Car, dans l'instant où ce du Gué [1] nouveau
Si noblement fit sauter son vaisseau,
Je vis sauter ses biens & ma fortune ;
A tous les deux la misère est commune.
Et cependant, à Marseille arrivés,
Remplis d'espoir, d'argent comptant privés,
Il faut chercher un secours nécessaire.
L'amour n'est pas toujours la seule affaire.

ADINE.

Quoi ! lorsqu'on aime, on pourrait faire mieux ?
Je n'en crois rien.

DARMIN.

Le tems ouvre les yeux.
L'amour, ma nièce, est aveugle à ton âge,
Non pas au mien. L'amour, sans héritage,

---

[1] Allusion au célèbre *du Gué-Trouin*, l'un des grands hommes de mer qu'ait eu la France.

Triſte & confus, n'a pas l'art de charmer.
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

ADINE.

Vous penſez donc, que, dans votre détreſſe,
Pour vous, mon oncle, il n'eſt plus de maitreſſe,
Et que d'abord, votre veuve Burlet,
En vous voyant, vous quittera tout net?

DARMIN.

Mon triſte état lui ſervirait d'excuſe.
Souvent, hélas! c'eſt ainſi qu'on en uſe.
Mais d'autres ſoins je ſuis embarraſſé;
L'argent me manque, & c'eſt le plus preſſé.

SCÈNE II.

BLANFORD, DARMIN, ADINE.

BLANFORD.

Bon, de l'argent! dans le ſiècle où nous ſommes,
C'eſt bien cela que l'on obtient des hommes.
Vive embraſſade, & fades complimens,
Propos joyeux, vains baiſers, faux ſermens,
J'en ai reçu de cette ville entière;
Mais auſſi-tôt qu'on a ſu ma miſère,
D'auprès de moi la foule a diſparu;
Voilà le monde.

DARMIN.

Il eſt très-corrompu;
Mais vos amis vous ont cherché peut-être?

BLANFORD.

Oui, des amis ! en as-tu pu connaître ?
J'en ai cherché ; j'ai vu force fripons,
De tous les rangs, de toutes les façons,
D'honnêtes gens, dont la molle indolence
Tranquilement nage dans l'opulence,
Blasés en tout, aussi durs que polis,
Toujours hors d'eux, ou d'eux tout seuls remplis :
Mais des cœurs droits, des âmes élevées,
Que les destins n'ont jamais captivées,
Et qui se font un plaisir généreux
De rechercher un ami malheureux ;
J'en connais peu : par-tout le vice abonde.
Un coffre-fort est le Dieu de ce monde ;
Et je voudrais qu'ainsi que mon vaisseau,
Le genre humain fût abîmé dans l'eau.

DARMIN.

Exceptez-nous du moins de la sentence.

ADINE.

Le monde est faux, je le crois ; mais je pense
Qu'il est encore un cœur digne de vous,
Fier, mais sensible, & ferme, quoique doux :
De vos destins bravant l'indigne outrage,
Vous en aimant, s'il se peut, davantage.
Tendre en ses vœux, & constant dans sa foi.

BLANFORD.

Le beau présent ! où le trouver ?

ADINE.

Dans moi.

BLANFORD.

Dans vous ! allez, jeune homme que vous êtes ;
Suis-je en état d'entendre vos ſornettes ?
Pour plaiſanter, prenez mieux votre tems.
Oui, dans ce monde, & parmi les méchans,
Je ſais qu'il eſt encor des âmes pures,
Qui chériront mes triſtes aventures.
Je ſuis heureux, dans mon ſort abattu ;
Dorfiſe, au moins, ſait aimer la vertu.

ADINE.

Ainſi, Monſieur, c'eſt de cette Dorfiſe
Que, pour toujours, je vois votre âme épriſe ?

BLANFORD.

Aſſurément.

ADINE.

Et vous avez trouvé,
En ſa conduite, un mérite éprouvé ?

BLANFORD.

Oui.

DARMIN.

Feu mon frère, avant d'aller en Grèce,
S'il m'en ſouvient, vous deſtinait ma nièce.

BLANFORD.

Feu votre frère a très-mal deſtiné ;
J'ai mieux choiſi ; je ſuis déterminé
Pour la vertu, qui, du monde exilée,
Chez ma Dorfiſe eſt ici rappelée.

ADINE.

Un tel mérite eſt rare ; il me ſurprend :
Mais ſon bonheur me ſemble encor plus grand.

BLANFORD.

Ce jeune enfant a du bon ; & je l'aime ;
Il prend parti pour moi contre vous-même.

DARMIN.

Pas tant, peut-être. Après tout, dites-moi,
Comment Dorſiſe, avec ſa bonne foi,
Avec ce goût, qui pour vous ſeul l'attire,
Depuis un an ceſſa de vous écrire ?

BLANFORD.

Voudriez-vous qu'on m'écrivît par l'air,
Et que la poſte allât en pleine mer ?
Avant ce tems, j'ai vingt fois reçu d'elle
De gros paquets, mais écrits d'un modèle. . . .
D'un air ſi vrai, d'un eſprit ſi ſenſé ; . . .
Rien d'affecté, d'obſcur, d'embarraſſé ;
Point d'eſprit faux ; la nature elle-même,
Le cœur y parle ; & voilà comme on aime.

DARMIN, *à Adine.*

Vous pâliſſez.

BLANFORD, *avec empreſſement à Adine.*

Qu'avez vous ?

ADINE.

Moi, Monſieur ?
Un mal cruel qui me perce le cœur.

BLANFORD.

Le cœur ! quel ton ! une fille, à son âge,
Serait plus forte, aurait plus de courage.
Je l'aime fort ; mais je suis étonné,
Qu'à cet excès il soit efféminé.
Était-il fait pour un pareil voyage ?
Il craint la mer, les ennemis, l'orage.
Je l'ai trouvé près d'un miroir assis ;
Il était né pour aller à Paris,
Nous étaler, sur les bancs du théâtre,
Son beau minois, dont il est idolâtre.
C'est un Narcisse.

DARMIN.

Il en a la beauté.

BLANFORD.

Oui ; mais il faut en fuir la vanité.

ADINE.

Ne craignez rien ; ce n'est pas moi que j'aime.
Je suis plus près de me haïr moi-même ;
Je n'aime rien qui me ressemble.

BLANFORD.

Enfin,
C'est à Dorsise à régler mon destin.
Bien convaincu de sa haute sagesse,
De l'épouser je lui passai promesse ;
Je lui laissai mon bien même en partant,
Joyaux, billets, contrats, argent comptant.
J'ai, grâce au ciel, par ma juste franchise,
Confié tout à ma chère Dorsise.

J'ai confié Dorfiſe & ſon deſtin
A la vertu de Monſieur Bartolin.

DARMIN.

De Bartolin, le caiſſier?

BLANFORD.

De lui-même,
D'un bon ami, qui me chérit, que j'aime.

DARMIN, *d'un ton ironique.*

Ah! vous avez, ſans doute, bien choiſi;
Toujours heureux en maitreſſe, en ami;
Point prévenu.

BLANFORD.

Sans doute, & leur abſence
Me fait ici ſécher d'impatience.

ADINE.

Je n'en peux plus, je ſors.

BLANFORD.

Mais qu'avez-vous?

ADINE.

De ſes malheurs chacun reſſent les coups.
Les miens ſont grands; leurs traits s'appeſantiſſent;
Ils ceſſeront... ſi les vôtres finiſſent.

(*Elle ſort.*)

BLANFORD.

Je ne ſais... mais ſon chagrin m'a touché.

DARMIN.

Il eſt aimable, il vous eſt attaché.

BLANFORD.

J'ai le cœur bon ; & la moindre fortune,
Qui me viendra, ſera pour lui commune.
Dès que Dorfiſe, avec ſa bonne foi,
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrais la voix moins féminine,
Un air plus fait ; mais les ſoins & le tems
Forment le cœur, & l'air des jeunes gens :
Il a des mœurs, il eſt modeſte, ſage.
J'ai remarqué toujours, dans le voyage,
Qu'il rougiſſait aux propos indécens,
Que ſur mon bord tenaient nos jeunes gens.
Je vous promets de lui ſervir de père.

DARMIN.

Ce n'eſt pas là pourtant ce qu'il eſpère.
Mais, allons donc chez Dorfiſe à l'inſtant,
Et recevez d'elle au moins votre argent.

BLANFORD.

Bon ! le démon, qui toujours m'accompagne,
La fait reſter encore à la campagne.

DARMIN.

Et le caiſſier ?

BLANFORD.

Et le caiſſier auſſi.
Tous deux viendront, puiſque je ſuis ici.

DARMIN.

Vous penſez donc que Madame Dorfiſe
Vous eſt toujours très-humblement ſoumiſe ?

BLANFORD.

Et pourquoi non ? si je garde ma foi,
Elle peut bien en faire autant pour moi.
Je n'ai pas eu, comme vous, la folie,
De courtiser une franche étourdie.

DARMIN.

Il se pourra que j'en sois méprisé ;
Et c'est à quoi tout homme est exposé.
Et j'avoûrai qu'en son humeur badine,
Elle est bien loin de sa sage cousine.

BLANFORD.

Mais de son cœur ainsi désemparé,
Que ferez-vous ?

DARMIN.

Moi, rien ; je me tairai,
En attendant qu'à Marseille se rendent
Les deux beautés de qui nos cœurs dépendent.
Fort à propos je vois venir vers nous
L'ami Mondor.

BLANFORD.

Notre ami ! dites-vous ?
Lui ? notre ami ?

DARMIN.

Sa tête est fort légère ;
Mais, dans le fond, c'est un bon caractère.

BLANFORD.

Détrompez-vous, cher Darmin ; soyez sûr
Que l'amitié veut un esprit plus mûr ;
Allez, les fous n'aiment rien.

DARMIN.

Mais le sage
Aime-t-il tant ? . . . Tirons quelque avantage
De ce fou-ci. Dans notre cas urgent,
On peut, sans honte, emprunter son argent.

SCÈNE III.

BLANFORD, DARMIN, le Chevalier MONDOR.

Le Chevalier MONDOR.

Bon jour, très-chers ; vous voilà donc en vie ?
C'est fort bien fait, j'en ai l'âme ravie.
Bon jour : dis-moi quel est ce bel enfant,
Que j'ai vu là, dans cet appartement ?
D'où vous vient-il ? était-il du voyage ?
Est-il Grec, Turc ? est-il ton fils, ton page ?
Qu'en faites-vous ? Où soupez-vous ce soir ?
A quels appas jetez-vous le mouchoir ?
N'allez-vous pas vîte en poste à Versailles,
Faire aux commis des récits de batailles ?
Dans ce pays avez-vous un patron ?

BLANFORD.

Non!

Le Chevalier MONDOR.

Quoi! tu n'as jamais fait ta cour?

BLANFORD.

Non.
J'ai fait ma cour sur mer; & mes services
Sont mes patrons, sont mes seuls artifices;
Dans l'antichambre on ne m'a jamais vu.

Le Chevalier MONDOR.

Tu n'as aussi jamais rien obtenu.

BLANFORD.

Rien demandé. J'attends que l'œil du maître
Sache, en son tems, tout voir, tout reconnaître.

Le Chevalier MONDOR.

Va, dans son tems, ces nobles sentimens
A l'hopital mènent tout droit les gens.

DARMIN.

Nous en sommes fort près; & notre gloire
N'a pas le sou.

Le Chevalier MONDOR.

Je suis prêt à t'en croire.

DARMIN.

Cher Chevalier, il te faut avouer,

Le Chevalier MONDOR.

En quatre mots je dois vous confier,

DARMIN.

Que notre ami vient de faire une perte,

Le Chevalier MONDOR.

Que j'ai, mon cher, fait une découverte,

DARMIN.

De tout le bien,

Le Chevalier MONDOR.

D'une honnête beauté,

DARMIN.

Que sur la mer

Le Chevalier MONDOR.

A qui, sans vanité,

DARMIN.

Il rapportait,

Le Chevalier MONDOR.

Après bien du mystère,

DARMIN.

Dans son vaisseau.

Le Chevalier MONDOR.

J'ai le bonheur de plaire.

DARMIN.

C'est un malheur.

Le Chevalier MONDOR.

C'est un plaisir bien vif,
De subjuguer ce scrupule excessif,

Cette pudeur & ſi fière & ſi pure,
Ce précepteur qui gronde la nature.
J'avais du goût pour la Dame Burlet,
Pour ſa gaîté, ſon air bruſque & follet;
Mais c'eſt un goût plus léger qu'elle-même.

DARMIN.

J'en ſuis ravi.

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt la prude que j'aime.
Encouragé par la difficulté,
J'ai préſenté la pomme à la fierté.

DARMIN.

La prude enfin, dont votre âme eſt épriſe,
Cette beauté ſi fière?

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt Dorſiſe.

BLANFORD, *en riant.*

Dorſiſe!.. ah!.. bon! Sais-tu bien devant qui
Tu parles là?

Le Chevalier MONDOR.

Devant toi, mon ami.

BLANFORD.

Va, j'ai pitié de ton extravagance.
Cette beauté n'aura plus l'indulgence,
Je t'en réponds, de recevoir chez ſoi
Des Chevaliers éventés comme toi.

Le Chevalier MONDOR.

Si fait, mon cher : la femme la moins folle
Ne se plaint point, lorsqu'un fou la cajole.

BLANFORD.

Cajolez moins, mon très-cher ; apprenez
Qu'à ses vertus mes jours sont destinés,
Qu'elle est à moi, que sa juste tendresse
De m'épouser m'avait passé promesse,
Qu'elle m'attend pour m'unir à son sort.

Le Chevalier MONDOR, *en riant.*

Le beau billet qu'a là l'ami Blanford !

(*A Darmin.*)

Il a, dis-tu, besoin, dans sa détresse,
D'autres billets payables en espèce.
Tiens, cher Darmin.

(*Il veut lui donner un porte-feuille.*)

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Non ; gardez-vous-en bien.

DARMIN.

Quoi ! vous voulez ? . . .

BLANFORD.

De lui je ne veux rien.
Quand d'emprunter on fait la grâce insigne,
C'est à quelqu'un qu'on daigne en croire digne ;
C'est d'un ami qu'on emprunte l'argent.

Le Chevalier MONDOR.

Ne ſuis-je pas ton ami ?

BLANFORD.

Non vraiment.

Plaiſant ami, dont la frivole flamme,
S'il ſe pouvait, m'enleverait ma femme ;
Qui, dès ce ſoir, avec vingt fainéans,
Va s'égayer, à table, à mes dépens !
Je les connais, ces beaux amis du monde.

Le Chevalier MONDOR.

Ce monde-là, que ton rare eſprit fronde,
Crois-moi, vaut mieux que ta mauvaiſe humeur.
Adieu. Je vais, du meilleur de mon cœur,
Dans le moment, chez la belle Dorfiſe,
Aux grands éclats rire de ta ſottiſe.

(*Il veut s'en aller.*)

BLANFORD, *l'arrêtant.*

Que dis-tu là, mon cher Darmin ? comment !
Elle eſt ici, Dorfiſe ?

Le Chevalier MONDOR.

Aſſurément.

BLANFORD.

O juſte ciel !

Le Chevalier MONDOR.

Eh bien ! quelle merveille ?

BLANFORD.

Dans ſa maiſon ?

Le Chevalier MONDOR.

Oui, te dis-je, à Marſeille.

e l'ai trouvée à l'instant qui rentrait,
t qui des champs avec hâte accourait.

BLANFORD, *à part.*

our me revoir ! O ciel ! je te rends grâce ;
ce seul trait tout mon malheur s'efface.
ntrons chez elle.

Le Chevalier MONDOR.

Entrons, c'est fort bien dit ;
ar plus on est de fous, & plus on rit.

BLANFORD, *allant à la porte.*

leurtons.

Le Chevalier MONDOR.

Frappons.

COLETTE, *en-dedans de la maison.*

Qui va là ?

BLANFORD.

Moi.

Le Chevalier MONDOR.

Moi-même.

SCÈNE IV.

BLANFORD, DARMIN, COLETTE, le Chevalier MONDOR.

COLETTE, *sortant de la maison.*

BLANFORD ! Darmin ! quelle surprise extrême Monsieur !

BLANFORD.

Colette !

COLETTE.

Hélas ! je vous ai cru
Noyé cent fois. Soyez le bien venu.

BLANFORD.

Le juste ciel, propice à ma tendresse,
M'a conservé pour revoir ta maitresse.

COLETTE.

Elle sortait tout à l'instant d'ici.

DARMIN.

Et sa cousine ?

COLETTE.

Et sa cousine aussi.

BLANFORD.

h ! mais, de grâce, où donc eſt-elle allée ?
ù la trouver ?

COLETTE, *faiſant une révérence de prude.*

Elle eſt à l'aſſemblée.

BLANFORD.

Quelle aſſemblée ?

COLETTE.

Eh ! vous ne ſavez rien ?
Apprenez donc que vingt femmes de bien
ont, dans Marſeille, étroitement unies,
Pour corriger nos jeunes étourdies,
Pour réformer tout le train d'aujourd'hui,
Mettre à ſa place un noble & digne ennui,
Hautement, par de ſages cabales,
De leur prochain réprimer les ſcandales ;
Dorfiſe eſt en tête du parti.

BLANFORD, *à Darmin.*

Mais comment donc un ſi grand étourdi
A-il ſouffert d'une beauté ſévère ?

DARMIN.

Chez une prude un étourdi peut plaire.

BLANFORD.

Dl'aſſemblée où va-t-elle ?

COLETTE.

On ne ſait :
Fait du bien ſourdement.

BLANFORD.

En ſecret !

C'eſt-là le comble. Eh ! puis-je, en ſa demeure
Pour lui parler, avoir auſſi mon heure?

Le Chevalier MONDOR.

Va, c'eſt à moi qu'il le faut demander ;
Sans riſquer rien je peux te l'accorder.
Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

BLANFORD.

Reſpectez-la ; c'eſt ce qu'il vous faut faire ;
Et gardez-vous de la déſapprouver.

DARMIN.

Et ſa couſine, où peut-on la trouver?
On m'avait dit qu'elles vivaient enſemble.

COLETTE.

Oui : mais leur goût rarement les aſſemble ;
Et la couſine, avec dix jeunes gens,
Et dix beautés, ſe donne du bon tems ;
Et d'une table, & propre, & bien ſervie,
Preſque toujours vôle à la comédie.
Enſuite on danſe, ou l'on ſe met au jeu ;
Toujours chez elle & grand' chère, & beau
De longs ſoupers & des chanſons nouvelles
Et de bons-mots, encor plus plaiſans qu'elle
Glaces, liqueurs, vins vieux, gris, rouges, b
Amas nouveaux de boîtes, de rubans,
Magots de ſaxe, & riches bagatelles,
Qu'Hébert [1] invente à Paris pour les belles

[1] Fameux marchand de curioſités.

jour, la nuit, cent plaisirs renaissans,
de médire à peine a-t-on le tems.

Le Chevalier MONDOR.

ui, notre ami, c'est ainsi qu'il faut vivre.

DARMIN.

ais, pour la voir, où faudra-t-il la suivre?

COLETTE.

ar-tout, Monsieur; car, du matin au soir,
ès qu'elle sort, elle court, veut tout voir.
lui faudrait que le ciel, par miracle,
xprès, pour elle, assemblât un spectacle,
eu, bal, toilette, & musique & soupé;
on cœur toujours est de tout occupé.
ous la verrez, & sa joyeuse troupe,
ort tard chez elle, & vers l'heure où l'on soupe.

BLANFORD.

i vous l'aimez, après ce que j'entends,
loins qu'elle encor vous avez de bon sens.
eut-on chérir ce bruyant assemblage
De tous les goûts qu'eut le sexe en partage?
l vous sied bien, dans vos tristes soupirs,
De suivre, en pleurs, le char de ses plaisirs,
t d'étaler les regrets d'une dupe,
Qu'un fol amour, dans sa misère, occupe!

DARMIN.

e crois encor, dussé-je être en erreur,
Qu'on peut unir les plaisirs & l'honneur.

Je crois auſſi, ſoit dit ſans vous déplaire,
Que femme prude, en ſa vertu ſévère,
Peut, en public, faire beaucoup de bien,
Mais, en ſecret, ſouvent ne valoir rien.

BLANFORD.

Eh bien ! tantôt nous viendrons l'un & l'autre;
Et vous verrez mon choix, & moi le vôtre.

Le Chevalier MONDOR.

Oui, revenez, & vous verrez, ma foi,
La place priſe.

BLANFORD.

Et par qui donc ?

Le Chevalier MONDOR.

Par moi.

BLANFORD.

Par toi ?

Le Chevalier MONDOR.

J'ai mis à profit ton abſence,
Et je n'ai pas à craindre ta préſence.
Va, tu verras... Adieu.

SCÈNE V.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

Ça, penſez-vous
Que d'un tel homme on puiſſe être jaloux?

DARMIN.

Le ridicule, & la bonne fortune,
Vont bien enſemble ; & la choſe eſt commune.

BLANFORD.

Quoi ! vous penſez? . . .

DARMIN.

Oui, ces femmes de bien
Aiment par fois les grands diſeurs de rien.
Mais permettez que j'aille un peu moi-même
Chercher mon ſort, & ſavoir ſi l'on m'aime.
(*Il ſort.*)

SCÈNE VI.

BLANFORD, *seul.*

OUI, hâtez-vous d'être congédié.
Hom ! le pauvre homme ! il me fait grand'pitié.
Que je te loue, ô destin favorable !
Qui me fais prendre une femme estimable !
Que dans mes maux je bénis mon retour !
Que ma raison augmente mon amour !
Oh ! je fuirai (je l'ai mis dans ma tête)
Le monde entier, pour une femme honnête.
C'est trop long tems courir, craindre, espérer.
Voilà le port où je veux demeurer.
Près d'un tel bien qu'est-ce que tout le reste ?
Le monde est fou, ridicule ou funeste ;
Ai-je grand tort d'en être l'ennemi ?
Non, dans ce monde il n'est pas un ami.
Personne, au fond, à nous ne s'intéresse.
On est aimé ; mais c'est de sa maîtresse.
Tout le secret est de savoir choisir.
Une coquette est un vrai monstre à fuir ;
Mais une femme, & tendre, & belle, & sage,
De la Nature est le plus digne ouvrage.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORFISE, Madame BURLET, le Chevalier MONDOR.

DORFISE.

ADOUCISSEZ, Monsieur le Chevalier,
De vos discours l'excès trop familier.
La pureté de mes chastes oreilles
Ne peut souffrir des libertés pareilles.

Le Chevalier MONDOR, *en riant.*

Vous les aimez pourtant, ces libertés;
Vous me grondez; mais vous les écoutez;
Et vous n'avez, comme je puis comprendre,
Cheveux si courts, que pour les mieux entendre.

DORFISE.

Encore!

Mad. BURLET.

Eh bien! je suis de son côté;
Vous affectez trop de sévérité.
La liberté n'est pas toujours licence.
On peut, je crois, entendre avec décence
De la gaîté les innocens éclats,
Ou bien sembler ne les entendre pas.

Votre vertu, toujours un peu farouche,
Veut nous fermer & l'oreille & la bouche.

DORFISE.

Oui, l'une & l'autre ; & fermez, croyez-moi,
Votre maiſon à tous ceux que j'y voi.
Je vous l'ai dit, ils vous perdront, couſine ;
Comment ſouffrir leur troupe libertine,
Le beau Cléon, qui, brillant ſans eſprit,
Rit des bons-mots qu'il prétend avoir dit?
Damon qui fait, pour vingt beautés qu'il aime,
Vingt madrigaux plus fades que lui-même ?
Et ce robin parlant toujours de lui ?
Et ce pédant portant par-tout l'ennui ?
Et mon couſin, qui ? . . .

Le Chevalier MONDOR.

C'en eſt trop, Madame,
Chacun ſon tour ; &, ſi votre belle âme
Parle du monde avec tant de bonté,
J'aurai du moins autant de charité.
Je veux ici vous tracer, de mon ſtyle,
En quatre mots, un portrait de la ville,
A commencer par. . . .

DORFISE.

Ah ! n'en faites rien ;
Il n'appartient qu'aux perſonnes de bien
De châtier, de gourmander le vice.
C'eſt à mes yeux une horrible injuſtice,
Qu'un libertin ſatyriſe aujourd'hui
D'autres mondains moins vicieux que lui.

Lorſque j'en veux à l'humaine nature,
C'eſt zèle, honneur, & vertu toute pure,
Dégoût du monde. Ah, Dieu ! que je le hais,
Ce monde infâme !

Mad. BURLET.

Il a quelques attraits.

DORFISE.

Pour vous, hélas ! & pour votre ruine.

Mad. BURLET.

N'en a-t-il point un peu pour vous, couſine ?
Haïſſez-vous ce monde ?

DORFISE.

Horriblement.

Le Chevalier MONDOR.

Tous les plaiſirs ?

DORFISE.

Épouvantablement.

Mad. BURLET.

Le jeu ? le bal ?

Le Chevalier MONDOR.

La muſique ? la table ?

DORFISE.

Ce ſont, ma chère, inventions du diable.

Mad. BURLET.

Mais la parure & les ajuſtemens ?
Vous m'avoûrez....

DORFISE.

Ah ! quels vains ornemens !

Si vous saviez à quel point je regrette
Tous les instans perdus à ma toilette !
Je fuis toujours le plaisir de me voir ;
Mon œil blessé craint l'aspect d'un miroir.

Mad. BURLET.

Mais cependant, ma sévère Dorfise,
Vous me semblez bien coiffée & bien mise.

DORFISE.

Bien ?

Le Chevalier MONDOR.

Du grand bien.

DORFISE.

Avec simplicité.

Le Chevalier MONDOR.

Mais avec goût.

Mad. BURLET.

Votre sage beauté,
Quoi qu'elle en dise, est fort aise de plaire.

DORFISE.

Moi ? juste ciel !

Mad. BURLET.

Parle-moi sans mystère.

Je crois, ma foi, que ta sévérité
A quelque goût pour ce jeune éventé.
Il n'est pas mal fait. (*En montrant Mondor.*)

Le Chevalier MONDOR.

Ah!

Mad. BURLET.

C'est un jeune homme,
Fort beau, fort riche.

Le Chevalier MONDOR.

Ah!

DORFISE.

Ce discours m'assomme.
Vous proposez l'abomination!
Un beau jeune homme est mon aversion,
Un beau jeune homme! ah! fi!

Le Chevalier MONDOR.

Ma foi, Madame,
Pour vous & moi j'en suis fâché dans l'âme.
Mais ce Blanford, qui revient sans vaisseau,
Est-il si riche, & si jeune, & si beau?

DORFISE.

Il est ici? quoi! Blanford?

Le Chevalier MONDOR.

Oui, sans doute.

COLETTE, *entrant avec précipitation.*

Hélas! je viens pour vous apprendre....

DORFISE, *à Colette, à l'oreille.*

Écoute.

Mad. BURLET.

Comment ?

DORFISE, *au Chevalier Mondor.*

Depuis qu'il prit de moi congé,
De ſes défauts je l'ai cru corrigé,
Je l'ai cru mort.

Le Chevalier MONDOR.

Il vit ; & le corſaire
Veut me couler à fond, & croit vous plaire.

DORFISE, *en ſe retournant vers Colette.*

Colette, hélas !

COLETTE.

Hélas !

DORFISE.

Ah ! Chevalier,
Pourriez-vous point ſur mer le renvoyer ?

Le Chevalier MONDOR.

De tout mon cœur.

Mad. BURLET.

Sait-on quelque nouvelle
De ce Darmin, ſon ami ſi fidèle ?
Viendra-t-il point ?

Le Chevalier MONDOR.

Il eſt venu ; Blanford
L'a raccroché dans je ne ſais quel port.
Ils ont ſur mer donné, je crois, bataille,
Et ſont ici n'ayant ni ſou ni maille.

Mais, avec lui, Blanford a ramené
Un petit Grec plus joli, mieux tourné....

DORFISE.

Ah! oui, vraiment. Je penſe, tout-à-l'heure,
Que je l'ai vu tout près de ma demeure :
De grands yeux noirs?

Le Chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE.

Doux, tendres, touchans?
Un teint de roſe?

Le Chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE, *en s'animant un peu plus.*

Des cheveux, des dents,
L'air noble, fin?

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt une créature,
Qu'à ſon plaiſir façonna la Nature.

DORFISE.

S'il a des mœurs, s'il eſt ſage, bien né,
Je veux, par vous, qu'il me ſoit amené....
Quoiqu'il ſoit jeune....

Mad. BURLET.

Et moi, je veux, ſur l'heure,
Que de Darmin l'on cherche la demeure.

Allez, la Fleur, trouvez-le, & lui portez
Trois cent louis, que je crois bien comptés;
(*Elle donne une bourſe à la Fleur, qui eſt derrière elle.*
Et qu'à ſouper Blanford & lui ſe rendent.
Depuis long-tems tous nos amis l'attendent,
Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu
De naturel plus doux, plus ingénu:
J'aime ſur-tout ſa complaiſance aimable,
Et ſa vertu liante & ſociable.

DORFISE.

Eh bien! Blanford n'eſt pas de cette humeur;
Il eſt ſi ſérieux!

Le Chevalier MONDOR.

Si plein d'aigreur!

DORFISE.

Oui, ſi jaloux....

Le Chevalier MONDOR, *interrompant bruſquement*
Cauſtique.

DORFISE.

Il eſt...

Le Chevalier MONDOR.

Sans doute.

DORFISE.

Laiſſez-moi donc parler; il eſt....

Le Chevalier MONDOR.

J'écoute.

DORFISE.

. eſt enfin fort dangereux pour moi.

Mad. BURLET.

)n dit qu'il a très-bien ſervi le Roi ;
Qu'il s'eſt, ſur mer, diſtingué dans la guerre.

DORFISE.

Oui : mais qu'il eſt incommode ſur terre !

Le Chevalier MONDOR.

l eſt encore....

DORFISE.

Oui.

Le Chevalier MONDOR.

Ces matins, d'ailleurs,
Ont preſque tous de ſi vilaines mœurs !

DORFISE.

Oui.

Mad. BURLET.

Mais on dit qu'autrefois vos promeſſes
De quelque eſpoir ont flatté ſes tendreſſes ?

DORFISE.

Depuis ce tems, j'ai, par excès d'ennui,
Quitté le monde, à commencer par lui.
Le monde & lui me rendent ſi craintive !

SCÈNE II.

DORFISE, Mad. BURLET, le Chevalier MONDOR, COLETTE.

COLETTE.

MADAME !

DORFISE.

Eh bien !

COLETTE.

Monsieur Blanford arrive.

DORFISE.

Ciel ! . . .

Mad. BURLET.

Darmin est avec lui ?

COLETTE.

Madame, oui.

Mad. BURLET.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

DORFISE.

Et moi, je sens une douleur profonde;
Je me retire, & je veux fuir le monde.

Le Chevalier MONDOR.

Avec moi donc ?

DORFISE.

Non; s'il vous plaît, sans vous.

(*Elle sort.*)

SCÈNE III.

Mad. BURLET, BLANFORD, DARMIN, le Chevalier MONDOR, ADINE.

DARMIN, *à Mad. Burlet.*

MADAME, enfin, souffrez qu'à vos genoux...

Mad. BURLET, *courant au-devant de Darmin.*

Mon cher Darmin ; venez, j'ai fait partie
D'aller au bal après la comédie ;
Nous causerons : mon carrosse est là-bas.
(*A Blanford.*)
Et vous, Rigris, y viendrez-vous ?

BLANFORD.

Non pas.
Je viens ici pour chose sérieuse.
Allez, courez, troupe folle & joyeuse ;
Faites semblant d'avoir bien du plaisir,
Fatiguez bien votre inquiet loisir.
(*Au jeune Adine.*)
Et nous, jeune homme, allons trouver Dorfise.

(*Madame Burlet sort avec le Chevalier & Darmin, qui lui donnent chacun la main, & Blanford continue :*)

SCÈNE IV.

BLANFORD, ADINE, COLETTE.

BLANFORD.

Voyons une âme au seul devoir soumise,
Qui, pour moi seul, par un sage retour,
Renonce au monde, en faveur de l'amour;
Et qui sait joindre à cette ardeur flatteuse
Une vertu modeste & scrupuleuse.
Méritez bien de lui plaire.

ADINE.

Avec soin,
De sa vertu je veux être témoin;
En la voyant, je peux beaucoup m'instruire.

BLANFORD.

C'est très-bien dit; je prétends vous conduire.
En vous voyant du monde abandonné,
Je trouve un fils que le sort m'a donné.
Sans vous aimer on ne peut vous connaître.
Vous êtes né trop flexible, peut-être;
Rien ne sera plus utile pour vous
Que de hanter un esprit sage & doux,
Dont le commerce en votre âme affermisse
L'honnêteté, l'amour de la justice,
Sans vous ôter certain charme flatteur,
Que je sens bien qui manque à mon humeur.

Une beauté, qui n'a rien de frivole,
Eſt, pour votre âge, une excellente école;
L'eſprit s'y forme : on y règle ſon cœur;
Sa maiſon eſt le temple de l'honneur.

ADINE.

Eh bien ! allons avec vous dans ce temple;
Mais je ſuivrai bien mal ſon rare exemple,
Soyez-en ſûr.

BLANFORD.

Et pourquoi ?

ADINE.

J'aurais pu,
Auprès de vous, mieux goûter la vertu;
Quoique la forme en ſoit un peu ſévère,
Le fond m'en charme; & vous m'avez ſu plaire:
Mais, pour Dorfiſe. . . .

BLANFORD, *en allant à la porte de Dorfiſe.*

Ah ! c'eſt trop ſe flatter,
Que de vouloir tout d'un coup l'imiter;
Mais, croyez-moi, ſi l'honneur vous domine,
Voyez Dorfiſe, & fuyez ſa couſine.

(*Il veut entrer & heurte.*)

COLETTE, *ſortant de la maiſon, & refermant la porte.*

On n'entre point, Monſieur.

BLANFORD.

Moi!

COLETTE.

Non.

BLANFORD.

Comment?

Moi, refusé?

COLETTE.

Dans son appartement,
Pour quelque tems, Madame est en retraite.

BLANFORD.

J'admire fort cette vertu parfaite;
Mais j'entrerai.

COLETTE.

Mais, Monsieur, écoutez.

BLANFORD.

Sans écouter, entrons vîte.

(*Il entre.*)

COLETTE.

Arrêtez.

ADINE, *à part.*

Hélas! suivons, & voyons quelle issue
Aura, pour moi, cette étrange entrevue.

SCÈNE V.

COLETTE, *seule.*

LL va la voir : il va découvrir tout.
e meurs de peur ; ma maitreſſe eſt à bout.
h ! ma maitreſſe, avoir eu le courage
e ſtipuler ce ſecret mariage,
e vous donner au caiſſier Bartolin !
h ! que dira notre public malin ?
que la femme eſt d'une étrange eſpèce !
t l'homme auſſi. . . Quel excès de faibleſſe !
adame eſt folle, avec ſon air malin ;
lle ſe trompe, & trompe ſon prochain,
aſſe ſon tems, après mille mépriſes,
réparer, avec art, ſes ſottiſes.
e goût l'emporte ; & puis on voudrait bien
énager tout, & l'on ne garde rien.
laudit retour, & maudite aventure !
Comment Blanford prendra-t-il ſon injure ?
Dans la maiſon voici donc trois maris ;
Deux ſont promis, & l'autre eſt, je crois, pris.
emme en tel cas ne ſait auquel entendre.

SCÈNE VI.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

MADAME, eh bien ? quel parti faut-il prendr

DORFISE.

Va, ne crains rien ; on ſait l'art d'éblouir,
De différer, pour ſe faire chérir.
L'homme ſe mène aiſément ; ſes faibleſſes
Font notre force, & ſervent nos adreſſes.
On s'eſt tiré de pas plus dangereux.
J'ai fait finir cet entretien fâcheux.
Adroitement je fais, à la campagne,
Courir notre homme, (& le ciel l'accompagne !
Chez Bartolin, ſon ancien confident,
Qui pourra bien lui compter quelque argent.
J'aurai du tems, il ſuffit.

COLETTE.

Ah ! le diable
Vous fit ſigner ce contrat déteſtable.
Qui ? vous, Madame, avoir un Bartolin !

DORFISE.

Eh ! mon enfant, le diable eſt bien malin.

e gros caissier m'a tant persécutée!
cœur se gâgne ; on tente, on est tentée.
i sais qu'un jour on nous dit que Blanford
e viendrait plus.

COLETTE.

Parce qu'il était mort.

DORFISE.

me voyais sans appui, sans richesse,
ible sur-tout ; car tout vient de faiblesse.
étoile est forte ; & c'est souvent le lot
e la beauté, d'épouser un magot.
on cœur était à des épreuves rudes.

COLETTE.

est des tems dangereux pour les prudes.
ais, à l'amour devant sacrifier,
ous auriez dû prendre le Chevalier ;
est joli.

DORFISE.

Je voulais du mystère :
n'aime pas d'ailleurs son caractère ;
le ménage ; il est mon complaisant,
lon émissaire, & c'est lui qui répand,
ar son babil & sa folie utile,
es bruits qu'il faut qu'on sème par la ville.

COLETTE.

lais Bartolin est si vilain !

DORFISE.

Oui, mais...

COLETTE.

Et ſon eſprit n'a guères plus d'attraits.

DORFISE.

Oui, mais. . . .

COLETTE.

Quoi, mais?

DORFISE.

Le deſtin, le caprice,
Mon triſte état, quelque peu d'avarice,
L'occaſion . . . je . . . je me réſignai,
Je devins folle ; en un mot, je ſignai.
Du bon Blanford je gardais la caſſette.
D'un peu d'argent mon amitié diſcrette
Fit quelques dons, par charité pour lui.
Eh ! qui croyait que Blanford, aujourd'hui,
Après deux ans, gardant ſa vieille flamme,
Viendrait chercher ſa caſſette & ſa femme ?

COLETTE.

Chacun diſait ici qu'il était mort ;
Il ne l'eſt point ; lui ſeul eſt dans ſon tort.

DORFISE, *reprenant l'air de prude.*

Ah ! puiſqu'il vit, je lui rendrai, ſans peine,
Tous ſes bijoux : hélas ! qu'il les reprenne.
Mais Bartolin, qui les croyait à moi,
Me les garda, les prit de bonne foi,
Les croit à lui, les conſerve, les aime,
En eſt jaloux autant que de moi-même.

COLETTE.

Je le crois bien.

DORFISE.

Maris, vertu, bijoux,
J'ai dans l'esprit de vous accorder tous.

SCÈNE VII.

Le Chevalier MONDOR, ADINE, DORFISE.

Le Chevalier MONDOR.

Chasserons-nous ce rival plein de gloire,
Qui me mépriſe, & s'en fait tant accroire?

ADINE, *arrivant dans le fond à pas lents, tandis que le Chevalier entrait bruſquement.*

Écoutons bien.

Le Chevalier MONDOR.

Il faut me rendre heureux;
Il faut punir ſon air avantageux.
Je ſuis à vous; avec plaiſir je laiſſe
Au vieux Darmin ſa petite maitreſſe.
A le troubler on n'a que de l'ennui;
On perd ſa peine à ſe moquer de lui.
C'eſt ce Blanford, c'eſt ſa vertu ſévère,
Sa gravité, qu'il faut qu'on déſeſpère.

Il croit qu'on doit ne lui refuſer rien,
Par la raiſon qu'il eſt homme de bien.
Ces gens de bien me mettent à la gêne.
Ils vous feront périr d'ennui, ma reine.

DORFISE, *d'un air modeſte & ſévère, après avo regardé Adine.*

Vous vous moquez ! j'ai, pour Monſieur Blanfor
Un vrai reſpect, & je l'eſtime fort.

Le Chevalier MONDOR.

Il eſt de ceux qu'on eſtime & qu'on berne.
Eſt-il pas vrai ?

ADINE, *à part.*

Que ceci me conſterne !
Elle eſt conſtante, elle a de la vertu !
Tout me confond ; elle aime ; ah ! qui l'eût cru !

DORFISE.

Que dit-il là.

ADINE, *à part.*

Quoi ! Dorfiſe eſt fidelle !
Et, pour combler mon malheur, elle eſt belle.

DORFISE, *au Chevalier, après avoir regardé Adi*

Il dit que je ſuis belle.

Le Chevalier MONDOR.

Il n'a pas tort ;
Mais il commence à m'importuner fort.

lez, l'enfant; j'ai des secrets à dire
cette Dame.

ADINE.

Hélas! je me retire.

DORFISE, *au Chevalier.*

ous vous moquez.

(*A Adine.*)

Restez, restez ici.

(*Au Chevalier.*)

ez-vous bien le renvoyer ainsi?

(*A Adine.*)

pprochez-vous; peu s'en faut qu'il ne pleure:
aimable enfant! je prétends qu'il demeure.
vec Blanford il est chez-moi venu:
ès ce moment, son naturel m'a plu.

Le Chevalier MONDOR.

h! laissez là son naturel, Madame.
e ce Blanford vous haïssez la flamme;
ous m'avez dit qu'il est brutal, jaloux.

DORFISE, *fièrement.*

e n'ai rien dit.

(*A Adine.*)

Çà, quel âge avez-vous?

ADINE.

ai dix-huit ans.

DORFISE.

Cette tendre jeunesse
grand besoin du frein de la sagesse.

L'exemple entraîne ; & le vice eſt charmant :
L'occaſion s'offre ſi fréquemment !
Un ſeul coup-d'œil perd de ſi belles âmes !
Défiez-vous de vous-même, & des femmes ;
Prenez bien garde au ſouffle empoiſonneur,
Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

Le Chevalier MONDOR.

Que ſa fleur ſoit, ou ne ſoit pas flétrie,
Mêlez-vous moins de ſa fleur, je vous prie ;
Et m'écoutez.

DORFISE.

Mon Dieu ! point de courroux ;
Son innocence a des charmes ſi doux !

Le Chevalier MONDOR.

C'eſt un enfant.

DORFISE, *s'approchant d'Adine.*

Çà, dites-moi, jeune homme,
D'où vous venez, & comment on vous nomme ?

ADINE.

J'ai nom Adine ; en Grèce je ſuis né :
Avec Darmin Blanford m'a ramené.

DORFISE.

Qu'il a bien fait !

Le Chevalier MONDOR.

Quelle humeur curieuſe !
Quoi ! je vous peins mon ardeur amoureuſe,

t vous parlez encore à cet enfant !
ous m'oubliez pour lui !

DORFISE, *doucement.*

Paix, imprudent.

SCENE VIII.

DORFISE, le Chevalier MONDOR, ADINE, COLETTE.

COLETTE.

MADAME.

DORFISE.

Eh bien ?

COLETTE.

Vous êtes attendue
A l'assemblée.

DORFISE.

Oui ; j'y ferai rendue
Dans peu de tems.

Le Chevalier MONDOR.

Quel message ennuyeux !
Quand nous serons assemblés tous les deux,
Nous casserons pour jamais, je vous prie,
Ces rendez-vous de fade pruderie,

Ces comités, ces conſpirations
Contre les goûts, contre les paſſions.
Il vous ſied mal, jeune encor, belle, & fraîche,
D'aller crier d'un ton de pigriêche,
Contre les ris, les jeux & les amours;
De blaſphémer ces Dieux de vos beaux jours,
Dans des réduits peuplés de vieilles Ombres,
Que vous voyez, dans leurs cabales ſombres,
Se lamenter, ſans goſier & ſans dents,
Dans leurs tombeaux, des plaiſirs des vivans.
Je vais, je vais de ces ſempiternelles,
Tout de ce pas, égayer les cervelles;
Et, leur donnant à toutes leur paquet,
Par cent bons-mots étouffer leur caquet.

DORFISE.

Gardez-vous bien d'aller me compromettre,
Cher Chevalier; je ne puis le permettre.
N'allez point là.

Le Chevalier MONDOR.

Mais j'y cours, à l'inſtant,
Vous annoncer.

(*Il ſort.*)

DORFISE.

Ah! quel extravagant!

(*Au jeune Adine.*)

Allez, mon fils, gardez-vous, à votre âge,
D'un pareil fou; ſoyez diſcret & ſage.
Mes complimens à Blanford... L'œil touchant!

ADINE, *se retournant.*

uoi ?

DORFISE.

Le beau teint ! l'air ingénu, charmant !
t vertueux ! . . . Je veux que, par la suite,
ans mon loisir, vous me rendiez visite.

ADINE.

e vous ferai ma cour assidûment.
dieu, Madame.

DORFISE.

Adieu, mon bel enfant.

ADINE.

Hélas ! j'éprouve un embarras extrême.
e trahit-on ? je l'ignore ; mais j'aime.

SCÈNE IX.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE, *revenant, conduisant de l'œil Adine qui la regarde.*

J'AIME, dit-il ; quel mot ! Ce beau garçon
Déjà, pour moi, sent de la passion ?
Il parle seul, me regarde, s'arrête ;
Et je crains fort d'avoir tourné sa tête.

COLETTE.

Avec tendresse il lorgne vos appas.

DORFISE.

Eſt-ce ma faute ? ah ! je n'y conſens pas.

COLETTE.

Je le crois bien ; le péril eſt trop proche :
Du bon Blanford je crains, pour vous, l'approche
Je crains, ſur-tout, le courroux impoli
De Bartolin.

DORFISE, *en ſoupirant.*

Que ce Turc eſt joli !
Le crois-tu Turc ? crois-tu qu'un Infidèle
Ait l'air ſi doux, la figure ſi belle ?
Je crois, pour moi, qu'il ſe convertira.

COLETTE.

Je crois, pour moi, que, dès qu'on apprendra
Qu'à Bartolin vous êtes mariée,
Votre vertu ſera fort décriée ;
Ce petit Turc de peu vous ſervira :
Terriblement Blanford éclatera.

DORFISE.

Va, ne crains rien.

COLETTE.

J'ai, dans votre prudence,
Depuis long-tems, entière confiance :
Mais Bartolin eſt un brutal jaloux ;
Et c'eſt bien pis, Madame ; il eſt époux.
Le cas eſt triſte ; il a peu de ſemblables.
Ces deux rivaux ſeraient fort intraitables.

DORFISE.

Je prétends bien les éviter tous deux.
J'aime la paix ; c'eſt l'objet de mes vœux,
C'eſt mon devoir ; il faut, en conſcience,
Prévoir le mal, fuir toute violence,
Et prévenir le mal qui ſurviendrait,
Si mon état, trop tôt, ſe découvrait.
J'ai des amis, gens de bien, de mérite.

COLETTE.

Prenez conſeil d'eux.

DORFISE.

Ah ! oui, prenons vîte.

COLETTE.

Eh bien ! de qui ?

DORFISE.

Mais, de cet étranger,
De ce petit . . . là . . . . tu m'y fais ſonger.

COLETTE.

Lui, des conſeils ? lui, Madame, à ſon âge ?
Sans barbe encore ?

DORFISE.

Il me paraît fort ſage ;
Et, s'il eſt tel, il le faut écouter.
Les jeunes gens ſont bons à conſulter.
Il me pourrait procurer des lumières,
Qui donneraient du jour à mes affaires.

Et tu sens bien qu'il faut parler d'abord
Au jeune ami du bon Monsieur Blanford.

COLETTE.

Oui ; lui parler paraît fort nécessaire.

DORFISE, *tendrement & d'un air embarrassé.*

Et, comme à table on parle mieux d'affaire,
Conviendrait-il qu'avec discrétion
Il vînt dîner avec moi ?

COLETTE.

Tout de bon !
Vous, qui craignez si fort la médisance !

DORFISE, *d'un air fier.*

Je ne crains rien ; je fais comme je pense.
Quand on a fait sa réputation,
On est tranquile à l'abri de son nom.
Tout le parti prend en main notre cause,
Crie avec nous.

COLETTE.

Oui, mais le monde cause.

DORFISE.

Eh bien ! cédons à ce monde méchant ;
Sacrifions un dîner innocent ;
N'aiguisons point leur langue libertine.
Je ne veux plus parler au jeune Adine :
Je ne veux point le revoir. . . . Cependant,
Que peut-on dire, après tout, d'un enfant ?

A la sagesse ajoutons l'apparence,
Le décorum, l'exacte bienséance.
De ma cousine il faut prendre le nom,
Et le prier de sa part. . . .

COLETTE.

Pourquoi non ?
C'est très-bien dit ; une femme mondaine
N'a rien à perdre ; on peut, sans être en peine,
Dessous son nom mettre dix billets doux,
Autant d'amans, autant de rendez-vous.
Quand on la cite, on n'offense personne ;
Nul n'en rougit, & nul ne s'en étonne.
Mais, par hasard, quand des Dames de bien
Font une chûte, il faut la cacher bien.

DORFISE.

Des chûtes ! moi ! Je n'ai, dans cette affaire,
Grâces au ciel, nul reproche à me faire.
J'ai signé ; mais je ne suis point enfin,
Absolument, Madame Bartolin.
On a des droits ; & c'est tout : &, peut-être,
On va bientôt se délivrer d'un maître.
J'ai, dans ma tête, un dessein très-prudent.
Si ce beau Turc a pour moi du penchant,
C'en est assez ; tout ira bien, s'il m'aime.
Je suis encor maitresse de moi-même ;
Heureusement, je puis tout terminer.
Va t-en prier ce jeune homme à dîner.
Est-ce un grand mal que d'avoir à sa table,
Avec décence, un jeune homme estimable,

Un cœur tout neuf, un air frais & vermeil,
Et qui nous peut donner un bon conſeil ?

COLETTE.

Un bon conſeil ! ah ! rien n'eſt plus louable.
Accompliſſons cette œuvre charitable.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Est ce point lui ? Que je suis inquiette !
On frappe, il vient. Colette, hola ! Colette ;
C'est lui ; c'est lui.

COLETTE.

Non : c'est le Chevalier,
Que, loin d'ici, je viens de renvoyer ;
Cet étourdi, qui court, saute, semille,
Sort, rentre, va, vient, rit, parle, frétille ;
Il veut dîner tête-à-tête avec vous ;
Je l'ai chassé d'un air entre aigre & doux.

DORFISE.

A ma cousine il faut qu'on le renvoie.
Ah ! que je hais leur insipide joie !
Que leur babil est un trouble importun !
Chassez-les-moi.

COLETTE.

Chut, chut ; j'entends quelqu'un.

DORFISE.

Ah ! c'eſt mon Grec.

COLETTE.

Oui, c'eſt lui, ce me ſemble

SCÈNE II.

DORFISE, ADINE.

DORFISE.

ENTREZ, Monſieur ! bon jour, Monſieur ! je tremble
Aſſeyez-vous. . . .

ADINE.

Je ſuis tout interdit . . .
Pardonnez-moi, Madame ; on m'avait dit
Qu'une autre . . .

DORFISE, *tendrement.*

Eh bien ! c'eſt moi qui ſuis cette autre
Raſſurez-vous ; quelle peur eſt la vôtre ?
Avec Blanford ma couſine aujourd'hui
Dîne dehors : tenez-moi lieu de lui.
(*Elle le fait aſſeoir.*)

ADINE.

Ah ! qui pourrait en tenir lieu, Madame ?
Eſt-il un feu comparable à ſa flamme ?
Et quel mortel égalerait ſon cœur,
En grandeur d'âme, en amour, en valeur ?

DORFISE.

ous en parlez, mon fils, avec grand zèle;
otre amitié paraît vive & fidelle!
admire en vous un si beau naturel.

ADINE.

'est un penchant bien doux, mais bien cruel.

DORFISE.

ue dites-vous? La charmante jeunesse
oit éprouver une honnête tendresse.
ar de saints nœuds il faut qu'on soit lié;
t la vertu n'est rien sans l'amitié.

ADINE.

h! s'il est vrai qu'un naturel sensible
e la vertu soit la marque infaillible,
'ose vous dire ici, sans vanité,
ue je me pique un peu de probité.

DORFISE.

Ion bel enfant, je me crois destinée
A cultiver une âme si bien née.
Plus d'une femme a cherché vainement
Un ami tendre, aussi vif que prudent,
Qui possédât les grâces du jeune âge,
Sans en avoir l'empressement volage;
Et je me trompe, à votre air tendre & doux,
Du tout cela paraît uni dans vous.
Par quel bonheur une telle merveille
Se trouve-t-elle aujourd'hui dans Marseille?

(*Elle approche son fauteuil.*)

ADINE.

J'étais en Grèce, & le brave Blanford,
En ce pays, me passa sur son bord.
Je vous l'ai dit deux fois.

DORFISE.

Une troisième
A mon oreille est un plaisir extrême.
Mais, dites-moi pourquoi ce front charmant,
Et si Français, est coiffé d'un turban.
Seriez-vous Turc ?

ADINE.

La Grèce est ma patrie.

DORFISE.

Qui l'aurait cru ? la Grèce est en Turquie ?
Que votre accent, que ce ton Grec est doux !
Que je voudrais parler Grec avec vous !
Que vous avez la mine aimable & vive
D'un vrai Français, & sa grâce naïve !
Que la nature entre nous se méprit,
Quand, par malheur, un Grec elle vous fit !
Que je bénis, Monsieur, la Providence,
Qui vous a fait aborder en Provence !

ADINE.

Hélas ! j'y suis ; & c'est pour mon malheur.

DORFISE.

Vous, malheureux ?

ADINE.

Je le suis par mon cœur.

DORFISE.

A ! c'eſt le cœur qui fait tout dans le monde ;
I bien, le mal, ſur le cœur tout ſe fonde ;
I c'eſt auſſi ce qui fait mon tourment.
Vous avez donc pris quelque engagement ?

ADINE.

I ! oui, Madame. Une femme intrigante
déſolé ma jeuneſſe imprudente :
Comme ſon teint, ſon cœur eſt plein de fard ;
Elle eſt hardie, & pourtant pleine d'art ;
j'ai ſenti d'autant plus ſes malices,
Que la vertu ſert de maſque à ſes vices.
h ! que je ſouffre, & qu'il me ſemble dur
qu'un cœur ſi faux gouverne un cœur trop pur !

DORFISE.

oyez la maſque ! une femme infidelle !
niſſons-la, mon fils : çà, quelle eſt-elle ?
e quel pays ? quel eſt ſon rang ? ſon nom ?

ADINE.

h ! je ne puis le dire.

DORFISE.

Comment donc ?
ous poſſédez auſſi l'art de vous taire !
h ! vous avez tous les talens de plaire.
eune & diſcret ! je vais, moi, m'expliquer.
i quelque jour, pour vous bien dépiquer
De la guenon qui fit votre conquête,
On vous offrait une perſonne honnête,

Riche, estimée, & sur-tout possédant
Un cœur tout neuf, mais solide & constant,
Tel qu'il en est très-peu dans la Turquie,
Et moins encore, je crois, dans ma patrie;
Que diriez-vous? que vous en semblerait?

ADINE.

Mais.... je dirais que l'on me tromperait.

DORFISE.

Ah! c'est trop loin pousser la défiance.
Ayez, mon fils, un peu plus d'assurance.

ADINE.

Pardonnez-moi; mais les cœurs malheureux,
(Vous le savez) sont un peu soupçonneux.

DORFISE.

Eh! quels soupçons avez-vous, par exemple,
Quand je vous parle, & que je vous contemple?

ADINE.

J'ai des soupçons que vous avez dessein
De m'éprouver.

DORFISE, *en s'écriant.*

Ah! le petit malin!
Qu'il est rusé, sous cet air d'innocence!
C'est l'amour même au sortir de l'enfance.
Allez-vous-en. Le danger est trop grand.
Je ne veux plus vous voir absolument.

ADINE.

Vous me chassez; il faut que je vous quitte.

DORFISE.

C'eſt obéir à mon ordre un peu vîte.
Là, revenez. Mon eſtime eſt au point,
Que, contre vous, je ne me fâche point.
N'abuſez pas de mon eſtime extrême.

ADINE.

Vous eſtimez Monſieur Blanford de même.
Eſtime-t-on deux hommes à la fois ?

DORFISE.

Oh ! non, jamais ; & les aimables loix
De la raiſon, de la tendreſſe ſage,
Font qu'on ſuccède, & non pas qu'on partage.
Vous apprendrez à vivre auprès de moi.

ADINE.

J'apprends beaucoup par tout ce que je voi.

DORFISE.

Lorſque le ciel, mon fils, forme une belle,
Il fait d'abord un homme exprès pour elle ;
Nous le cherchons long-tems, avec raiſon ;
On fait vingt choix avant d'en faire un bon.
On ſuit une ombre ; au haſard on s'éprouve ;
Toujours on cherche, & rarement on trouve.
L'inſtinct ſecret vôle après le vrai bien. . . .
(*Vivement & tendrement.*)
Quand on vous trouve, il ne faut chercher rien.

ADINE.

Si vous ſaviez ce que j'ai l'honneur d'être,
Vous changeriez d'opinion, peut-être.

DORFISE.

Eh ! point du tout.

ADINE.

Peu digne de vos soins,
Connu de vous, vous m'estimeriez moins,
Et nous serions attrapés l'un & l'autre.

DORFISE.

Attrapés ! vous ! quelle idée est la vôtre ?
Mon bel enfant, je prétends. . . Ah ! pourquoi
Venir si-tôt m'interrompre ? . . . Eh ! c'est toi !

SCÈNE III.

COLETTE, DORFISE, ADIN

COLETTE, *avec empressement.*

Très-importune, & très-triste de l'être;
Mais un quidam, plus importun, peut-être,
S'en va venir ; c'est Monsieur Bartolin.

DORFISE.

Le prétendu ? je l'attendais demain ;
Il m'a trompée ; il revient, le barbare !

COLETTE.

Le contre-tems est encor plus bisarre,
Ce Chevalier, le roi des étourdis,
Méconnaissant le patron du logis,

ause avec lui, plaisante, s'évertue,
le retient, malgré lui, dans la rue.

DORFISE.

ent mieux : ô ciel !

COLETTE.

Point, Madame ; tant pis ;
ar l'indiscret, comme je vous le dis,
e sachant pas quel est le personnage,
rie hautement, lui riant au visage,
ue nul chez-vous n'entrera d'aujourd'hui,
ue tout le monde est exclus comme lui,
ue Bartolin n'est rien qu'un trouble-fête,
qu'à présent, dans un doux tête-à-tête,
adame, au fond de son appartement,
oin du grand monde, est vertueusement.
e Bartolin, que le dépit transporte,
prétend qu'il va faire enfoncer la porte.
e Chevalier, toujours d'un ton railleur,
rève de rire, & l'autre de douleur.

DORFISE.

t moi de crainte. Ah ! Colette, que faire ?
Où nous fourrer ?

ADINE.

Quel est donc ce mystère ?

DORFISE.

Ce mystère est que vous êtes perdu,
Que je suis morte. Eh ! Colette, où vas-tu ?

ADINE.

Que deviendrai-je ?

DORFISE, *à Colette.*

Écoute ; toi, demeure.
Quel tems il prend ! revenir à cette heure !
(*A Adine.*)
Dans ce réduit cachez-vous tout le soir.
Vous trouverez un ample manteau noir ;
Fourrez-vous-y. Mon Dieu ! c'eſt lui, ſans dout

ADINE, *allant dans le cabinet.*

Hélas ! voilà ce que l'amour me coûte.

DORFISE.

Ce pauvre enfant, qu'il m'aime !

COLETTE.

Eh ! taiſez-vous
On vient ; hélas ! c'eſt le futur époux.

SCÈNE IV.

BARTOLIN, DORFISE, COLETT

DORFISE, *allant au-devant de Bartoli*

MON cher Monſieur, le ciel vous accompagne
Vous revenez bien tard de la campagne ! . . .
Vous m'avez fait un ſi grand déplaiſir,
Que je ſuis prête à m'en évanouir.

BARTOL

BARTOLIN.

Chevalier disait tout au contraire.

DORFISE.

out ce qu'il dit est faux. Je suis sincère ;
faut me croire : il m'aime à la fureur ;
est au vif piqué de ma rigueur ;
n vain caquet m'étourdit & m'assomme ;
je ne veux jamais revoir cet homme.

BARTOLIN.

ais, cependant, de bon sens il paraît.

DORFISE.

e croyez rien de tout ce qu'il disait.

BARTOLIN.

it : mais il faut, pour finir nos affaires,
endre en ce lieu les choses nécessaires.

DORFISE, *d'un ton caressant.*

ue faites-vous ? arrêtez-vous ; holà !
entrez donc point dans ce cabinet-là.

BARTOLIN.

omment ! pourquoi ?

DORFISE, *après avoir rêvé.*

Du même esprit poussée,
i, comme vous, eu, mon cher, en pensée. . . .
e mettre ici nos papiers en état. . . .
i fait venir notre vieil avocat. . . .
ous consultions ; une grande faiblesse
a pris soudain.

BARTOLIN.

C'est excès de vieillesse.

COLETTE.

On va donner au bon petit vieillard
Un....

BARTOLIN.

Oui : j'entends.

DORFISE.

On l'a mis à l'écart ;
De mon syrop il a pris une dose ;
Et maintenant je pense qu'il repose.

BARTOLIN.

Il ne repose point : car je l'entends,
Qui marche encore, & tousse là-dedans.

COLETTE.

Eh bien ! faut-il, lorsqu'un Avocat tousse,
L'importuner ?

BARTOLIN.

Tout cela me courrouce ;
Je veux entrer.

(*Il entre dans le cabinet.*)

DORFISE.

O ciel ! fais donc si bien,
Qu'il cherche tout sans pouvoir trouver rien.
Hélas ! qu'entends-je ? on s'écrie : il dit, tue ;
Mon Avocat est mort ; je suis perdue.
Où suis-je ? hélas ! de quel côté courir ?
Dans quel couvent m'aller ensevelir ?
Où me noyer ?

BARTOLIN, *revenant, & tenant Adine par le bras.*

Ah, ah ! notre future,
Vos Avocats ſont d'aimable figure !
Dans le barreau vous choiſiſſez très-bien.
Venez, venez, notre vieux praticien.
D'ici, ſans bruit, il vous faut diſparaître,
Et vous irez plaider par la fenêtre;
Allons, & vîte.

DORFISE.

Écoutez-moi ; pardon,
Mon cher mari.

ADINE.

Lui, ſon mari !

BARTOLIN, *à Adine.*

Fripon !
Il faut d'abord commencer ma vengeance,
Par l'étriller, à ſes yeux, d'importance.

ADINE.

Hélas ! Monſieur, je tombe à vos genoux ;
Je ne ſaurais mériter ce courroux.
Vous me plaindrez, ſi je me fais connaître ;
Je ne ſuis point ce que je peux paraître.

BARTOLIN.

Tu me paraîs un vaurien, mon ami,
Fort dangereux ; & tu ſeras puni.
Viens çà, viens çà.

ADINE.

Ciel ! au secours, à l'aide !
De grâce ! hélas !

DORFISE.

La rage le possède.
A mon secours, tous mes voisins !

BARTOLIN.

Tais-toi.

DORFISE, COLETTE, ADINE.

A mon secours !

BARTOLIN, *emmenant Adine.*

Allons, sors de chez moi.

SCÈNE V.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

IL va tuer ce pauvre enfant, Colette !
En quel état cet accident me jette !
Il me tuera moi-même.

COLETTE.

Le Malin
Vous fit signer avec ce Bartolin.

DORFISE, *en criant.*

h ! l'indigne homme ! ah ! comment s'en défaire ?
'a-t-en chercher, Colette, un Commissaire ;
'a l'accuser.

COLETTE.

De quoi ?

DORFISE.

De tout.

COLETTE.

Fort bien.

Où courez-vous ?

DORFISE.

Hélas ! je n'en sais rien.

SCÈNE VI.

Mad. BURLET, DORFISE, COLETTE.

Mad. BURLET.

EH bien ! qu'est-ce, cousine ?

DORFISE.

Ah ! ma cousine !

Mad. BURLET.

Il semblerait que l'on vous assassine,
Ou qu'on vous vole, ou qu'on vous bat, ou que
Dans le logis vous avez mis le feu.

Mon Dieu! quels cris! quel bruit! quel train, ma chère!

DORFISE.

Couſine, hélas! apprenez mon affaire;
Mais gardez-moi le ſecret pour jamais.

Mad. BURLET, *toujours gaiement & avec vivacité.*

Je n'ai pas l'air de garder des ſecrets;
Je ſuis pourtant diſcrète comme une autre.
Couſine, eh bien? quelle affaire eſt la vôtre?

DORFISE.

Mon affaire eſt terrible; c'eſt, d'abord,
Que je ſuis....

Mad. BURLET.

Quoi?

DORFISE.

Fiancée.

Mad. BURLET.

A Blanford?
Eh bien! tant mieux: c'eſt bien fait; & j'approuve
Cet hymen-là, ſi le bonheur s'y trouve.
Je veux danſer à votre noce.

DORFISE.

Hélas!
Ce Bartolin, qui jure tant là-bas,
Qui de ſes cris ſcandaliſe le monde,
C'eſt le futur.

Mad. BURLET.

Eh bien! tant pis: je fronde

Ce mariage avec cet homme-là ;
Mais, s'il eſt fait, le public s'y fera.
Eſt-il mari tout-à-fait ?

DORFISE, *d'un ton modeſte.*

Pas encore ;
C'eſt un ſecret que tout le monde ignore ;
Notre contrat eſt dreſſé dès long-tems.

Mad. BURLET.

Fais-moi caſſer ce contrat.

DORFISE.

Les méchans
Vont tous parler. Je ſuis . . . je ſuis outrée.
Ce maudit homme ici m'a rencontrée
Avec un jeune Turc, qui s'enfermait,
En tout honneur, dedans ce cabinet.

Mad. BURLET.

En tout honneur ! là, là, ta prud'hommie
S'eſt donc enfin quelque peu démentie ?

DORFISE.

Oh ! point du tout ! c'eſt un petit faux-pas,
Une faibleſſe ; & c'eſt la ſeule, hélas !

Mad. BURLET.

Bon ! une faute eſt quelquefois utile ;
Ce faux-pas-là t'adoucira la bile ;
Tu ſeras moins ſévère.

DORFISE.

Ah ! tirez-moi,
Sévère ou non, du gouffre où je me voi ;

Délivrez-moi des langues médisantes,
De Bartolin, de ses mains violentes;
Et délivrez de ces périls pressans
Mon sage ami, qui n'a pas dix-huit ans.
(En élevant la voix & en pleurant.)
Ah ! voilà l'homme au contrat.

SCÈNE VII.

BARTOLIN, DORFISE, Mad. BURLET.

Mad. BURLET, *à Bartolin.*

QUEL vacarme !
Quoi ! pour un rien votre esprit se gendarme !
Faut-il ainsi, sur un petit soupçon,
Faire pleurer ses amis ?

BARTOLIN.

Ah ! pardon.
Je l'avoûrai, je suis honteux, Mesdames,
D'avoir conçu de ces soupçons infâmes;
Mais l'apparence, enfin, dut m'alarmer.
En vérité, pouvais-je présumer
Que ce jeune homme, à ma vue abusée,
Fût une fille en garçon déguisée ?

DORFISE, *à part.*

En voici bien d'une autre !

Mad. BURLET.

Tout de bon?
Madame a pris fille pour un garçon?

BARTOLIN.

La pauvre enfant eſt encor toute en larmes:
En vérité, j'ai pitié de ſes charmes.
Mais pourquoi donc ne me pas avertir
De ce qu'elle eſt? pourquoi prendre plaiſir
A m'éprouver, à me mettre en colère?

DORFISE, *à part.*

Oh, oh! le drôle a-t-il pu ſi bien faire,
Qu'à Bartolin il ait perſuadé
Qu'il était fille, & ſe ſoit évadé?
Le tour eſt bon. Mon Dieu! l'enfant aimable!

(*A Bartolin.*)

Que l'amour a d'eſprit! Homme haïſſable,
Eh bien! méchant, réponds, oſeras-tu
Faire un affront encore à la vertu?
La pauvre fille, avec pleine aſſurance,
Me confiait ſon aimable innocence;
Madame ſait avec combien d'ardeur
Je me chargeais du ſoin de ſon honneur.
Il te faudrait une franche coquette,
Je te l'avoue; & je te la ſouhaite.
J'éclaterai, je me perds, je le ſai;
Mais mon contrat ſera, ma foi, caſſé.

BARTOLIN.

Je sais qu'il faut qu'en cas pareil on crie.
(*A Dorfise.*)
Mais criez donc un peu moins, je vous prie.
(*A Mad. Burlet.*)
Accordons-nous.... Et vous, par charité,
Que tout ceci ne soit point éventé.
J'ai cent raisons pour cacher ce mystère.

DORFISE, *à Mad. Burlet.*

Vous me sauvez, si vous savez vous taire;
N'en parlez pas au bon Monsieur Blanford.

Mad. BURLET.

Moi? volontiers.

BARTOLIN.

Vous m'obligerez fort.

SCÈNE VIII.

DORFISE, Mad. BURLET, BARTOLIN, COLETTE.

COLETTE.

Blanford est là qui dit qu'il faut qu'il monte.

DORFISE.

O contre-tems qui toujours me démonte!
(*A Bartolin.*)
Laissez-moi seule; allez le recevoir.

BARTOLIN.

Mais....

DORFISE.

Mais, après ce que l'on vient de voir,
Après l'éclat d'une telle injuſtice,
Il vous ſied bien de montrer du caprice!
Obéiſſez. Faites-vous cet effort.

SCÈNE IX.

DORFISE, Mad. BURLET.

Mad. BURLET.

En vérité, je me réjouis fort
De voir qu'ainſi la choſe ſoit tournée.
Du prétendu la viſière eſt bornée.
Je m'étonnais, ma couſine, entre nous,
Que ta cervelle eût choiſi cet époux;
Mais ce cas-ci me ſurprend davantage.
Prendre pour fille un garçon!... à ſon âge!
Ah! les maris ſeront toujours bernés,
Jaloux & ſots, & conduits par le nez.

DORFISE.

Je n'entends rien, Madame, à ce langage;
Je n'avais pas mérité cet outrage.
Quoi! vous penſez qu'un jeune homme, en effet,
Se ſoit caché là, dans ce cabinet?

Mad. BURLET.

Assurément, je le pense, ma chère.

DORFISE.

Quand mon mari vous a dit le contraire ?

Mad. BURLET.

Apparemment que ton mari futur
A cru la chose, & n'a pas l'œil bien sûr ?
N'avez-vous pas ici conté vous-même
Qu'un beau garçon ? . . .

DORFISE.

L'extravagance extrême !
Qui ? moi ! jamais ; moi, je vous aurais dit. . .
A ce point-là j'aurais perdu l'esprit !
Ah ! ma cousine ; écoutez, prenez garde ;
Quand de léger la langue se hasarde
A débiter des discours médisans,
Calomnieux, inventés, outrageans,
On s'en repent bien souvent dans la vie.

Mad. BURLET.

Il est bon là ! moi, je te calomnie ?

DORFISE.

Assurément ; & je vous jure ici. . . .

Mad. BURLET.

Ne jure pas.

DORFISE.

Si fait, je jure.

Mad. BURLET.

Eh fi!

Va, mon enfant, de toute cette hiſtoire
Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.
Prends un mari, deux même, ſi tu veux,
Et trompe-les, bien ou mal, tous les deux.
Fais-moi paſſer des garçons pour des filles;
Avec cela gouverne vingt familles,
Et donne-toi pour perſonne de bien;
Tiens : tout cela ne m'embarraſſe en rien.
J'admire fort ta ſageſſe profonde:
Tu mets ta gloire à tromper tout le monde:
Je mets la mienne à m'en bien divertir;
Et, ſans tromper, je vis pour mon plaiſir.
Adieu, mon cœur; ma mondaine faibleſſe
Baiſe les mains à ta haute ſageſſe.

SCÈNE X.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

LA folle va me décrier par-tout.
Ah! mon honneur, mon eſprit ſont à bout.
A mes dépens les libertins vont rire.
Je vois Dorfiſe un plaſtron de ſatyre.
Mon nom, niché dans cent couplets malins,
Aux chanſonniers va fournir des refrains.
Monſieur Blanford croira la médiſance;
L'autre futur en va prendre vengeance.

Comment plâtrer ce ſcandale affligeant ?
En un ſeul jour deux époux, un amant !
Ah ! que de trouble, & que d'inquiétude !
Qu'il faut ſouffrir, quand on veut être prude !
Et que, ſans craindre, & ſans affecter rien,
Il vaudrait mieux être femme de bien !
Allons ; un jour nous tâcherons de l'être.

COLETTE.

Allons ; tâchons du moins de le paraître.
C'eſt bien aſſez quand on fait ce qu'on peut.
N'eſt pas toujours femme de bien qui veut.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

SANS doute on a conjuré ma ruine.
Si je pouvais revoir ce jeune Adine!
Il eſt ſi doux, ſi ſage, ſi diſcret!
Il me dirait ce qu'on dit, ce qu'on fait :
On pourrait prendre avec lui des meſures,
Qui rendraient bien mes affaires plus ſûres.
Hélas! que faire?

COLETTE.

Eh bien! il le faut voir,
Honnêtement lui parler.

DORFISE.

Vers le ſoir,
Chère Colette, ah! s'il ſe pouvait faire
Qu'un bon ſuccès couronnât ce myſtère!
Si je pouvais conſerver prudemment
Toute ma gloire, & garder mon amant!

Hélas ! qu'au moins un des deux me demeure.

COLETTE.

Un d'eux ſuffit.

DORFISE.

Mais as-tu, tout-à-l'heure,
Recommandé qu'ici le Chevalier,
Avec grand bruit, vînt en particulier ?

COLETTE.

Il va venir ; il eſt toujours le même,
Et prêt à tout ; car il croit qu'il vous aime.

DORFISE.

Il peut m'aider ; le ſage, en ſes deſſeins,
Se ſert des fous pour aller à ſes fins.

SCÈNE II.

DORFISE, le Chevalier MONDOR, COLETTE.

DORFISE.

VENEZ, venez ; j'ai deux mots à vous dire.

Le Chevalier MONDOR.

Je ſuis ſoumis, Madame, à votre empire,
Votre captif, & votre Chevalier.
Faut-il, pour vous, batailler, ferrailler ?
Malgré votre âme à mes deſirs revêche,
Me voilà prêt ; parlez, je me dépêche.

DORFISE.

lt-il bien vrai que j'ai ſu vous charmer ?
t m'aimez-vous, là, comme il faut aimer ?

Le Chevalier MONDOR.

)ui : mais ceſſez d'être ſi reſpectable.
a beauté plaît ; mais je la veux traitable.
'rop de vertu ſert à faire enrager ;
t mon plaiſir, c'eſt de vous corriger.

DORFISE.

Que penſez-vous de notre jeune Adine ?

Le Chevalier MONDOR.

Foi ! rien : je ſuis raſſuré par ſa mine.
lercule & Mars n'ont jamais, à vingt ans,
'u redouter des Adonis enfans.

DORFISE.

Vous me plaiſez par cette confiance ;
Vous en aurez la juſte récompenſe.
Peut-être on dit qu'en un ſecret lien
e ſuis entrée : il faut n'en croire rien.
De cent amans lorgnée, & fatiguée,
Vous ſeul enfin, vous m'avez ſubjuguée.

Le Chevalier MONDOR.

e m'en doutais.

DORFISE.

Je veux, par de ſaints nœuds,
Vous rendre ſage, &, qui plus eſt, heureux.

Le Chevalier MONDOR.

Heureux ! Allons, c'eſt aſſez : la ſageſſe
Ne me va pas ; mais notre bonheur preſſe.

DORFISE.

D'abord j'exige un ſervice de vous.

Le Chevalier MONDOR.

Fort bien : parlez tout franc à votre époux.

DORFISE.

Il faut ce ſoir, mon très-cher, faire en ſorte
Que la cohue aille ailleurs qu'à ma porte ;
Que ce Blanford, ſi fier, & ſi chagrin,
Et ma couſine, & ſon fat de Darmin,
Et leurs parens, & leur folle ſéquelle,
De tout le ſoir, ne troublent ma cervelle.
Puis, à minuit, un Notaire ſera
Dans mon alcove, & notre hymen fera :
Vous y viendrez par une fauſſe porte,
Mais point avant.

Le Chevalier MONDOR.

Le plaiſir me tranſporte.
Du ſieur Blanford que je me moquerai !
Qu'il ſera ſot ! Que je l'atterrerai !
Que de brocards !

DORFISE.

Au moins, ſous ma fenêtre,
Avant minuit, gardez-vous de paraître.
Allez-vous-en, partez, ſoyez diſcret.

Le Chevalier MONDOR.

h ! ſi Blanford ſavait ce grand ſecret !

DORFISE.

on Dieu ! ſortez ; on pourrait nous ſurprendre.

Le Chevalier MONDOR.

dieu, ma femme.

DORFISE.

Adieu.

Le Chevalier MONDOR.

Je vais attendre
heure de voir, par un charmant retour,
a pruderie immolée à l'amour.

SCÈNE III.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

A vos deſſeins je ne puis rien comprendre ;
'eſt une énigme.

DORFISE.

Eh bien ! tu vas l'entendre.
'ai fait promettre à ce beau Chevalier
)e taire tout ; il va tout publier.
'en eſt aſſez. Sa voix me juſtifie.
lanford croira que tout eſt calomnie ;

Il ne verra rien de la vérité ;
Ce jour, au moins, je ſuis en ſûreté ;
Et, dès demain, ſi le ſuccès couronne
Mes bons deſſeins, je ne craindrai perſonne.

COLETTE.

Vous m'enchantez ; mais vous m'épouvantez :
Ces piéges-là ſont-ils bien ajuſtés ?
Craignez-vous point de vous laiſſer ſurprendre
Dans les filets que vos mains ſavent tendre ?
Prenez-y garde.

DORFISE.

Hélas ! Colette ! hélas !
Qu'un ſeul faux-pas entraîne de faux-pas !
De faute en faute on ſe fourvoye, on gliſſe,
On ſe raccroche, on tombe au précipice ;
La tête tourne ; on ne ſait où l'on va.
Mais j'ai toujours le jeune Adine là.
Pour l'obtenir, &, pour que tout s'accorde,
Il reſte encore à mon arc une corde.
Le Chevalier à minuit croit venir ;
Mon jeune amant le ſaura prévenir.
Il faut qu'il vienne à neuf heures, Colette ;
Entends-tu bien ?

COLETTE.

Vous ſerez ſatisfaite.

DORFISE.

On le croit fille, à ſon air, à ſon ton,
A ſon menton doux, liſſe & ſans coton.

is-lui qu'en fille il eſt bon qu'il s'habille,
ue décemment il s'introduiſe en fille.

COLETTE.

uiſſe le ciel bénir vos bons deſſeins!

DORFISE.

et enfant-là calmerait mes chagrins ;
lais le grand point, c'eſt que l'on imagine
ue tout le mal vient de notre couſine ;
'eſt que Blanford ſoit par lui convaincu,
u'Adine ici pour une autre eſt venu ;
u'il ſoit toujours dupe de l'apparence.

COLETTE.

h ! qu'il eſt bon à tromper ! car il penſe
out le mal d'elle, & de vous tout le bien.
l croit tout voir bien clair, & ne voit rien.
ai confirmé que c'eſt notre rieuſe
ui du jeune homme eſt tombée amoureuſe.

DORFISE.

h ! c'eſt mentir tant ſoit peu ; j'en convien :
'eſt un grand mal ; mais il produit un bien.

SCÈNE IV.

BLANFORD, DORFISE.

BLANFORD.

O mœurs ! ô tems ! corruption maudite !
Elle s'eſt fait rendre déjà viſite
Par cet enfant ſimple, ingénu, charmant ;
Elle voulait en faire ſon amant ;
Elle employait l'art des ſubtiles trames,
De ces filets, où l'amour prend les âmes.
Hom ! la coquette !

DORFISE.

Écoutez, après tout ;
Je ne crois pas qu'elle ait juſques au bout
Oſé pouſſer cette tendre aventure ;
Je ne veux point lui faire cette injure ;
Il ne faut pas mal penſer du prochain.
Mais on était, me ſemble, en fort bon train.
Vous connaiſſez nos coquettes de France ?

BLANFORD.

Tant !

DORFISE.

Un jeune homme, avec l'air d'innocence,
Paraît à peine ; on vous le court par-tout.

BLANFORD.

)ui, la vertu plaît au vice ſur-tout.
lais dites-moi comment vous pouvez faire
our ſupporter gens d'un tel caractère?

DORFISE.

e prends la choſe aſſez patiemment.
:e n'eſt pas tout.

BLANFORD.

Comment donc?

DORFISE.

Oh! vraiment,
/ous allez bien apprendre une autre hiſtoire;
)es étourdis prétendent faire accroire
Qu'en tapinois j'ai, moi, de mon côté,
)e cet enfant convoité la beauté.

BLANFORD.

/ous?

DORFISE.

Moi; l'on dit que je veux le ſéduire.

BLANFORD.

J'en ſuis charmé; voilà bien de quoi rire.
Qui? vous!

DORFISE.

Moi-même, & que ce beau garçon...

BLANFORD.

Bien inventé; le tour me ſemble bon.

DORFISE.

Plus qu'on ne penſe ; on m'en donne bien d'autre
Si vous ſaviez quels malheurs ſont les nôtres !
On dit encor que je dois me lier,
En mariage, au fou de Chevalier,
Cette nuit même.

BLANFORD.

Ah ! ma chère Dorſiſe !
Plus contre vous la calomnie épuiſe
L'acier tranchant de ſes traits empeſtés,
Et plus mon cœur, épris de vos beautés,
Saura défendre une vertu ſi pure.

DORFISE.

Vous vous trompez bien fort ; je vous le jure.

BLANFORD.

Non : croyez-moi, je m'y connais un peu ;
Et j'aurais mis ces quatre doigts au feu,
J'aurais juré qu'aujourd'hui la couſine
Aurait lorgné notre petit Adine.
Pour être honnête, il faut de la raiſon ;
Quand on eſt fou, le cœur n'eſt jamais bon ;
Et la vertu n'eſt que le bon-ſens même.
Je plains Darmin ; je l'eſtime, je l'aime.
Mais il eſt fait pour être un peu moqué.
C'eſt malgré moi qu'il s'était embarqué
Sur un vaiſſeau ſi frêle & ſi fragile.

SCÈN.

SCÈNE V.

BLANFORD, DORFISE, DARMIN, Mad. BURLET.

Mad. BURLET.

Quoi ! toujours noir, ſombre, paîtri de bile,
Moraliſant, grondant, dans ton dépit,
Le genre humain, qui l'ignore, ou s'en rit!
Vertueux fou, finis tes ſoliloques.
Viſis-moi : je viens d'acheter vingt breloques,
Dont j'en ai pour toi. Viens chez le Chevalier ;
Il nous attend, il doit nous fêtoyer.
J'ai demandé quelque peu de muſique,
Pour dérider ton front mélancolique.
Après cela, te prenant par la main,
Nous danſerons juſques au lendemain,
(*A Dorfiſe.*)
Toi danſeras, Madame la ſucrée.

DORFISE.

Modérez-vous, cerveliſe évaporée ;
Un tel propos ne peut me convenir ;
Et de tantôt il faut vous ſouvenir.

Mad. BURLET.

Bon ! laiſſe-là ton tantôt : tout s'oublie.
Point de mémoire eſt ma philoſophie.

DORFISE, *à Blanford.*

Vous l'entendez, vous voyez si j'ai tort.
Adieu, Monsieur; le scandale est trop fort.
Je me retire.

BLANFORD.

Eh! demeurez, Madame!

DORFISE.

Non: voyez-vous! tout cela perce l'âme.
L'honneur...

Mad. BURLET.

Mon Dieu! parle-nous moins d'honneur:
Et sois honnête.

(*Dorfise sort.*)

DARMIN, *à Mad. Burlet.*

Elle a de la douleur.
L'ami Blanford sait déjà quelque chose.

Mad. BURLET.

Oh! comme il faut que tout le monde cause!
Darmin & moi nous n'en avons dit rien,
Nous nous taisions.

BLANFORD.

Vraiment! je le crois bien.
Oseriez-vous me faire confidence
De tels excès, de telle extravagance?

DARMIN.

Non: ce serait vous navrer de douleur.

Mad. BURLET.

Nous connaissons trop bien ta belle humeur,
ans en vouloir épaissir les nuages,
n te bridant le nez de tes outrages.

BLANFORD.

lourez de honte, allez, & cachez-vous.

Mad. BURLET.

Comment ! pourquoi ? fallait-il, entre nous,
enir troubler le repos de ta vie,
ouvrir tout haut Dorfise d'infamie,
t présenter aux railleurs dangereux
e ton affront le plaisir scandaleux?
iens : je suis vive, & franche & familière;
ais je suis bonne, & jamais tracassière.
e te verrais par ton ami trompé,
t, comme il faut, par ta femme dupé,
e t'entendrais chansonner par la ville,
aurais cent fois chanté ton vaudeville,
ue rien par moi tu n'apprendrais jamais.
ai deux grands buts ; le plaisir & la paix.
: fuis, je hais, presque autant que je m'aime,
es faux rapports, & les vrais tout de même.
ivons pour nous ; va, bien sot est celui
ui fait son mal des sottises d'autrui.

BLANFORD.

: ce n'est pas d'autrui, tête légère,
ont il s'agit : c'est votre propre affaire ;
'est vous.

Mad BURLET.

Moi ?

BLANFORD.

Vous, qui, ſans reſpecter rien,
Avez ſéduit un jeune homme de bien ;
Vous, qui voulez mettre encor ſur Dorfiſe
Cette effroyable & honteuſe ſottiſe.

Mad. BURLET.

Le trait eſt bon ! je ne m'attendais pas
(Je te l'avoue) à de pareils éclats.
Quoi ! c'eſt donc moi qui tantôt ? . . .

BLANFORD.

Oui, vous-même

Mad. BURLET.

Avec Adine ? . . .

BLANFORD.

Oui.

Mad. BURLET.

C'eſt donc moi qui l'aime ?

BLANFORD.

Aſſurément.

Mad. BURLET.

Qui dans mon cabinet
L'avais caché ?

BLANFORD.

Certes, le fait eſt net.

Mad. BURLET.

ort bien ! voilà de très-belles penſées !
e les admire ; elles ſont fort ſenſées !
la foi, tu joins, mon cher homme entêté,
.e ridicule avec la probité.
l me paraît que ta triſte cervelle
)e Don Quichotte a ſuivi le modèle ;
Très-honnête homme, inſtruit, brave, ſavant,
Mais, dans un point, toujours extravagant.
Garde-toi bien de devenir plus ſage ;
)n y perdrait ; ce ſerait grand dommage :
L'extravagance a ſon mérite. Adieu.
Venez, Darmin.

SCÈNE VI.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

NON : demeurez, morbleu !
J'ai votre honneur à cœur ; & j'en enrage.
Il faut quitter cette fourbe volage,
De ſes filets retirer votre foi,
La mépriſer, ou bien rompre avec moi.

DARMIN.

Le choix eſt triſte ; & mon cœur vous confeſſe
Qu'il aime fort ſon ami, ſa maitreſſe.

Mais ſe peut-il que votre eſprit chagrin
Juge toujours ſi mal du cœur humain ?
Voyez-vous pas qu'une femme hardie
Tiſſut le fil de cette perfidie ;
Qu'elle vous trompe, & de ſon propre affront
Veut, à vos yeux, flétrir un autre front ?

BLANFORD.

Voyez-vous pas, homme à cervelle creuſe,
Qu'une inſenſée, & fauſſe, & ſcandaleuſe,
Vous a choiſi pour être ſon plaſtron ;
Que vous gobez, comme un ſot, l'hameçon ;
Qu'elle veut voir juſqu'où ſa tyrannie
Peut s'exercer ſur votre plat génie ?

DARMIN.

Tout plat qu'il eſt, daignez interroger
Le ſeul témoin par qui l'on peut juger.
J'ai fait venir ici le jeune Adine ;
Il vous dira le fait.

BLANFORD.

Bon ! je devine
Que la friponne aura, par ſon caquet,
Très-bien ſiffié ſon jeune perroquet.
Qu'il vienne un peu, qu'il vienne me ſéduire !
Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
Je vois de loin, je vois que vous cherchez,
Avec le jeu de cent reſſorts cachés,
A dénigrer, à perdre ma maitreſſe,
Pour me donner je ne ſais quelle nièce,

Dont vous m'avez tant vanté les attraits ;
Mais, touchez-là ; j'y renonce à jamais.

DARMIN.

Soit : mais je plains votre excès d'imprudence.
D'une perfide essuyer l'inconstance,
N'est pas, sans doute, un cas bien affligeant ;
Mais c'est un mal de perdre son argent.
C'est-là le point. Bartolin, ce brave homme,
A-t-il enfin restitué la somme ?

BLANFORD.

Que vous importe ?

DARMIN.

Ah ! pardon, je croyais
Qu'il m'importait. J'ai tort, je me trompais.
Adine vient ; pour moi, je me retire :
Par lui, du moins, tâchez de vous instruire.
Si c'est de lui que vous vous défiez,
Vous avez tort plus que vous ne croyez ;
C'est un cœur noble, & vous pourrez connaître
Qu'il n'était pas ce qu'il a pu paraître.

SCÈNE VII.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

Ouais ! les voilà fortement acharnés
A me vouloir conduire par le nez.
Oh ! que Dorfiſe eſt bien d'une autre eſpèce !
Elle ſe taît ; en proie à ſa triſteſſe,
Sans affecter un air trop empreſſé,
Trop confiant, & trop embarraſſé ;
Elle me fuit, elle eſt dans ſa retraite ;
Et c'eſt ainſi que l'innocence eſt faite.
Or çà, jeune homme, avec ſincérité,
De point en point dites la vérité ;
Vous m'êtes cher, & la belle nature
Paraît en vous incorruptible & pure.
Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait ;
N'abuſez point de ce penchant ſecret.
Si vous m'aimez, ſongez bien, je vous prie,
Qu'il s'agit là du bonheur de ma vie.

ADINE.

Oui, je vous aime, oui, oui ; je vous promets
Que je ne veux vous abuſer jamais.

BLANFORD.

J'en ſuis charmé. Mais dites-moi, de grâce,
Ce qui s'eſt fait, & tout ce qui ſe paſſe.

ADINE.

D'abord Dorfiſe. . . .

BLANFORD.

Alte-là, mon mignon.
C'eſt ſa couſine, avouez-le-moi.

ADINE.

Non.

BLANFORD.

Eh bien ! voyons.

ADINE.

Dorfiſe à ſa toilette
M'a fait venir par la porte ſecrette.

BLANFORD.

Mais ce n'eſt pas pour Dorfiſe.

ADINE.

Si fait.

BLANFORD.

C'eſt de la part de Madame Burlet.

ADINE.

Eh ! non, Monſieur, je vous dis que Dorfiſe
S'était pour moi de bienveillance épriſe.

BLANFORD.

Petit fripon !

ADINE.

L'excès de ſes bontés
Était tout neuf à mes ſens agités.

Un tel amour n'eſt pas fait pour me plaire.
Je ne ſentais qu'une juſte colère;
Je m'indignais, Monſieur, avec raiſon,
Et de ſa flamme, & de ſa trahiſon;
Et je diſais que, ſi j'étais comme elle,
Aſſurément je ſerais plus fidelle.

BLANFORD.

Ah! le pendard! comme on a préparé
De ſes diſcours le poiſon trop ſucré!
Eh bien? après?

ADINE.

Eh bien! ſon éloquence
Déjà prenait un peu de véhémence.
Soudain, Monſieur, elle jette un grand cri:
On heurte, on entre; & c'était ſon mari.

BLANFORD.

Son mari? bon! quels ſots contes j'écoute!
C'était ce fou de Chevalier, ſans doute.

ADINE.

Oh! non: c'était un véritable époux;
Car il était bien brutal, bien jaloux;
Il menaçait d'aſſaſſiner ſa femme;
Il la nommait fauſſe, perfide, infâme.
Il prétendait me tuer auſſi, moi,
Sans que je ſuſſe, hélas! trop bien pourquoi.
Il m'a fallu conjurer ſa furie,
A deux genoux, de me ſauver la vie;
J'en tremble encor de peur.

BLANFORD.

Eh ! le poltron !
Et ce mari, voyons quel eſt ſon nom ?

ADINE.

Oh ! je l'ignore.

BLANFORD.

O la bonne impoſture !
Çà, peignez-moi, s'il ſe peut, ſa figure.

ADINE.

Mais il me ſemble, autant que l'a permis
L'horrible effroi qui troublait mes eſprits,
Que c'eſt un homme à fort méchante mine,
Gros, court, baſſet, nez camard, large échine,
Le dos en voûte, un teint jaune & tanné,
Un ſourcil gris, un œil de vrai damné.

BLANFORD.

Le beau portrait ! qui puis-je y reconnaître ?
Jaune, tanné, gris, gros, court, qui peut-ce être ?
En vérité, vous vous moquez de moi.

ADINE.

Éprouvez donc, Monſieur, ma bonne foi.
Je vous apprends que la même perſonne
Ce ſoir, chez elle, un rendez-vous me donne.

BLANFORD.

Un rendez-vous chez Madame Burlet ?

ADINE.

Eh ! non ; jamais ne ſerez-vous au fait ?

BLANFORD.

Quoi ! chez Madame ?

ADINE.

Oui.

BLANFORD.

Chez elle ?

ADINE.

Oui, vous dis-je.

BLANFORD.

Que cette intrigue & m'étonne & m'afflige !
Un rendez-vous ? Dorfise, vous ? ce soir ?

ADINE.

Si vous voulez, vous y pourrez me voir,
Ce même soir, sous un habit de fille,
Qu'elle m'envoye, & duquel je m'habille.
Par l'huis secret je dois être introduit
Chez cet objet dont l'amour vous séduit,
Chez cet objet si fidèle & si sage.

BLANFORD.

Ceci commence à me remplir de rage ;
Et j'apperçois, d'un ou d'autre côté,
Toute l'horreur de la déloyauté.
Ne ments-tu point ?

ADINE.

Mon âme, mal connue,
Pour vous, Monsieur, se sent trop prévenue,
Pour s'écarter de la sincérité.
Votre cœur noble aime la vérité,

: l'aime en vous; & je lui ſuis fidèle.

BLANFORD.

h, le flatteur!

ADINE.

Doutez-vous de mon zèle?

BLANFORD.

uf....

SCÈNE VIII.

LANFORD, ADINE, le Chevalier MONDOR.

Le Chevalier MONDOR.

ALLONS donc; peux-tu faire languir
os conviés, & l'heure du plaiſir?
u n'eus jamais, dans ta mélancolie,
lus de beſoin de bonne compagnie.
onſole-toi; tes affaires vont mal:
u n'es pas fait pour être mon rival.
: t'ai bien dit que j'aurais la victoire;
: l'ai, mon cher, & ſans beaucoup de gloire.

BLANFORD.

ue penſes-tu m'apprendre?

Le Chevalier MONDOR.

Oh! preſque rien:
ous épouſons ta maitreſſe.

BLANFORD.

Ah ! fort bien !
Nous le savions.

Le Chevalier MONDOR.

Quoi ! tu sais qu'un Notaire....

BLANFORD.

Oui, je le sais. Il ne m'importe guère.
Je connais tout le complot ; se peut-il
Qu'on en ait pu si mal ourdir le fil ?
(*Au petit Adine.*)
Ce rendez-vous, quand il serait possible,
Avec le vôtre est tout incompatible.
Ai-je raison ? parle, en es-tu frappé ?
Tu me trompais, ou l'on t'avait trompé.
Je te crois bon ; ton cœur, sans artifice,
Est apprentif dans l'école du vice.
Un esprit simple, un cœur neuf & trop bon
Est un outil dont se sert un fripon.
N'es-tu venu, cruel ! que pour me nuire ?

ADINE.

Ah ! c'en est trop ; gardez-vous de détruire,
Par votre humeur, & votre vain courroux,
Cette pitié qui parle encor pour vous.
C'est elle seule à présent qui m'arrête ;
N'écoutez rien, faites à votre tête.
Dans vos chagrins noblement affermi,
Soupçonnez bien quiconque est votre ami ;
Croyez sur-tout quiconque vous abuse ;
Que votre humeur & m'outrage & m'accuse :

is apprenez à reſpecter un cœur,
ui n'eſt, pour vous, ni trompé ni trompeur.

Le Chevalier MONDOR.

i tiens-tu ? là ! le dépit te ſuffoque ;
ſqu'aux enfans, chacun de toi ſe moque.
eviens plus ſage ; il faut tout oublier
ans le vin Grec, où je vais te noyer.
ens, bel enfant !

SCÈNE IX.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

DEMEURE encore, Adine ;
n m'as ému ; ta douleur me chagrine.
ſais que j'ai ſouvent un peu d'humeur ;
ais tu connais tout le fond de mon cœur.
eſt né juſte, il n'eſt que trop ſenſible.
vois quel eſt mon embarras horrible.
urais-tu bien le plaiſir malfaiſant
e t'égayer à croître mon tourment ?
rle-moi vrai, mon fils, je t'en conjure.

ADINE.

ous êtes bon, mon âme eſt auſſi pure.
n'ai jamais connu juſqu'à préſent,
Je l'avoûrai) qu'un ſeul déguiſement ;

Mais si mon cœur en un point se déguise,
Je ne ments pas sur vous, & sur Dorfise;
Je plains l'amour qui sur vos yeux distraits
Mit dès long-tems un bandeau trop épais;
Et je sens bien que l'amour peut séduire.
Sur tout ceci tâchez de vous instruire;
C'est l'amour seul qui doit tout réparer;
Il vous aveugle; il doit vous éclairer.

(*Elle sort.*)

BLANFORD, *seul.*

Que veut-il dire, & quel est ce mystère?
Il faut, dit-il, que l'amour seul m'éclaire;
Il se déguise; il ne ment point : ma foi,
C'est un complot, pour se moquer de moi.
Le Chevalier, Darmin, & ma cousine,
Et Bartolin, & le petit Adine,
Dorfise enfin, & Colette, & mon cœur,
Le monde entier redoublent mon humeur.
Monde maudit, qu'à bon droit je méprise,
Ramas confus de fourbe & de sottise,
S'il faut opter; si, dans ce tourbillon,
Il faut choisir d'être dupe ou fripon,
Mon choix est fait; je bénis mon partage.
Ciel! rends-moi dupe, & rends-moi juste & sage.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLANFORD, *seul.*

Que devenir ? où ſera mon aſyle ?
Tous les chagrins m'arrivent à la file.
Je vais ſur mer ; un pirate maudit
Livre combat, & mon vaiſſeau périt.
Je viens ſur terre ; on me dit qu'une ingrate,
Que j'adorais, eſt cent fois plus pirate.
Une caſſette eſt mon unique eſpoir ;
Un Bartolin doit la rendre ce ſoir.
Ce Bartolin promet, remet, diffère ;
Serait-ce encore un troiſième corſaire ?
J'attends Adine, afin de ſavoir tout ;
Elle ne vient point. Chacun me pouſſe à bout,
Chacun me fuit ; voilà le fruit, peut-être,
De cette humeur dont je ne fus pas maître,
Qui me rendait difficile en amis,
Et confiant pour mes ſeuls ennemis.
S'il eſt ainſi, j'ai bien tort, je l'avoue ;
Bien juſtement la fortune me joue.
A quoi me ſert ma triſte probité,
Qu'à mieux ſentir que j'ai tout mérité ?
Quoi ! cet enfant ne vient point ?

SCÈNE II.

BLANFORD; Mad. BURLET, *passant sur le théâtre.*

BLANFORD, *l'arrêtant.*

AH! Madame,
Daignez calmer l'orage de mon âme;
Un mot, de grâce, un moment de loisir.
Où courez-vous?

Mad. BURLET.

Souper, me réjouir;
Je suis pressée.

BLANFORD.

Ah! j'ai dû vous déplaire;
Mais oubliez votre juste colère.
Pardonnez.

Mad. BURLET, *en riant.*

Bon! loin de me courroucer,
J'ai pardonné déjà sans y penser.

BLANFORD.

Elle est trop bonne. Eh bien! qu'à ma tristesse
Votre humeur gaie un moment s'intéresse.

Mad. BURLET.

Va, j'ai gaîment pour toi de l'amitié,
Beaucoup d'estime, & beaucoup de pitié.

BLANFORD.

Vous plaindriez le deſtin qui m'outrage?

Mad. BURLET.

Ton deſtin, oui; ton humeur davantage.

BLANFORD.

Vous êtes vraie, au moins; la bonne foi,
Vous le ſavez) a des charmes pour moi.
Parlez, Darmin n'aurait-il qu'un faux zèle?
Me trompe-t-il? eſt-il ami fidèle?

Mad. BURLET.

Viens: Darmin t'aime, & Darmin, dans ſon cœur,
A tes vertus, avec plus de douceur.

BLANFORD.

Et Bartolin?

Mad. BURLET.

Tu veux que je réponde
De Bartolin, du cœur de tout le monde!
Il eſt, je penſe, un honnête caiſſier.
Pourquoi de lui veux-tu te défier?
C'eſt ton ami, c'eſt l'ami de Dorſiſe.

BLANFORD.

Dorſiſe! mais, parlez avec franchiſe;
Ne pourrait-il que Dorſiſe, en un jour,
Pour un enfant eût trahi tant d'amour?
Et que veut dire encore, en cette affaire,
Ce Chevalier qui parle de Notaire?
Le bruit public eſt qu'il va l'épouſer.

Mad. BURLET.

Ces bruits publics doivent ſe mépriſer.

BLANFORD.

Je sors encore, à l'instant, de chez elle;
Elle m'a fait serment d'être fidelle.
Elle a pleuré . . . l'amour & la douleur
Sont dans ses yeux : démentent-ils son cœur?
Est-elle fausse ? & notre jeune Adine. . . .
Quoi ! vous riez ?

Mad. BURLET.

Oui, je ris de ta mine;
Rassûre-toi. Va, pour cet enfant-là,
Crois que jamais on ne te quittera,
Sois-en très-sûr ; la chose est impossible.

BLANFORD.

Ah ! vous calmez mon âme trop sensible ;
Le Chevalier n'en trouble point la paix;
Dorsise m'aime, & je l'aime à jamais.

Mad. BURLET.

A jamais ! c'est beaucoup.

BLANFORD.

Mais si l'on m'aime ? . .
Adine est donc d'une impudence extrême.
Il calomnie, & le petit fripon
A donc le cœur le plus gâté ?

Mad. BURLET.

Lui ? non.
Il a le cœur charmant, & la nature
A mis dans lui la candeur la plus pure;
Compte sur lui.

BLANFORD.

Quels discours sont-ce là ?
Vous vous moquez.

Mad. BURLET.

Je dis vrai.

BLANFORD.

Me voilà
Plus enfoncé dans mon incertitude ;
Vous vous jouez de mon inquiétude ;
Vous vous plaisez à déchirer mon cœur.
Dorfise, ou lui, m'outrage avec noirceur ;
Convenez-en. L'un des deux est un traître.
Répondez donc.

Mad. BURLET, *en riant.*

Cela pourrait bien être....

BLANFORD.

S'il est ainsi, vous voyez quels éclats.

Mad. BURLET.

Oh ! mais aussi cela peut n'être pas ;
Je n'accuse personne.

BLANFORD.

Hom ! que j'enrage !

Mad. BURLET.

N'enrage point, sois moins triste & plus sage.
Tiens, veux-tu prendre un parti qui soit sûr ?

BLANFORD.

Oui.

Mad. BURLET.

Laiſſe là tout ce complot obſcur:
Point d'examen, point de tracaſſerie;
Tourne avec moi tout en plaiſanterie;
Prends ton argent chez Monſieur Bartolin,
Vis avec nous uniment, ſans chagrin.
N'approfondis jamais rien dans la vie,
Et gliſſe-moi ſur la ſuperficie;
Connais le monde, & ſais le tolérer;
Pour en jouir, il le faut effleurer.
Tu me traitais de cervelle légère:
Mais ſouviens-toi que la ſolide affaire,
La ſeule ici qu'on doive approfondir,
C'eſt d'être heureux, & d'avoir du plaiſir.

SCÈNE III.

BLANFORD, *ſeul.*

Etre heureux! moi! le conſeil eſt utile;
Dirait-on pas que la choſe eſt facile?
Ce n'eſt qu'un rien, & l'on n'a qu'à vouloir!
Ah! ſi la choſe était en mon pouvoir!
Et pourquoi non? dans quelle gêne extrême
Je me ſuis mis pour m'outrager moi-même?
Quoi! cet enfant, Darmin, le Chevalier,
Par leurs diſcours auront pu m'effrayer!

Non, non : ſuivons le conſeil que me donne
Cette couſine ; elle eſt folle, mais bonne.
Elle a rendu gloire à la vérité.
Dorfiſe m'aime ; on eſt en ſûreté.
Je ne veux plus rien voir, ni rien entendre.
Par cet Adine on voulait me ſurprendre,
Pour m'éblouir, & pour me gouverner.
Dans ſes filets je ne veux point donner.
Darmin toujours eſt coiffé de ſa nièce.
Que je la hais ! mais quelle étrange eſpèce. . . .
(*Adine paraît dans le fond du théâtre.*)
Le voici donc, ce malheureux enfant,
Qui cauſe ici tant de déchaînement !
On le prendrait, je crois, pour une fille.
Sous ces habits que ſa mine eſt gentille !
Jamais, ma foi, je ne m'étais douté
Qu'il pût avoir cette fleur de beauté ;
Il n'a point l'air gêné dans ſa parure,
Et ſon viſage eſt fait pour ſa coiffure.

SCÈNE IV.

BLANFORD, ADINE.

ADINE, *en habit de fille.*

EH bien ! Monſieur, je ſuis tout ajuſté,
Et vous ſaurez bientôt la vérité.

BLANFORD.

Je ne veux plus rien ſavoir de ma vie :
C'en eſt aſſez. Laiſſez-moi, je vous prie.

J'ai depuis peu changé de ſentiment ;
Je n'aime point tout ce déguiſement.
Ne vous mêlez jamais de cette affaire,
Et reprenez votre habit ordinaire.

ADINE.

Qu'entends-je, hélas ! je m'apperçois enfin
Que je ne puis changer votre deſtin,
Ni votre cœur ; votre âme inaltérable
Ne connaît point la douleur qui m'accable ;
Vous en ſaurez les funeſtes effets :
Je me retire. Adieu donc pour jamais.

BLANFORD.

Mais quels accens !... D'où viennent tes alarmes ?
Il eſt outré. Je vois couler ſes larmes.
Que prétend-il ? . . .Parlez, quel intérêt
Avez-vous donc à ce qui me déplaît ?

ADINE.

Mon intérêt, Monſieur, était le vôtre ;
Juſqu'à préſent je n'en connus point d'autre.
Je vois quel eſt tout l'excès de mon tort.
Pour vous ſervir je faiſais un effort ;
Mais ce n'eſt pas le premier.

BLANFORD.

L'innocence
De ſon maintien, ſa modeſte aſſurance,
Son ton, ſa voix, ſon ingénuité,
Me font pencher preſque de ſon côté.

Ma

Mais, cependant, tu vois, l'heure se passe,
Où ce projet, plein de fourbe & d'audace,
Devait, dis-tu, sous mes yeux s'accomplir.

ADINE.

Aussi j'entends une porte s'ouvrir.
Voici l'endroit, voici le moment même,
Où vous auriez pu savoir qui vous aime.

BLANFORD.

Est-il possible ? est-il vrai ? juste Dieu !

ADINE, *finement.*

Il me paraît très-possible.

BLANFORD.

En ce lieu
Demeurez donc. Quoi ! tant de fourberie ?
Perfide ! Non. . . .

ADINE.

Taisez-vous, je vous prie.
Paix, attendez. J'entends un peu de bruit ;
On vient vers nous ; j'ai peur, car il fait nuit.

BLANFORD.

N'ayez point peur.

ADINE.

Gardez donc le silence ;
Voici quelqu'un sûrement qui s'avance.

SCÈNE V.

ADINE; BLANFORD, *d'un côté* DORFISE, *de l'autre, à tâtons.*

(Le théâtre représente une nuit.)

DORFISE.

J'ENTENDS, je crois, la voix de mon amant.
Qu'il est exact! Ah! quel enfant charmant!

ADINE.

Chut.

DORFISE.

Chut? c'est vous?

ADINE.

Oui, c'est moi dont le zè
Pour ce que j'aime est à jamais fidèle.
C'est moi qui veux lui prouver, en ce jour,
Qu'il me devait un plus tendre retour.

DORFISE.

Ah! je ne puis en donner un plus tendre;
Pardonnez-moi, si je vous fais attendre:
Mais Bartolin, que je n'attendais pas,
Dans le logis se promène à grands pas,
Il semble encor que quelque jalousie,
Malgré mes soins, trouble sa fantaisie.

ADINE.

Peut-être il craint de voir ici Blanford ;
C'eſt un rival bien dangereux.

DORFISE.

D'accord.
Hélas ! mon fils, je me vois bien à plaindre.
Tout à la fois il me faut ici craindre
Monſieur Blanford, & mon maudit mari.
Lequel des deux eſt de moi plus haï?
Mon cœur l'ignore ; &, dans mon trouble extrême,
Je ne ſais rien, ſinon que je vous aime.

ADINE.

Vous haïſſez Blanford, là, tout de bon?

DORFISE.

La crainte enfin produit l'averſion.

ADINE, *finement.*

Et l'autre époux ?

DORFISE.

A lui rien ne m'engage.

BLANFORD.

Que je voudrais ! . . .

ADINE, *bas, allant vers lui.*

Paix donc !

DORFISE.

En femme ſage ;

J'ai consulté sur le contrat dressé :
Il est cassable ; ah ! qu'il sera cassé !
Qu'un autre hymen flatte mon espérance !

ADINE.

Quoi ! m'épouser ?

DORFISE.

Je veux qu'avec prudence,
Secrettement nous partions tous les deux,
Pour éviter un éclat scandaleux,
Et que bientôt, quand d'ici je m'éloigne,
Un lien sûr & bien serré nous joigne,
Un nœud sacré, durable autant que doux.

ADINE.

Durable ! allons. Mais, de quoi vivrons-nous ?

DORFISE.

Vous me charmez par cette prévoyance ;
Ce qui me plaît en vous, c'est la prudence.
Apprenez donc que ce guerrier Blanford,
Héros en mer, en affaire un butord,
Quand de Marseille il quitta les pénates,
Pour attaquer de Maroc les pirates,
M'a mis en main, très-cordialement,
Son cœur, sa foi, ses bijoux, son argent ;
Comme je suis non moins neuve en affaire,
L'autre mari s'en fit dépositaire.
Je vais reprendre & les bijoux & l'or ;
Nous en allons aider Monsieur Blanford :
C'est un bon-homme : il est juste qu'il vive ;
Partageons vîte, & gardons qu'on nous suive.

ADINE.

Et que dira le monde ?

DORFISE.

Ah ! ſes éclats
M'ont fait trembler, lorſque je n'aimais pas.
Je l'ai trop craint : à préſent je le brave ;
C'eſt de vous ſeul que je veux être eſclave.

ADINE.

Hélas ! de moi ?

DORFISE.

Je m'en vais ſourdement
Chercher ce coffre, à tous deux important.
Attends ici ; je revole ſur l'heure.

SCÈNE VI.

BLANFORD, ADINE.

ADINE.

Qu'en dites-vous ? eh bien ? là ?

BLANFORD.

Que je meure,
S'il fut jamais un tour plus déloyal,
Plus enragé, plus noir, plus infernal ;
Et cependant admirez, jeune Adine,
Comme, à jamais, dans nos âmes domine

Ce vif instinct, ce cri de la vertu,
Qui parle encor dans un cœur corrompu.

ADINE.

Comment ?

BLANFORD.

Tu vois que la perfide n'ose
Me voler tout, & me rend quelque chose.

ADINE, *avec un ton ironique.*

Oui : vous devez bien l'en remercier.
N'avez-vous pas encore à confier
Quelque cassette à cette honnête prude ?

BLANFORD.

Ah ! prends pitié d'une peine si rude ;
Ne tourne point le poignard dans mon cœur.

ADINE.

Je ne voulais que le guérir, Monsieur.
Mais, à vos yeux, est-elle encor jolie ?

BLANFORD.

Ah ! qu'elle est laide après sa perfidie !

ADINE.

Si tout ceci peut pour vous prospérer,
De ses filets si je peux vous tirer,
Puis-je espérer qu'en détestant ses vices,
Votre vertu chérira mes services ?

BLANFORD.

Aimable enfant, soyez sûr que mon cœur
Croit voir son fils & son libérateur.

Je vous admire, & le ciel, qui m'éclaire,
Semble m'offrir mon ange tutélaire.
Ah ! de mon bien la moitié, pour le moins,
N'eſt qu'un vil prix au-deſſous de vos ſoins.

ADINE.

Vous ne pouvez à préſent trop entendre
Quel eſt le prix auquel je dois prétendre.
Mais votre cœur pourra-t-il refuſer
Ce que Darmin viendra vous propoſer ?

BLANFORD.

Ce que j'entends ſemble éclairer mon âme,
Et la percer avec des traits de flamme.
Ah ! de quel nom dois-je vous appeler ?
Quoi ! votre ſort ainſi s'eſt pu voiler ?
Quoi ! j'aurais pu toujours vous méconnaître ?
Et vous ſeriez ce que vous ſemblez être ?

ADINE, *en riant.*

Qui que je ſois, de grâce, taiſez-vous ;
J'entends Dorfiſe : elle revient à nous.

DORFISE, *en revenant avec la caſſette.*

J'ai la caſſette, enfin ; l'amour propice
A ſecondé mon petit artifice.
Tiens, mon enfant, prends vîte, & détalons.
Tiens-tu bien ?

BLANFORD, *à la place d'Adine, qui lui donne la caſſette.*

Oui.

DORFISE.

Le tems nous preſſe, allons.

SCÈNE VII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE; BARTOLIN, *l'épée à la main, dans l'obscurité, courant à Adine.*

BARTOLIN.

AH ! c'en est trop : arrête, arrête, infâme ;
C'est bien assez de m'enlever ma femme ;
Mais, pour l'argent !

ADINE, *à Blanford.*

Eh ! Monsieur, je me meurs.

BLANFORD, *en se battant d'une main, & en remettant la cassette à Adine, de l'autre.*

Tiens la cassette.

SCÈNE DERNIÈRE.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, DARMIN, Mad. BURLET, COLETTE; le Chevalier MONDOR, *une ſerviette & une bouteille à la main : des flambeaux.*

Mad. BURLET.

AH ! ah ! quelles clameurs !
Dieu me pardonne ! on ſe bat.

Le Chevalier MONDOR.

Garre, garre ;
Voyons un peu d'où vient ce tintamarre.

ADINE, *à Blanford.*

Hélas ! Monſieur, ſeriez-vous point bleſſé ?

DORFISE, *toute étonnée.*

Ah !

Mad. BURLET.

Qu'eſt-ce donc, qu'eſt-ce qui s'eſt paſſé ?

BLANFORD, *à Bartolin qu'il a déſarmé.*

Rien : c'eſt Monſieur, homme à vertu parfaite,
Bon tréſorier, grand gardeur de caſſette,

Qui me prenait, sans me manquer en rien,
Tout doucement ma maitresse & mon bien.
Grâce aux vertus de cet enfant aimable,
J'ai découvert ce complot détestable ;
Il a remis ma cassette en mes mains.

(*A Bartolin.*)

Va, je te laisse à tes mauvais destins ;
Pour dire plus, je te laisse à Madame.
Mes chers amis, j'ai démasqué leur âme :
Et ce coquin. . . .

BARTOLIN, *s'en allant.*

Adieu.

Le Chevalier MONDOR.

Mon rendez-vous,
Que devient-il ?

BLANFORD.

On se moquoit de vous.

Le Chevalier MONDOR, *à Blanford.*

De vous aussi, m'est avis ?

BLANFORD.

De moi-même.
J'en suis encor dans un dépit extrême.

Le Chevalier MONDOR.

On te trompait comme un sot.

BLANFORD.

Que d'horreur !
O pruderie ! ô comble de noirceur !

Le Chevalier MONDOR.

Eh ! laiſſe-là toute la pruderie,
Et femme, & tout ; viens boire, je te prie.
Je traite ainſi tous les malheurs que j'ai.
Qui boit toujours n'eſt jamais affligé.

Mad. BURLET.

Je ſuis fâchée, entre nous, que Dorfiſe
Ait pu commettre une telle ſottiſe.
Cela pourra d'abord faire jaſer ;
Mais tout s'appaiſe, & tout doit s'appaiſer.

DARMIN.

Sortez enfin de votre inquiétude,
Et pour jamais gardez-vous d'une prude.
Savez-vous bien, mon ami, quel enfant
Vous a rendu votre honneur, votre argent,
Vous a tiré du fond du précipice,
Où vous plongeait votre aveugle caprice ?

BLANFORD, *regardant Adine.*

Mais....

DARMIN.

C'eſt ma nièce.

BLANFORD.

O ciel !

DARMIN.

C'eſt cet objet
Qu'en vain mon zèle à vos vœux propoſait,
Quand mon ami, trompé par l'infidelle,
Mépriſait tout, haïſſait tout pour elle.

BLANFORD.

Quoi ! j'outrageais, par d'indignes refus,
Tant de beautés, de grâces, de vertus !

ADINE.

Vous n'en auriez jamais eu connaissance,
Si ce hasard, mes bontés, ma constance
N'avaient levé les voiles odieux
Dont une ingrate avait couvert vos yeux.

DARMIN.

Vous devez tout à son amour extrême,
Votre fortune, & votre raison même.
Répondez donc, que doit-elle espérer ?
Que voulez-vous, en un mot ?

BLANFORD, *en se jetant à ses genoux.*

L'adorer.

Le Chevalier MONDOR.

Ce changement est doux autant qu'étrange.
Allons, l'enfant, nous gagnons tous au change.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LE DÉPOSITAIRE,

COMÉDIE,

En vers & en cinq Actes ; 1772.

PRÉFACE.

L'Abbé de *Château-neuf*, auteur du dialogue sur la musique des Anciens, ouvrage savant & agréable, rapporte, à la page 116, l'anecdote suivante.

« *Molière* nous cita Mlle *Ninon l'Enclos* » comme la personne qu'il connaissait sur » qui le ridicule faisait une plus prompte » impression, & nous apprit qu'ayant été la » veille lui lire son Tartuffe (selon sa coutume » de la consulter sur tout ce qu'il faisait) elle » l'avait payé en même monnoie par le récit » d'une aventure qui lui était arrivée avec un » scélérat à-peu-près de cette espèce, dont » elle lui fit le portrait avec des couleurs si » vives & si naturelles, que, si sa pièce n'eût » pas été faite, nous disait-il, il ne l'aurait » jamais entreprise, tant il se serait cru inca- » pable de rien mettre sur le théâtre d'aussi

» parfait que le tartuffe de mademoiſelle » *l'Enclos* ».

Suppoſé que *Molière* ait parlé ainſi, je ne ſais à quoi il penſait. Cette peinture d'un faux dévot, ſi vive & ſi brillante dans la bouche de *Ninon*, aurait dû, au contraire, exciter *Molière* à compoſer ſa comédie du Tartuffe, s'il ne l'avait pas déjà faite. Un génie tel que le ſien eût vu tout d'un coup dans le ſimple récit de *Ninon*, de quoi conſtruire ſon inimitable pièce, le chef-d'œuvre du bon comique, de la ſaine morale, & le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuſe. D'ailleurs, il y a, comme on ſait, une prodigieuſe différence entre raconter plaiſamment, & intriguer une comédie ſupérieurement.

L'aventure dont parlait *Ninon* pouvait fournir un bon conte, ſans être la matière d'une bonne comédie.

Je me ſouviens qu'étant un jour dans la néceſſité d'emprunter de l'argent d'un uſurier, je trouvai deux crucifix ſur ſa table. Je lui de-

nandai si c'étaient des gages de ses débiteurs; l me répondit que non, mais qu'il ne faisait amais de marché qu'en présence du crucifix. e lui répartis qu'en ce cas un seul suffisait, & ue je lui conseillais de le placer entre les deux arrons. Il me traita d'impie, & me déclara u'il ne me prêterait point d'argent. Je pris ongé de lui; il me courut après sur l'escalier, & me dit, en faisant le signe de la croix, que, i je pouvais l'assurer que je n'avais point eu de nauvaises intentions en lui parlant, il pourrait onclure mon affaire en conscience. Je lui épondis que je n'avais eu que de très-bonnes ntentions. Il se résolut donc à me prêter sur ages à dix pour cent pour six mois, retint les ntérêts par devers lui; &, au bout des six mois, disparut avec mes gages qui valaient quatre u cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La gure de ce galant homme, son ton de voix, outes ses allures étaient si comiques, qu'en les nitant, j'ai fait rire quelquefois des convives qui je racontais cette petite historiette. Mais,

certainement, si j'en avais voulu faire une comédie, elle aurait été des plus insipides.

Il en est peut-être ainsi de la comédie du Dépositaire. Le fond de cette pièce est ce même conte que mademoiselle l'*Enclos* fit à *Molière*. Tout le monde sait que *Gourville* ayant confié une partie de son bien à cette fille si galante & si philosophe, & une autre à un homme qui paraît pour très-dévot, le dévot garda le dépôt pour lui, & celle qu'on regardait comme peu scrupuleuse, le rendit fidèlement sans y avoir touché.

Il y a aussi quelque chose de vrai dans l'aventure des deux frères. Mademoiselle l'*Enclos* racontait souvent qu'elle avait fait un honnête-homme d'un jeune fanatique, à qui un frippon avait tourné la tête, & qui, ayant été volé par des hypocrites, avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'est avisé de faire une comédie qu'on n'a jamais osé montrer qu'à quelques intimes amis. Nous ne la donnons pas

ommé un ouvrage bien théâtral. Nous pen-
ons même qu'elle n'eſt pas faite pour être
ouée. Les uſages, le goût ſont trop changés
epuis ce tems-là. Les mœurs bourgeoiſes ſem-
lent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'ivro-
nes : c'eſt une mode qui était trop commune
u tems de *Ninon*. On ſait que *Chapelle* s'eni-
rait preſque tous les jours. *Boileau* même, dans
es premières ſatyres, le ſobre *Boileau* parle
oujours de bouteilles de vin, & de trois ou
uatre cabaretiers ; ce qui ſerait aujourd'hui
nſupportable.

Nous donnons ſeulement cette pièce comme
n monument très-ſingulier, dans lequel on
etrouve mot pour mot ce que penſait *Ninon*
ur la probité & ſur l'amour. Voici ce qu'en
lit l'Abbé de *Château-neuf*, page 121.

« Comme le premier uſage qu'elle a fait
» de ſa raiſon a été de s'affranchir des erreurs
» vulgaires, elle a compris de bonne heure
» qu'il ne peut y avoir qu'une même morale
» pour les hommes & pour les femmes. Sui-

» vant cette maxime, qui a toujours fait la règle
» de ſa conduite, il n'y a ni exemple, ni cou-
» tume qui pût lui faire excuſer en elle la fauſ-
» ſeté, l'indiſcrétion, la malignité, l'envie
» & tous les autres défauts, qui, pour être
» ordinaires aux femmes, n'en bleſſent pas
» moins les premiers devoirs de la ſociété.

» Mais ce principe, qui lui fait ainſi juger
» des paſſions ſelon qu'elles ſont en elles-mê-
» mes, l'engage auſſi, par une ſuite néceſſaire
» à ne les pas condamner plus ſévèrement
» dans l'un que dans l'autre ſexe. C'eſt pour
» cela, par exemple, qu'elle n'a jamais pu reſ-
» pecter l'autorité de l'opinion dans l'injuſtice
» qu'ont les hommes de tirer vanité de la
» même paſſion à laquelle ils attachent la
» honte des femmes, juſqu'à en faire leur plus
» grand, ou plutôt leur unique crime; de la
» même manière qu'on réduit auſſi leurs
» vertus à une ſeule, & que la probité, qui
» comprend toutes les autres, eſt une quali-
» fication auſſi inuſitée à leur égard, que ſ

» elles n'avaient aucun droit d'y prétendre ».

Ce caractère est précisément le même qu'on etrouve dans la pièce, & ces traits nous ont aru suffire pour rendre l'ouvrage précieux à ous les amateurs des singularités de notre lit-érature, & sur-tout à ceux qui cherchent avec vidité tout ce qui concerne une personne aussi ngulière que Mademoiselle *Ninon* l'*Enclos*. e lecteur est seulement prié de faire attention ue ce n'est pas la *Ninon* de vingt ans, mais *Ninon* de quarante.

PERSONNAGES.

NINON, femme de trente-cinq à quarante an très-bien miſe ; grand caractère du hau comique.

GOURVILLE l'aîné, grand nigaud, habill de noir, mal boutonné ; une mauvaiſe pe ruque de travers, l'air très-gauche.

GOURVILLE le jeune, petit-maître du bo ton.

M. GARANT, marguillier, en manteau noi large rabat, large perruque, peſant ſes p roles, & l'air recueilli.

L'avocat PLACET, en rabat & en robe, l'a empeſé, & déclamant tout.

M. AGNANT, bon bourgeois, buveur, non pas ivrogne de comédie.

Mde. AGNANT, habillée & coëffée à l'an que, bourgeoiſe acariâtre.

LISETTE, } valets de comédie dans l'anci
PICARD, } goût.

La ſcène eſt chez mademoiſelle Ninon l'Enclo au Marais.

LE DÉPOSITAIRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

NINON, GOURVILLE le jeune.

Le jeune GOURVILLE.

AINSI, belle Ninon, votre philosophie
Pardonne à mes défauts, & souffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre soin.
Vous êtes tolérante; & j'en ai grand besoin.

NINON.

J'aime assez, cher Gourville, à former la Jeunesse;
Le fils de mon ami vivement m'intéresse.

Je touche à mon hiver, & c'eſt mon paſſe-tems
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printems
N'étant plus bonne à rien déſormais pour moi-même
Je ſuis pour le conſeil : voilà tout ce que j'aime ;
Mais la ſévérité ne me va point du tout.
Hélas ! on ſait aſſez que ce n'eſt point mon goût
L'indulgence à jamais doit être mon partage ;
J'en eus un peu beſoin, quand j'étais à votre âge
Eh bien! vous aimez donc cette petite Agnant ?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'eſt une aimable enfant.
Sa mère quelquefois dans la maiſon l'amène.
J'ai l'œil bon ; j'ai prévu de loin votre fredaine ;
Mais eſt-ce un ſimple goût, une inclination?

Le jeune GOURVILLE.

Du moins, pour le préſent, c'eſt une paſſion.
Un certain avocat pour mari ſe propoſe :
Mais auprès de la fille il a perdu ſa cauſe.

NINON.

Je crois que mieux que lui vous avez ſu plaider.

Le jeune GOURVILLE.

Je ſuis aſſez heureux pour la perſuader.

NINON.

NINON.

Sans doute, vous flattez & le père & la mère,
Et jusqu'à l'avocat : c'est le grand art de plaire.

Le jeune GOURVILLE.

J'y mets, comme je puis, tous mes petits talens.
Le père aime le vin.

NINON.

C'est un vice du tems;
La mode en passera. Ces buveurs me déplaisent;
Leur gaité m'assourdit, leurs vains discours me pèsent.
J'aime peu leurs chansons, & je hais leur fracas;
La bonne compagnie en fait très-peu de cas.

Le jeune GOURVILLE.

La mère Agnant est brusque, emportée & revêche;
Sotte, un oison bridé devenu pigrièche.
Bonne diablesse au fond.

NINON.

Oui, voilà, trait pour trait,
De nos très-sots voisins le fidèle portrait.
Mais on doit se plier à souffrir tout le monde;
Les plats & lourds bourgeois dont cette ville abonde,
Les grands airs de la Cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis seigneurs, nos pincés beaux-esprits:
C'est un mal nécessaire & que souvent j'essuye.
Pour ne pas trop déplaire, il faut bien qu'on s'ennuye.

Le jeune GOURVILLE.

Mais Sophie eſt charmante & ne m'ennuiera pas.

NINON.

Ah ! je vous avouerai qu'elle eſt pleine d'appas.
Aimez-la, quittez-la, mon amitié tranquile
A vos goûts, quels qu'ils ſoient, ſera toujours faci
A la droite raiſon dans le reſte ſoumis,
Changez de voluptés, ne changez point d'amis ;
Soyez homme d'honneur, d'eſprit & de courage
Et livrez-vous ſans crainte aux erreurs du bel âg
Quoi qu'en diſent l'Aſtrée, & Clélie, & Cyri
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus.
L'amour n'exige point de raiſon, de mérite [1].
J'ai vu des ſots qu'on prend, des gens de bien qu'o
Je fus (& tout Paris l'a ſouvent publié)
Infidelle en amour, fidelle en amitié.
Je vous chéris, Gourville, & pour toute ma vi
Votre père n'eût pas de plus conſtante amie,
Dans des tems malheureux il arrangea mon bien ;
Je dois tout à ſes ſoins : ſans lui je n'aurais rien
Vous ſavez à quel point j'avais ſa confiance :
C'eſt un plaiſir pour moi que la reconnaiſſance ;
Elle occupe le cœur : je n'ai point de parens :
Et votre frère & vous me tenez lieu d'enfans.

---

[1] Ce ſont les propres paroles de Ninon, dans le I livre de l'abbé de Châteauneuf.

Le jeune GOURVILLE.

Votre exemple m'instruit, votre bonté m'accable.
Ninon dans tous les tems fut un homme estimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu solidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant?

Le jeune GOURVILLE.

Pas trop.

NINON.

Voici le tems, où de votre fortune
Le nœud très-délicat, l'intrigue peu commune,
Grâce à monsieur Garant, pourra se débrouiller.

Le jeune GOURVILLE.

Ce bon monsieur Garant me fait toujours bâiller.
Il est si compassé, si grave, si sévère!
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.
Il me fait trop sentir que, par un fort fâcheux,
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

NINON.

On omit, il est vrai, le mot de légitime.
Gourville, votre père, eut la publique estime.
Il eut mille vertus; mais il eut, entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop sage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.

Vous ne poſſédez rien ; mais ce monſieur Garant,
Son banquier autrefois, & ſon correſpondant,
Pour deux-cent-mille francs étant ſon légataire,
N'en eſt, vous le ſavez, que le dépoſitaire.
Il fera ſon devoir, il l'a dit devant moi;
L'honneur eſt plus puiſſant, plus ſacré que la loi.

Le jeune GOURVILLE.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête
Cet homme de ſermons me rompt toujours la tête
Directeur d'hopitaux, ſyndic & marguillier,
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je ſuis une tête légère,
Un jeune diſſolu, ſans mœurs, ſans caractère,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs.
Oui, je ſuis débauché; mais parbleu! j'ai des mœurs
Je ne dois rien, je ſuis fidèle à mes promeſſes;
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maitreſſes
Je bois ſans m'enivrer; j'ai tout payé comptant;
Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent
Tout marguillier qu'il eſt, ma foi, je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

NINON.

Il eſt un tems pour tout.

Le jeune GOURVILLE.

Monſieur mon frère aîné,
Je l'avoue, a l'eſprit tout autrement tourné.

Il est sage & profond, sa conduite est austère ;
Il lit les vieux auteurs & ne les entend guère :
Il mépriſe le monde. Eh bien! qu'il soit un jour,
Pour prix de ses vertus, marguillier à son tour ;
Et que monsieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui seul me concerne,
C'est le plaisir ; l'argent, voyez-vous, ne m'est rien.
Je suis assez content d'un honnête entretien.
L'avarice est un monstre ; &, pourvu que je puisse
Supplanter l'avocat, mon sort est trop propice.

NINON.

Tout réussit aux gens qui sont doux & joyeux.
Pour monsieur votre aîné, c'est un fou sérieux ;
Un précepteur maudit, maitrisant sa jeunesse,
Chargea d'un joug pesant sa docile faiblesse,
De sombres visions tourmenta son esprit,
Et l'âge a conservé ce que l'enfance y mit.
Il s'est fait à lui-même un bien triste esclavage.
Malheur à tout esprit qui veut être trop sage !
J'ai bonne opinion (je vous l'ai déja dit)
D'un jeune écervelé, quand il a de l'esprit.
Mais un jeune pédant, fût-il très-estimable,
Deviendra, s'il persiste, un être insupportable.
Je ris, lorsque je vois que votre frère a fait
L'extravagant dessein d'être un homme parfait.

Le jeune GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon est un plaisant prodige.

NINON.

Le parti qu'il a pris n'eſt pas ce qui m'afflige.
J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots,
Et je crains les frippons qui gouvernent les ſots.

Le jeune GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCÈNE II.

NINON, le jeune GOURVILLE, Monſieur GARANT en manteau noir, grand rabat, gants blancs, large perruque.

Monſieur GARANT.

Je me ſuis fait attendre.
Le tems, vous le ſavez, eſt difficile à prendre.
Mes emplois ſont bien lourds.

NINON.

Je le ſais.

Monſieur GARANT.

Bien peſans.

NINON.

C'eſt ajouter beaucoup.

Monſieur GARANT.

Sans mes ſoins vigilans,
Sans mon activité....

NINON.

Fort bien.

Monſieur GARANT.

Sans ma prudence;
Sans mon crédit....

NINON.

Encor!

Monſieur GARANT.

L'œuvre aurait pu, je penſe,
Souffrir un grand déchet; mais j'ai tout réparé.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! tout Paris en parle, & vous en ſait bon gré.

Monſieur GARANT.

Les pauvres ſont d'ailleurs ſi pauvres! leurs ſouffrances
Me percent tant le cœur, que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les ſecourir;
C'eſt un devoir ſacré.

Monſieur GARANT.

Leurs maux me font ſouffrir.

Le jeune GOURVILLE.

Vous régissez si bien leur petite finance,
Que les pauvres bientôt seront dans l'opulence.

NINON.

Çà, Monsieur l'aumônier, vous savez que céans
Il est, ainsi qu'ailleurs, de jeunes indigens ;
Ils sont recommandés à vos nobles largesses.
Vous n'avez pas, sans doute, oublié vos promesses?

Monsieur GARANT.

Vous savez que mon cœur est toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monsieur Gourville,
Si bon pour ses amis, — qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima, — qui fut si bon pour moi,
Si généreux ! — je sais tout ce que je lui doi.
L'honneur, la probité, l'équité, la justice,
Ordonnent qu'un ami sans réserve accomplisse
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah ! que c'est parler bien !

Le jeune GOURVILLE.

Il est fort éloquent.

Monsieur GARANT.

Que dites-vous là?

Le jeune GOURVILLE.

Rien.

NINON, *le contrefaisant.*

Je me flatte, je crois, je suis persuadée,
Je me sens convaincue, & sur-tout j'ai l'idée
Que vous rendrez bientôt les deux-cent-mille francs
A votre ami si cher, ès mains de ses enfans.

Monsieur GARANT.

Madame, il faut payer ses dettes légitimes;
Et les moindres délais, en ce cas, sont des crimes;
L'honneur, la probité, le sens & la raison,
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ses devoirs, à ne nuire à personne,
A voir quand & comment, à qui, pourquoi l'on donne,
A bien considérer si le droit est lésé,
Si tout est bien en ordre.

NINON.

Eh! rien n'est plus aisé....
Des deux-cent-mille francs n'êtes vous pas le maître?

Monsieur GARANT.

Oh! oui. Son testament le fait assez connaître;
Je les dois recevoir en louis trébuchans.

NINON.

Eh bien! à chacun d'eux donnez cent-mille francs;

Le jeune GOURVILLE.

Le compte est clair & net.

Monsieur GARANT.

Oui : cette arithmétique
Est parfaite en son genre, & n'a point de réplique;
Égales portions.

NINON.

Par cette égalité
Vous assurez la paix de leur société.

Monsieur GARANT.

Soyez sûre que l'un n'aura pas plus que l'autre;
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée est la vôtre?
Tout est réglé, Monsieur...

Monsieur GARANT.

Il faudra mûrement
Consulter sur ce cas quelque avocat savant,
Quelque bon procureur, quelque habile notaire,
Qui puisse prévenir toute fâcheuse affaire.
Il faut fermer la bouche aux malins héritiers
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

Le jeune GOURVILLE.

Mon père n'en a point.

Monsieur GARANT.

Hélas! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il sort de dessous terre

Mille collatéraux qu'on ne connaiſſait pas.
Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras,
Si jamais il fallait que par quelque artifice
J'éludaſſe les loix de la ſainte juſtice!
L'honneur, vous le ſavez, qui doit conduire tout...

NINON.

Le véritable honneur eſt très-fort de mon goût:
Mais il ſait écarter ces craintes ridicules.
Il eſt de certains cas où j'ai peu de ſcrupules.

Monſieur GARANT.

J'en ſuis perſuadé, Madame; je le crois;
C'eſt mon opinion... mais la rigueur des loix;
De ces collatéraux les plaintes, les murmures,
Et les prétentions avec les procédures....

NINON.

Ayez des procédés; je réponds du ſuccès.

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'eſt point là du tout une affaire à procès.

Monſieur GARANT.

Vous ne connaiſſez pas, Madame, les affaires;
Leurs détours, leurs dangers, les loix & leurs myſtères.

NINON.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'inſtant
Répondre à vos diſcours en un mot comme en cent.

Mon cher petit Gourville, allez dire à Lisette
Qu'elle m'apporte ici cette grande cassette.
Elle sait ce que c'est.

Le jeune GOURVILLE.

J'y cours.

SCÈNE III.

NINON, Monsieur GARANT.

Monsieur GARANT.

Avec chagrin,
Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train
De mauvais sentimens... une allure mauvaise.
Je crains que, s'il était un jour trop à son aise...
Il ne se confirmât dans le mal.....

NINON.

Mais, vraiment!
Vous me touchez le cœur par un soin si prudent.

Monsieur GARANT.

Il est fort libertin: une trop grande aisance —
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulen
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux ; mais trop de pauvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la Jeunesse.
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richesse :
Point d'excès ; mais son bien lui doit appartenir.

Monsieur GARANT.

D'accord ; c'est à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et son frère ?

Monsieur GARANT.

Ah ! pour lui ce sont d'autres affaires :
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

NINON.

Comment donc ?...

Monsieur GARANT.

Vous avez acheté sous son nom,
Quand son père vivait, votre propre maison.

NINON.

Oui....

Monsieur GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que son père lui fit.

Monſieur GARANT.

Mais cela n'eſt pas ſage.
Nous y remédierons. Je vous en parlerai ;
J'ai d'honnêtes deſſeins que je vous confierai...
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah !

Monſieur GARANT.

Vous ſavez le monde.

NINON.

Ah, monſieur !

Monſieur GARANT.

Vous avez la ſcience profonde
Des ſecrettes façons dont on peut ſe pouſſer,
Etre conſidéré, s'intriguer, s'avancer ;
Vous êtes éclairée, aviſée & diſcrette.

NINON.

Et ſur-tout patiente.

SCÈNE IV.

NINON, Monsieur GARANT, le jeune GOURVILLE, LISETTE, un laquais.

LISETTE.

Ah! la lourde cassette!
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela?
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons vite, ouvrons-la;

LISETTE.

C'est un vrai coffre-fort.

NINON.

C'est le très-faible reste
De l'argent qu'autrefois, dans un péril funeste,
Étant contraint de fuir, Gourville me laissa:
Long-tems, à son retour, dans ce coffre il puisa.
Le compte est de sa main. Allez tous deux, sur l'heure,
Donner à ses enfans le peu qu'il en demeure.
Ce sera pour chacun, je crois, deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils soient reçus.

Pour leurs menus plaisirs ils en feront usage,
Attendant que monsieur fasse un plus grand partage.
(*On remporte le coffre.*)

LISETTE.

J'y cours : je fais compter.

Le jeune GOURVILLE.

L'adorable Ninon !

NINON, *à M. Garant.*

Pour remplir son devoir il faut peu de façon;
Vous le voyez, monsieur.

Monsieur GARANT.

Cela n'est pas de l'ordre :
Dans l'exacte équité, la Justice y peut mordre.
Cette caisse au défunt appartint autrefois,
Et les collatéraux réclameront leurs droits :
Il faut pour préalable en faire un inventaire.
Je suis exécuteur qu'on dit testamentaire.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien ! exécutez les généreux desseins
D'un ami qui remit sa fortune en vos mains.

Monsieur GARANT.

Allez, j'en suis chargé ; n'en soyez point en peine.

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine

Les deux-cent-mille francs en contrats bien dressés?
Quand satisferez-vous à ces devoirs pressés?

Monsieur GARANT.

Bientôt. L'œuvre m'attend & les pauvres gémissent.
Lorsque je suis absent, tous les secours languissent.
Adieu....

(*Il fait deux pas & revient.*)

Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légèrement.

NINON.

Eh! fi donc!

Monsieur GARANT, *revenant encore, la tirant à l'écart.*

La débauche, hélas! de toute espèce,
A la perdition conduira sa jeunesse.
Il dissipera tout; je vous en avertis.

Le jeune GOURVILLE.

Hem! que dit-il de moi?

Monsieur GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec discrétion je m'explique à Madame. —

(*Bas à Ninon.*)

Il est très-inconstant.

NINON.

Ah! cela perce l'âme.

Monsieur GARANT.

Il a déjà séduit notre voisine Agnant ;
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah ! mon dieu, le méchant !
Courtiser une fille ! ô ciel ! est-il possible !

Monsieur GARANT.

C'est comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémissible !

Monsieur GARANT, *à Ninon.*

Un mot dans votre oreille.

Le jeune GOURVILLE.

Il lui parle tout bas ;
C'est mauvais signe...

NINON, *à M. Garant qui sort.*

Allez, je ne l'oublîrai pas.

SCÈNE V.

NINON, le jeune GOURVILLE.

Le jeune GOURVILLE.

QUE vous disait-il donc ?

NINON.

Il voulait, ce me semble,
Par pure probité, nous mettre mal ensemble.

Le jeune GOURVILLE.

Entre nous, je commence à penser à la fin,
Que cet original est un maître Gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez moi, le penser sans scrupule.
On peut être à la fois frippon & ridicule.
Avec son verbiage & ses fades propos,
Ce fat dans le quartier séduit les idiots.
Sous un amas confus de paroles oiseuses,
Il pense déguiser ses trames ténébreuses.
J'aime fort la vertu; mais, pour les gens sensés,
Quiconque en parle trop n'en eut jamais assez.
Plus il veut se cacher, plus on lit dans son âme;
Et que ceci soit dit & pour homme & pour femme.
Enfin, je ne veux point, par un zèle imprudent,
Garantir la vertu de ce monsieur Garant.

Le jeune GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCÈNE VI.

NINON, le jeune GOURVILLE LISETTE.

NINON.

Eh bien! chère Lisette,
Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite?
Son frère a-t-il de vous reçu son contingent?

LISETTE.

Oui, madame; à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Est-il bien satisfait?

LISETTE,

Point du tout, je vous jure.

NINON.

Comment?

LISETTE.

Oh! les savans sont d'étrange nature.

Quel étonnant jeune homme, & qu'il eſt triſte & ſec!
Vous l'euſſiez vu courbé ſur un vieux livre grec.
Un bonnet ſale & gras qui cachait ſa figure,
De l'encre au bout des doigts, compoſaient ſa parure;
Dans un tas de papiers il était enterré;
Il ſe parlait tout bas comme un homme égaré.
De lui dire deux mots je me ſuis haſardée.
Madame, il ne m'a pas ſeulement regardée.

(*En élevant la voix.*)

J'apporte de l'argent, Monſieur, *qui vous eſt dû;*
Monſieur, c'eſt de l'argent. Il n'a rien répondu,
Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire:
Ce bruit l'a réveillé. *Voilà deux-mille écus,*
Monſieur, que ma maitreſſe avait pour vous reçus.
Hem! qui? quoi? m'a-t-il dit; allez chez les notaires;
Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires.
Je ne me mêle point de ces pauvretés-là.
Monſieur, ils ſont à vous, prenez-les, les voilà.
Il a repris ſoudain papier, plume, écritoire.
Picard l'interrompant a demandé pour boire.
Pourquoi boire? a-t-il dit: fi! rien n'eſt ſi vilain
Que de s'accoutumer à boire ſi matin?
Enfin, il a compris ce qu'il devait entendre;
Voilà les ſacs, dit-il, & vous pouvez y prendre
Tout ce qu'il vous plaira pour la commiſſion:
Nous avons pris, Madame, avec diſcrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête,
Pour voir de nos cinq doigts la modeſtie honnête,

Et nous sommes partis avec étonnement,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
Avez-vous vu jamais un mortel plus bizarre?

NINON.

Il en faut convenir, son caractère est rare.
La nature a conçu des desseins différens,
Alors que son caprice a formé ces enfans.
Un contraste parfait est dans leurs caractères;
Et le jour & la nuit ne sont pas plus contraires.

Le jeune GOURVILLE.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

LISETTE.

Moi, de tout mon pouvoir, je l'aime aussi, Monsieu
J'ai toujours remarqué, sans trop oser le dire,
Que vous aimez assez les gens qui vous font rire.

Le jeune GOURVILLE.

Je ne ris point de lui, Lisette: je le plains;
Il a le cœur très-bon, je le sais; mais je crains
Que cette aversion des plaisirs & du monde,
Des usages, des mœurs l'ignorance profonde,
Ce goût pour la retraite & cette austérité
Ne produisent bientôt quelque calamité.
Pour ce monsieur Garant sa pleine confiance
Alarme ma tendresse, accroît ma défiance.
Souvent un esprit gauche, en sa simplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

Oh! je vais de ce pas laver sa tête aînée :
De sa sotte raison la mienne est étonnée ;
Je lui parlerai net, & je veux à la fin,
Pour le débarbouiller, en faire un libertin.

NINON.

Puissiez-vous tous les deux être plus raisonnables !
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un esprit trop vif la piquante gaité,
Qu'un précoce Caton, de sagesse hébété,
Occupé tristement de mystiques systêmes,
Inutile aux humains & dupe des sots mêmes.

Le jeune GOURVILLE.

Il faut vous avouer qu'avec discrétion,
Dans mes amours nouveaux, je me sers de son nom;
Afin que, si la mère a jamais connaissance
Des mystères secrets de notre intelligence,
Aux mots de synderèse & de componction,
La lettre lui paraisse une exhortation ;
Un essai de morale envoyé par mon frère.
Nous écrivons tous deux d'un même caractère ;
En un mot, sous son nom, j'écris tous mes billets,
En son nom prudemment les messages sont faits.
C'est un fort grand plaisir que ce petit mystère!

NINON.

Il est un peu scabreux, & je crains cette mère.
Prenez bien garde, au moins; vous vous y méprendrez.

Vos discours de vertu seront peu mesurés;
Tout sera reconnu.

Le jeune GOURVILLE.

Le tour est assez drôle!

NINON.

Mais c'est du loup berger que vous jouez le rôle.

Le jeune GOURVILLE.

D'ailleurs, je suis très-bien déjà dans la maison;
A la mère toujours je dis qu'elle a raison;
Je bois avec le père, & chante avec la fille;
Je deviens nécessaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas?

NINON.

Pour ce dernier point, no

LISETTE.

Ma foi, les jeunes gens ont bien souvent du bon.

Fin du premier Acte.

ACT

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOURVILLE l'aîné, tenant un livre; le jeune GOURVILLE: *(tous deux arrivent & continuent la conversation)*; l'aîné est vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.

Le jeune GOURVILLE.

N'ES-TU donc pas honteux, en effet, à ton âge,
De vouloir devenir un grave personnage?
Tu forces ton instinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haîne?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine.
Que dirais-tu d'un fou, qui, des pieds & des mains,
Se plairait d'écrâser les fleurs de ses jardins,
De peur d'en savourer le parfum délectable?
Le ciel a formé l'homme animal sociable.
Pourquoi nous fuir, pourquoi se refuser à tout?
Être sans amitié, sans plaisirs & sans goût,

C'eſt être un homme mort. O la plaiſante gloire
Que de gâter ſon vin de crainte de trop boire!
Comme te voilà fait! le teint jaune & l'œil creu
Penſes-tu plaire au ciel, en te rendant hideux?
Au monde, en attendant, ſois très-ſûr de déplaire,
La charmante Ninon, qui nous tient lieu de mère,
Voit avec grand chagrin, qu'en ta propre maiſon,
Loin d'elle, & loin de moi, tu languis en priſon.
Eſt-ce Monſieur Garant qui, par ſon éloquence,
Nourrit de tes travers la lourde extravagance?
Allons, imite-moi, ſonge à te réjouir;
Je prétends malgré toi te donner du plaiſir.

GOURVILLE l'aîné.

De ſi vilains propos, une telle conduite,
Me font pitié, Monſieur: j'en prévois trop la ſuite
Vous ferez, à coup ſûr, une mauvaiſe fin.
Je ne peux plus ſouffrir un ſi grand libertin.
De cette maiſon-ci je connais les ſcandales.
Il en peut arriver des choſes bien fatales:
Déjà Monſieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plus reſter; & j'ai pris mon parti.

Le jeune GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE l'aîné.

Monſieur Garant, mon frère,
Que vous calomniez, eſt d'un tel caractère
De probité, d'honneur... de vertu... de...

Le jeune GOURVILLE.

Je voi
Que déjà ſon beau ſtyle a paſſé juſqu'à toi.

GOURVILLE l'aîné.

Il met diſcrettement la paix dans les familles,
Il garde la vertu des garçons & des filles ;
Je voudrais juſqu'à lui, s'il ſe peut, m'exalter :
Allez dans le beau monde ; allez vous y jeter ;
Plongez-vous juſqu'au cou dans l'ordure brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante ;
Moquez-vous plaiſamment des hommes vertueux :
Nagez dans les plaiſirs, dans ces plaiſirs honteux,
Ces plaiſirs dans leſquels tout le jour ſe conſume
Et la douceur deſquels produit tant d'amertume.

Le jeune GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE l'aîné.

Allez, je ſais tout ce qu'il faut ſavoir.
J'ai bien lu.

Le jeune GOURVILLE.

Va, lis moins ; mais apprends à mieux voir.
Tu pourras, tout au plus, quelque jour faire un livre.
Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre ?

GOURVILLE l'aîné.

Avec perſonne.

Le jeune GOURVILLE.

Quoi ! tout seul dans un désert ?

GOURVILLE l'aîné.

Oh ! je fréquenterai souvent Madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE, *en riant.*

Madame Aubert ?

GOURVILLE l'aîné.

Eh ! oui, Madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE.

Parente
Du marguillier Garant ?

GOURVILLE l'aîné.

Oui : pieuse & savante,
D'un esprit transcendant, d'un mérite accompli.

Le jeune GOURVILLE.

La connais-tu ?

GOURVILLE l'aîné.

Non : mais son logis est rempli
Des gens les plus versés dans les vertus pratiques :
Elle connaît à fond tous les auteurs mystiques.
Elle reçoit souvent les plus graves docteurs,
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

Le jeune GOURVILLE.

Madame Aubert t'attend ?

GOURVILLE l'aîné.

Oui ; mon tuteur fidèle,
Monsieur Garant me mène enfin dîner chez elle.

Le jeune GOURVILLE.

Chez sa cousine?

GOURVILLE l'aîné.

Eh ! oui.

Le jeune GOURVILLE.

Cette femme de bien ?

GOURVILLE l'aîné.

Elle-même ; & je veux, après cet entretien,
Ne hanter désormais que de tels caractères,
Dont l'esprit soit instruit, & les mœurs soient austères.
Je ne veux plus vous voir, & je préfère un trou,
Un hermitage, un antre...

Le jeune GOURVILLE, *en l'embrassant.*

Adieu, mon pauvre fou.

SCÈNE II.

GOURVILLE l'aîné, *seul.*

Je pleure sur son sort; le voilà qui s'abîme.
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.
(*Il s'assied & ouvre un livre.*)
Que Garasse a raison! qu'il peint bien, à mon sens,
Les travers odieux de tous nos jeunes gens!
Qu'il enflamme mon cœur, & qu'il le fortifie
Contre les passions qui tourmentent la vie.
(*Il lit encore.*)
C'est bien dit: oui, voilà le plan que je suivrai.
Du sentier des méchans je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amusemens, les spectacles, les belles.
(*Il se lève.*)
Quel plaisir noble & doux de haïr les plaisirs?
De se dire en secret: me voilà sans desirs,
Je suis maître de moi, juste, insensible, sage,
Et mon âme est un roc au milieu de l'orage!
Je rougis, quand je vois dans ce maudit logis
Ces conversations, ces soupers, ces amis.
Je souris de pitié de voir qu'on me préfère,
Sans nul ménagement, mon étourdi de frère.

Il plaît à tout le monde, il eſt tout fait pour lui.
C'en eſt trop. Pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conſerve à Ninon de la reconnaiſſance,
Elle eut ſoin de nous deux au ſortir de l'enfance.
Et, malgré ſes écarts, elle a des ſentimens
Qu'on eût pris pour vertu, peut-être, en d'autres tems.
Mais...

(*Il ſe mord le doigt & fait une grimace effroyable.*)

SCÈNE III.

GOURVILLE l'aîné, Monſieur GARANT.

Monſieur GARANT.

Eh bien! mon très-cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez vous fuir l'aſyle?

GOURVILLE l'aîné.

J'y ſuis très réſolu.

Monſieur GARANT.

Ce logis infecté
N'était point convenable à votre piété.
Sortez-en promptement; mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de Monſieur votre père?

GOURVILLE l'aîné.

Tout ce qu'il vous plaira; vous en diſpoſerez.

Monsieur GARANT.

L'argent est inutile aux cœurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde ;
Et votre indifférence en ce point est profonde ;
Je veux bien m'en charger ; je les ferai valoir,
Pour les pauvres, s'entend... vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! que vous m'obligez ! je ne pourrai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

Monsieur GARANT.

Je peux avoir à vous d'autres sommes en caisse.
Eh ! eh !...

GOURVILLE l'aîné.

L'on me l'a dit.—Mon Dieu ! je vous les laisse:
Vous voulez bien encore en être embarrassé?

Monsieur GARANT.

Je mettrai tout ensemble.

GOURVILLE l'aîné.

Oui : c'est fort bien pensé.

Monsieur GARANT.

Or çà, votre dessein de chercher domicile
Est très-juste, & très-bon ; mais il est inutile ;

La maiſon eſt à vous; gardez-vous d'en ſortir,
Et priez ſeulement Ninon d'en déguerpir.
Par mille éclats fâcheux la maiſon polluée,
Quand vous y vivrez ſeul, ſera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

GOURVILLE l'aîné.

Cet honneur me ſerait bien utile & bien doux;
Mais je ne me ſens pas l'âme encore aſſez forte,
Pour chaſſer une femme & la mettre à la porte.
C'eſt un acte pieux; mais l'honneur a ſes droits.
Et vous ſavez, Monſieur, tout ce que je lui dois.
Pourrais-je, ſans rougir, dire à ma bienfaitrice:
Sortez de la maiſon, & rendez-vous juſtice?
Cela n'eſt-il pas dur?

Monſieur GARANT.

Un tel ménagement
Eſt bien louable en vous, & m'émeut puiſſamment.
Ce ſcrupule d'abord a barré mes idées;
Mais j'ai conſidéré qu'elles ſont bien fondées.
Le déſordre eſt trop grand. Votre propre danger
A la faire ſortir devrait vous engager.
Sachez que votre frère entretient avec elle
Une intrigue odieuſe, indigne, criminelle,
Un ſcandaleux commerce, — un... je n'oſe parler
De tout ce qui s'eſt fait, — tant je m'en ſens troubler!

GOURVILLE l'aîné.

Voilà donc la raiſon de cette préférence
Qu'on lui donnait ſur moi!

Monsieur GARANT.

Sentez la conséquence.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'aurais pu jamais la deviner sans vous.
Les vilains!—Grâce au ciel, je n'en suis point jaloux.
Je n'imaginais pas qu'un si grand fou dût plaire.

Monsieur GARANT.

Les foux plaisent par fois.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! j'en suis en colère
Pour l'honneur du Marais.

Monsieur GARANT.

Il faut, premièrement,
Détourner loin de nous ce scandale impudent.
Mais, avec l'air honnête, avec toute décence,
Avec tous les dehors que veut la bienséance,
Nous avons concerté que de cette maison,
Vous feriez pour un tiers une donation,
Un acte bien secret que je pourrais vous rendre.
Armé de cet écrit je puis tout entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis;
Et vous aurez vos droits, sans être compromis.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, l'idée est profonde; il a raison. Les sages
Sur le reste du monde ont de grands avantages....
Je signerai demain.

Monsieur GARANT.

Ce soir, votre cadet
Reviendra vous braver, comme il a toujours fait.
Tout se moque de vous, laquais, cocher, servante;
Ils traitent la vertu de chose impertinente.

GOURVILLE l'aîné.

La vertu!

Monsieur GARANT.

Vraiment, oui. Toujours un marguillier
A soin d'avoir en poche encre, plume, papier.
Venez, l'acte est dressé. Cet honnête artifice
Est, comme vous voyez, dans l'exacte justice.
Signez sur mon genou.

(*Il lève son genou.*)

GOURVILLE l'aîné, *en signant.*

Je signe aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait de si prudent.

Monsieur GARANT.

Je rédigerai tout, dès ce soir, par notaire.

GOURVILLE l'aîné.

Vous êtes, je le vois, très-actif en affaire.

Monsieur GARANT.

Vous pouvez du logis sortir dès-à-présent.

GOURVILLE l'aîné.

Oui,

Monsieur GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILLE l'aîné.

La voilà.

Monsieur GARANT.

Tout est bien; & puis chez ma cousine,
Chez la savante Aubert, notre illustre voisine —
Nous irons faire ensemble un dîner familier.

GOURVILLE l'aîné.

Vous m'enchantez.

Monsieur GARANT.

Elle est la perle du quartier:
Il est dans sa maison de doctes assemblées,
Des conversations utiles & réglées;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,
Des savans pleins de grec, de brillans orateurs,
Avec quelques abbés, gens de l'académie,
Tous pétris du vrai suc de la philosophie.

GOURVILLE l'aîné.

Et c'est-là justement tout ce qu'il me fallait;
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.
Vous me faites penser : vous êtes mon Socrate,
Je suis Alcibiade. Ah! que cela me flatte!
Me voilà dans mon centre.

Monsieur GARANT.

On n'est jamais heureux
Qu'avec des gens de bien, savans & vertueux.

Chez ma cousine Aubert, mon fils, allez vous rendre.
Je ne me ferai pas, je crois, long-tems attendre.

GOURVILLE l'aîné.

J'y vais.

SCÈNE IV.

NINON, Monsieur GARANT, GOURVILLE l'aîné.

NINON, *à Gourville l'aîné.*

AH! ah! Monsieur, vous sortez donc enfin!
Vous vous humanisez, & votre noir chagrin
Cède au besoin qu'on a de vivre en compagnie.
Le plaisir sied très-bien à la philosophie:
La solitude accable & cause trop d'ennui.
Eh bien! où comptez-vous de dîner aujourd'hui?

GOURVILLE l'aîné.

Avec des gens de bien, Madame.

NINON.

Et mais!... j'espère...
Que ce n'est pas avec des frippons.

GOURVILLE l'aîné.

Au contraire.

NINON.

Et vos convives ſont?

GOURVILLE l'ainé.

Des docteurs très-ſavans.

NINON.

On en trouve, en effet, de très-honnêtes gens,
Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILLE l'aîné.

L'heure preſſe: avec eux je vais me mettre à table.

NINON.

Allez; c'eſt fort bien fait.

SCÈNE V.

NINON, Monſieur GARANT.

NINON.

QUELLE mauvaiſe humeur!
Il ſemble, en me parlant, qu'il ſoit rempli d'aigreur;
En ſavez vous la cauſe?

Monſieur GARANT.

Eh! oui: je ſuis ſincère;
La cauſe eſt, en effet, ſon méchant caractère.

NINON.

Je savais qu'il était & bisarre, & pédant;
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

Monsieur GARANT.

Allez, je m'y connais : vous pouvez être sûre
Qu'il n'est point d'âme, au fond, plus ingrate & plus dure.

NINON.

Il est vrai qu'en effet de mon petit présent
Il n'a pas daigné faire un seul remercîment.
Mais c'est distraction, manque de savoir vivre;
Et, pour l'instruire mieux, le monde est un grand livre.

Monsieur GARANT.

Je vous dis que son cœur est pour jamais gâté,
Endurci, gangrené, méchant — au mal porté,
Faux... avec fausseté. Ses allures secrettes,
Sombres...

NINON, *riant.*

Vous prodiguez assez les épithètes.

Monsieur GARANT.

Il ne peut vous souffrir Il vient de s'engager
A vendre sa maison, pour vous en déloger. —
Vous en riez!

NINON.

La chose est-elle bien certaine?

Monsieur GARANT.

J'en suis témoin, j'ai vu cet effet de sa haîne;

J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté:
C'eſt l'uſage qu'il fait de ſa majorité.
Quel homme!

NINON.

Ce n'eſt rien, n'en ſoyez point en peine;
Cela s'ajuſtera.

Monſieur GARANT.

Craignez tout de ſa haîne.

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réuſſir.

Monſieur GARANT.

De cette ingratitude il faut le bien punir:
Qu'il ſorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite.

Monſieur GARANT.

Pour moi, je l'abandonne, & je le déshérite.
De ſes cent-mille francs il n'aura, ma foi, rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, Monſieur, je le crois bien.

Monſieur GARANT.

Que nous ſommes à plaindre! un bon ami nous laiſſe
De ſes deux chers enfans à guider la jeuneſſe.
L'un eſt un garnement, turbulent, effronté,
A la perdition par le vice emporté;

L'autre eſt fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant. — De tous deux il faudra nous défaire.

NINON.

Me le conſeillez-vous?

Monſieur GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur & de vos vrais amis.
Prenez un parti ſage... Ecoutez... Cette caiſſe,
Dont vous avez tantôt fait ſi prompte largeſſe,
Etait-elle bien pleine autrefois?

NINON.

Juſqu'au bord.
De notre ami défunt c'était le coffre-fort.
Vous le ſavez aſſez.

Monſieur GARANT.

Selon que je calcule,
Vous avez amaſſé loyaument, ſans ſcrupule,
Un bien conſidérable, une fortune?

NINON.

Non.
Mais mon bien me ſuffit pour tenir ma maiſon.

Monſieur GARANT.

Vous avez du crédit : une Dame importante
Eſt liée avec vous d'une amitié conſtante,
Et, ſi vous le vouliez, vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien, vous produiſant en cour.

NINON.

A la cour! moi! Monſieur, que le ciel m'en préſerve.
Si j'ai quelques amis, il faut, avec réſerve,
Ménager leur bonté, craindre d'importuner,
Ne les inviter point à nous abandonner.
Pour garder ſon crédit, Monſieur, n'en uſons guères.

Monſieur GARANT.

Il le faut réſerver pour les grandes affaires;
Pour les grands coups, Madame: oui, vous avez raiſon;
Et votre ſentiment eſt ici ma leçon.

(*Il s'approche un peu d'elle, & après un moment de ſilence:*)

Je dois avec candeur vous faire une ouverture,
Pleine de confiance, & d'une amitié pure.
Je ſuis riche, il eſt vrai; mais, avec plus d'argent,
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

Monſieur GARANT.

Il vous faut un état. Vous êtes de mon âge,
Je ſuis auſſi du vôtre.

NINON.

Oh! oui.

Monſieur GARANT.

Quel bon ménage

Se formeroit bientôt de nos biens raſſemblés,
Loin de ces deux marmots du logis exilés!
Les deux-cent-mille francs croiſſant notre fortune,
Entreraient de plein ſaut dans la maſſe commune.
Vous pourriez employer votre art perſuaſif,
A nous faire obtenir un poſte lucratif.
Vous ſeriez dans le monde avec plus d'importance.
Il faut que le crédit augmente votre aiſance;
Que des prudes ſur-tout la noble faction,
Célébrant de vos mœurs la réputation,
Et s'enorgueilliſſant d'une telle conquête,
A vous bien épauler ſe tienne toujours prête.
Avec un pot-de-vin, j'aurais, par ce canal,
Un fortuné brevet de fermier-général.
Nous pourrions ſourdement, ſans bruit, ſans peine aucune,
Placer, à cent pour cent, ma petite fortune;
Et votre rare eſprit, tout bas ſe moquerait
De tout le genre humain qui vous reſpecterait.
Vous ne répondez rien!

NINON.

C'eſt que je conſidère;
Avec maturité, cette ſublime affaire.—
Vous voulez m'épouſer?

Monſieur GARANT.

Sans doute, je voudrais
Payer de tout mon bien, tant d'eſprit, tant d'attraits:
C'eſt à quoi j'ai penſé, dès que mon ſort proſpère
De deux-cent-mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu ?

Monsieur GARANT.

J'ai combattu long-tems
Les inspirations de ces desirs puissans ;
Mais, en les combinant avec justesse extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
Calculant, rabattant, j'ai vu, pour résultat,
Qu'il est tems, en effet, que vous changiez d'état.
Que nous nous convenons, & qu'un amour sincère,
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
J'eus long-tems pour l'hymen un peu de répugnance ;
Son joug effarouchait ma libre indépendance.
C'est un frein respectable : &, si je l'avais pris,
Croyez que ses devoirs auraient été remplis :
Je fus, dans ma jeunesse, un tant soit peu légère.
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

Monsieur GARANT.

Madame, croyez-moi ; tout ce qui s'est passé
Fait peu d'impression sur un esprit sensé.
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide :
Je vais droit à mon but, & je pense au solide.

NINON.

Eh bien, j'y penſe auſſi : vos offres, à mes yeux,
Préſentent des objets qui ſont bien ſpécieux.
Il eſt vrai qu'on pourrait m'imputer, par envie,
Je ne ſais quoi d'injuſte, & quelque hypocriſie.

Monſieur GARANT.

Eh! mon Dieu, c'eſt par-là qu'on réuſſit toujours.

NINON.

Oui : la monnoie eſt fauſſe; elle a pourtant du cours.
Que me ſont, après tout, les enfans de Gourville?
Rien, que des étrangers à qui je fus utile.

Monſieur GARANT.

Il faut l'être à nous ſeuls; & ſonger, en effet,
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

NINON.

J'admire vos raiſons, & j'en ſuis pénétrée.

Monſieur GARANT.

Ah! je me doutais bien que votre âme éclairée
En ſentirait la force & le vrai fondement,
Le poids. . . . .

NINON.

Oui, tout cela me pèſe infiniment.

Monſieur GARANT.

Vous vous rendez?

NINON.

Ce soir vous aurez ma réponse;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

Monsieur GARANT.

Ah! vous me ravissez : je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts qui me touchent si fort!
Mais si vous connaissiez quel effet font vos charmes,
Vos beaux yeux, votre esprit! quelles puissantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté,
De quel excès d'amour je me sens tourmenté!

NINON.

Mon Dieu! finissez donc; vous me tournez la tête.
Sortez:—n'abusez point de ma faible conquête;—
Mais revenez bientôt.

Monsieur GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

Monsieur GARANT.

Sur mon cœur daignez toujours compter.
Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire,
Pour coucher par contrat cette divine affaire?

NINON.

Par contrat! & mais oui;—vos desseins concertés
Ne sauroient, à mon sens, être trop constatés.

Monſieur GARANT.

Nos faits ſont convenus?

NINON.

Oui-dà.

Monſieur GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune.

NINON.

Plus vous parlez, & plus mon cœur ſe ſent lier.

Monſieur GARAND.

A ce ſoir, ma Ninon.

NINON, *le contrefaiſant.*

Ce ſoir, mon marguillier.

SCÈNE VI.

NINON, *ſeule.*

QUEL indigne animal, & quelle âme de boue!
Il ne s'apperçoit pas ſeulement qu'on le joue;
Enſeveli qu'il eſt dans ſes deſſeins honteux,
Il n'en peut diſcerner le ridicule affreux.

J'ai vu de ces gens-là, qui ſe croyaient habiles
Pour avoir quelque tems trompé des imbéciles,
Dans leurs propres filets bientôt enveloppés ;
Le monde avec plaiſir voit les dupeurs dupés.
On peint l'Amour aveugle: il peut l'être ſans doute;
Mais l'intérêt l'eſt plus, & ſouvent ne voit goute.
Vouloir toujours tromper, c'eſt un malheureux lot.
Bien ſouvent, quoi qu'on diſe, un frippon n'eſt qu'un ſo

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Eh bien, Picard? sais-tu la plaisante nouvelle?

PICARD.

Je n'ai jamais rien su le premier; quelle est-elle?

LISETTE.

Notre maitresse enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.
Ah! c'est donc pour cela que Madame est sortie?
C'est pour se marier?—J'ai souvent même envie;
Tu le sais, & je crois que nous devons tous deux
Suivre un si digne exemple.

LISETTE.

Ah! Picard, ces beaux nœuds

Sont faits pour les Messieurs qui sont dans l'opulence;
Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aisance;
Et nous sommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de Madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Est-il bien vrai, Lisette?

LISETTE.

Et je t'épouserai, dès qu'elle sera faite.

PICARD.

Bon! attendons-nous y! Quand le bien te viendra,
D'autres amans viendront, tu me planteras là.
Des filles de Paris je connais trop l'allure.
Elles n'épousent point.

LISETTE.

Picard, va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les m
Je t'aime; & je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc se résoudre d'attendre.
Et quel est ce Monsieur que Madame va prendre?

LISETTE.

La peste! c'est un homme extrêmement puissant,
Marguillier de paroisse, ayant beaucoup d'argent:
Sur son large visage on voit tout son mérite.
Homme de bon conseil, & qui souvent hérite

De gens qui ne ſont pas ſeulement ſes parens.
Il a toujours, dit-on, vécu de ſes talens ;
Il eſt le directeur de plus de vingt familles :
Il peut faire aiſément beaucoup de bien aux filles.
C'eſt ce Monſieur Garant qui vient dans la maiſon.

PICARD.

Bon! l'on m'a dit à moi, qu'il eſt gueux & frippon.

LISETTE.

Eh bien! que fait cela? cette fripponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme ſe marie.
Il m'a promis beaucoup.

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra. —
Quoi! c'eſt lui qu'aujourd'hui Madame épouſera!

LISETTE.

Rien n'eſt plus vrai, Picard.

PICARD.

C'eſt lui que Madame aime?

LISETTE.

Je n'en ſaurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit?

LISETTE.

Lui-même.

J'ai de plus entendu des mots de leurs discours;
Picard, ils se juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce Monsieur l'a quittée;
Et Madame aussitôt en carrosse est montée.

PICARD.

Mon Dieu! comme en amour, on va vîte à présent!
Je ne l'aurais pas cru, rapport que j'ai souvent
Entendu ma Maitresse, avec un beau langage,
Se moquer, en riant, des loix du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le tems; on ne rit pas toujours;
On devient sérieux au déclin des beaux jours.
La femme est un roseau que le moindre vent plie;
Et bientôt il lui faut un soutien qui l'appuie.

PICARD.

Quand t'appuîrai-je donc?

LISETTE.

Va, nous attendrons bien
Que Madame ait choisi Monsieur pour son soutien.

PICARD.

Mais que va devenir Gourville avec son frère?

LISETTE.

Je pense que l'aîné va dans un monastère;
L'autre sera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun suit son instinct: tout s'arrange aisément.

PICARD.

Je ne sais : mon instinct me dit que ces affaires
Ne s'arrangeront pas ainsi que tu l'espères.

LISETTE.

Pourquoi ! pour en douter, quelles raisons as-tu ?

PICARD.

Je n'ai point de raisons, moi : j'ai des yeux, j'ai vu
Que, lorsqu'on veut aux gens assurer quelque chose,
On se trompe toujours ; je n'en fais point la cause.
J'ai vu tant de Messieurs, qui, pour tes doux appas,
Disaient qu'ils reviendraient, & ne revenaient pas !

LISETTE.

Quoi ! marouffle, insolent !

PICARD.

A ton tour, ma mignonne ;
Jamais, en promettant, n'as-tu trompé personne ?

LISETTE.

Hem !

PICARD.

Ne te fâche point : allons, rendons bien net
De notre cher savant le sale cabinet.
Tenons la chambre propre ; allons, la nuit approche.

LISETTE.

Bon ! ce Monsieur Garant a la clef dans sa poche.

PICARD.

Diable ! il est donc déjà maître de la maison,
Et ce grand mariage est donc fait tout de bon ?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit? Madame, avec myſtère,
A dit à ſon cocher : — cocher, chez le notaire :
Ils ſont allés ſigner.

PICARD.

Oui ; je comprends très-bien
Que l'affaire eſt conclue ; & je n'en ſavais rien.

LISETTE.

Un excellent ſouper, qu'un grand traiteur apprête,
Ce ſoir, de ces beaux nœuds doit célébrer la fête ;
Les amis du logis y ſont tous invités.

PICARD.

Tant mieux ; nous danſerons : plaiſirs de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourville ?
Il était ſi poſé, ſi ſage, ſi tranquile !
Lui-même ſe ſervant, n'exigeant rien de nous,
Fort dévot, cependant d'un naturel très-doux.
Où donc eſt-il allé ?

LISETTE.

C'eſt chez notre voiſine,
Comme lui très-pieuſe, & de Garant couſine ;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

PICARD.

Oh ! c'eſt un grand ſavant ; il lit tous les auteurs.

SCÈNE II.

LISETTE, PICARD, GOURVILLE l'aîné.

LISETTE.

LE voici qui revient.

PICARD.

Pour la noce, peut-être.

LISETTE.

Ah! comme il a l'air triſte!

PICARD.

Oui: je crois reconnaître
Qu'il eſt bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorſions!

GOURVILLE l'aîné, *dans le fond.*

O ciel! ô juſte ciel!

PICARD.

C'eſt des convulſions.

GOURVILLE l'aîné.

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funestes,

PICARD.

C'est d'un vrai possedé les regards & les gestes.

(*Gourville s'avance.*)

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, Monsieur?

PICARD.

Vous avez l'œil poché;
Bosse au front, nez sanglant, & l'habit tout taché.

LISETTE.

Etes-vous ici près, Monsieur, tombé par terre?

GOURVILLE l'aîné.

Que son sein m'engloutisse.

PICARD.

Et quoi donc?

GOURVILLE l'aîné.

Qu'on m'enterre;
Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monsieur

LISETTE.

Qu'est-il donc arrivé?

GOURVILLE l'aîné.

Je me meurs de douleur,
De honte, de dépit.

PICARD.

Et de vos meurtrissures.

LISETTE.

Hélas! n'auriez-vous point reçu quelques blessures?

GOURVILLE l'aîné, *s'assied.*

Je ne puis me tenir: ah! Lisette, écoutez
Mes fautes, mes malheurs, & mes indignités.

PICARD.

Écoutons bien.

(*Ils se mettent à ses côtés & allongent le cou.*)

LISETTE.

Mon Dieu! que ce début m'étonne!

GOURVILLE l'aîné.

Voulant rester chez moi, monsieur Garant me donne
Rendez-vous à dîner, chez sa cousine Aubert.

PICARD.

C'est une brave Dame.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! diablesse d'enfer!
Il y devait venir de savans personnages,
Parfaits chez les parfaits, sages entre les sages;

J'y vais : Madame Aubert était encore au lit.
Monsieur Aubert tout seul près de moi s'établit,
Me propose un trictrac en attendant la table.
J'avais pour tous les jeux une haîne effroyable;
Et cependant je joue.

LISETTE.

Eh bien ! jusqu'à présent
La chose est très-commune, & le mal n'est pas grand.

GOURVILLE l'aîné

J'y gagne, j'y prends goût : de partie en partie
Je ne vois point venir la docte compagnie.
Le jeu se continue ; enfin le sort fait tant,
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,
Je redois mille écus encor sur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un sage se consolè.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! ce n'est rien encor. Garant à son cousin
Ecrit que les docteurs ne viendront que demain,
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire preffante;
Aubert me fait excuse, Aubert me complimente.
Il sort, je reste seul ; je n'osais demeurer ;
Et dans notre maison j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modeste,
Bien coëffée en cheveux, un déshabillé leste,
Un négligé brillant, mais qui paraît sans art.
On a dîné par-tout, me dit-elle : il est tard :

Je vous proposerais de dîner tête à tête ;
Mais je vous ennuirais —J'accepte cette fête.
Le repas était propre, & très-bien ordonné.
Elle avait d'un vin grec dont je me suis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre philosophie ?

GOURVILLE l'aîné.

Hélas ! oui ; ce vin grec la rendait plus jolie.
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vus chez nos plus vieux auteurs.
Je l'entendais parler, je la voyais sourire,
Avec cet agrément que Sapho sut décrire.
Vous connaissez Sapho ?

PICARD.

Non.

GOURVILLE l'aîné.

Le plus doux poison
Par l'oreille & les yeux surprenait ma raison.
Nous nous attendrissons : Monsieur Aubert arrive ;
Madame Aubert s'enfuit, éplorée & craintive,
En criant que je suis un homme dangereux.

LISETTE.

Vous dangereux, Monsieur ?

GOURVILLE l'aîné.

L'époux est très-fâcheux.

Il m'applique un soufflet : je suis assez colère.
J'en rends deux sur le champ : nous nous roulons par terre
L'un sur l'autre acharnés, je frappais, il frappait,
Et j'entendais de loin Madame qui riait . . .
Vous avez lu tous deux de ces combats d'athlète ?

PICARD.

Je n'ai jamais rien lu.

GOURVILLE l'aîné.

Ni toi non plus, Lisette ?

LISETTE.

Très-peu.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi qu'il en soit, meurtrissant & meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les carreaux, les lambris ;
Des oisifs du quartier une foule accourue
Remplissait la maison, l'escalier & la rue.
On crie, on nous sépare : un procureur du coin
D'accommoder l'affaire a pris sur lui le soin.
Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte,
Pour prévenir, dit-il, une amende plus forte,
Pour payer le scandale avec les coups reçus,
Je lui signe un billet encor de mille écus.
Ah, Lisette ! ah ; Picard ! le sage est peu de chose !

PICARD.

Oui : je le croirais bien.

LISETTE.

Quelle métamorphose!

GOURVILLE l'aîné.

Après ce que je viens de faire & d'essuyer,
Comment revoir jamais Monsieur le marguillier?
Comment revoir Madame?

PICARD.

Oh! Madame est très-bonne.

LISETTE.

Toujours aux jeunes gens, Monsieur, elle pardonne.

GOURVILLE l'aîné.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur & de sévérité?

SCÈNE III.

GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le jeune, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE, *tout essoufflé.*

AH, mon frère! ah, Lisette!

LISETTE.

Eh bien?

Le jeune GOURVILLE, *à Lisette, à part.*

Ma chère amie,
Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère, je rougis & je pleure à vos yeux.

Le jeune GOURVILLE.

Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.
(*Prenant Lisette à part.*)
Lisette, prends bien garde au moins qu'on ne la voie,
Pour la faire sortir nous aurons une voie.

GOURVILLE l'aîné.

O ciel! Madame Aubert serait dans la maison?
Elle a donc pris pour moi bien de la passion!
Ah! de grâce, oubliez ma sottise effroyable.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! passez moi ma faute; elle est très-excusable.
(*Allant à Lisette.*)
Lisette, à mon secours!

PICARD.

Eh! mon Dieu! ces gens-ci
Sont tous devenus fous; qu'a-t-on donc fait ici?
(*Lisette s'entretient avec le jeune Gourville.*)

GOURVILLE l'aîné, *sur le devant.*

Est-ce une illusion? est-ce un tour qu'on me joue?
Quels docteurs j'ai trouvés! je me tâte & j'avoue
Que je suis confondu, que je n'y comprends rien.

Le jeune GOURVILLE.

(*A Lisette ; il lui parle à l'oreille.*)

Picard, garde la porte. — Et toi .. tu m'entends bien?

LISETTE.

J'y vais. Comptez sur moi.

Le jeune GOURVILLE, *à Lisette.*

Par ton seul savoir-faire,
Tu sauras amuser & le père & la mère.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi! son père & sa mère ont l'obstination
De me poursuivre ici pour réparation?

Le jeune GOURVILLE.

Hélas! j'en suis honteux.

GOURVILLE l'aîné.

C'est moi qui meurs de honte.

Le jeune GOURVILLE.

Sophie échappera par une fuite prompte ;
Et Lisette saura la mettre en sûreté.

(*Revenant à Gourville l'aîné.*)

De grâce, mon cher frère, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE l'aîné.

Quel galimatias!

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'était pas malice;
C'est un trait de jeunesse; & peut-être il la perd.

GOURVILLE l'aîné.

Vous voulez excuser ici Madame Aubert?

Le jeune GOURVILLE.

Laissons Madame Aubert; mon frère, je vous jure
Que nul dans ce quartier n'a su cette aventure.

GOURVILLE l'aîné.

Que dites vous? après un bruit si violent?

Le jeune GOURVILLE.

Il ne s'est rien passé qui ne fût très-décent.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! vous êtes trop bon.

Le jeune GOURVILLE.

Toujours tendre & fidèle
Je cours la consoler, & je vous réponds d'elle.

(*Il sort.*)

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère est un bon cœur: il oublie aisément:
Mais de ce qu'il me dit, pas un mot ne s'entend.
Quel est cet homme en robe?

SCÈNE IV.

GOURVILLE l'aîné, Monsieur l'Avocat PLACET, *en robe.*

L'Avocat PLACET, *toujours d'un ton empesé, & se rengorgeant.*

ON m'a dit par la ville,
Que je dois m'adresser à Monsieur de Gourville,
Des Gourvilles l'aîné.

GOURVILLE l'aîné.

Très-humble serviteur.

L'Avocat PLACET.

Tout prêt à vous servir.

GOURVILLE l'aîné.

C'est, sans doute, un docteur,
Que, pour me consoler, Monsieur Garant m'envoie.

L'Avocat PLACET.

Je suis docteur en droit.

GOURVILLE l'aîné.

J'en ai bien de la joie;
Je les révère tous.

L'Avocat PLACET.

Au barreau du palais
Depuis deux ans je plaide avec quelque succès.

GOURVILLE l'aîné.

Contre Madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, Monsieur, de la fripponnerie.

L'avocat PLACET.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez, au parquet,
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

GOURVILLE l'aîné.

Si vous voulez, Monsieur, vous charger de ma cause?..

L'avocat PLACET.

Vous devez être instruit....

GOURVILLE l'aîné.

En deux mots je l'expose.

L'avocat PLACET.

J'ai dès long-tems en vue un établissement.
Et j'avais pourchassé Claire-Sophie Agnant.
Pour elle, vous savez, Monsieur, quelle est ma flamme.

GOURVILLE l'aîné.

Non; mais un avocat fait bien de prendre femme,
Pour se désennuyer quand il a travaillé.

L'Avocat PLACET.

Vous me privez d'icelle ; & vous m'avez baillé,
Par vos productions, bien de la tablature.

GOURVILLE l'aîné.

Qui ! moi, Monsieur?

L'Avocat PLACET.

Vous même : & votre procédure,
Par Madame sa mère, est remise en mes mains.
On a surpris, Monsieur, vos papiers clandestins,
Vos missives d'amour & tous vos beaux mystères,
Colorés d'un vernis de maximes austères.
A nos yeux clairvoyans le poison s'est montré.

GOURVILLE l'aîné.

Je veux être pendu, je veux être enterré,
Si j'ai jamais écrit à cette demoiselle,
Et si j'ai pu sentir le moindre goût pour elle.

L'Avocat PLACET.

On renia toujours, Monsieur, les vilains cas :
Mademoiselle Agnant ne vous ressemble pas.
Elle a tout avoué.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi?

L'Avocat PLACET.

Que votre éloquence
Avait voulu tromper sa timide innocence.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! c'eſt une coquine ; & je ferai ſerment
Que rien n'eſt plus menteur que cette fille Agnant.

L'Avocat PLACET.

Les ſermens coûtent peu, Monſieur, aux hypocrites ;
Et chez Madame Aubert vos infâmes viſites,
Le viol dont par-tout vous êtes accuſé,
Un mari trop benin, par vous de coups briſé,
Ont fait connaître aſſez votre affreux caractère.

GOURVILLE l'aîné.

Juſte ciel !

L'avocat PLACET.

Pourſuivons . . . vous connaiſſez la mère ?

GOURVILLE l'aîné.

Qui donc ?

L'avocat PLACET.

Madame Agnant.

GOURVILLE l'aîné.

Je ſais qu'en ce logis
On la ſouffre par fois ; mais je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de ſa fille ; & très-peu me ſoucie
De la famille Agnant.

L'avocat PLACET.

Vous savez sur l'honneur
Combien elle est terrible, & quelle est son humeur.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'en sais rien du tout.

L'avocat PLACET.

Pour venger son injure,
Sa main de deux soufflets a doué ma future,
Devant Monsieur Agnant & devant les valets.

GOURVILLE l'ainé.

Ma foi, cette journée est féconde en soufflets.

L'avocat PLACET.

D'une telle leçon ma future excédée,
Du logis maternel soudain s'est évadée.
On sait qu'elle est chez vous, & je m'en doutais bien.
Monsieur, il faut la rendre; & ma femme est mon bien.
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules,
Où vous parlez toujours de péchés, de scrupules.
Rendez-moi sur le champ ses petits billets-doux:
Que tout ceci se passe en secret entre nous;
Et ne me forcez point d'aller à l'audience,
Faire rougir Messieurs de votre extravagance.

GOURVILLE l'aîné.

Le diable vous emporte & vous & vos billets.
Vous me feriez jurer. Non, je ne vis jamais
Une si détestable & si lourde imposture.

L'avocat PLACET.

Vous êtes donc, Monsieur, ravisseur & parjure?

GOURVILLE l'aîné.

Allez, vous êtes fou.

L'avocat PLACET.

J'avais l'attention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur destinait à ma couche.
Mais, puisque vous niez, puisque rien ne vous touche
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, monsieur. Bientôt vous me verrez ici;
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie;
Les loix sauront punir ces excès d'infamie :
Et vous verrez s'il est un plus énorme cas,
Que d'oser se jouer aux femmes d'avocats.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

GOURVILLE l'aîné, *seul.*

Que voilà pour m'instruire une bonne journée!
J'étais charmé de moi; ma sagesse obstinée
Se complaisait en elle; & j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu.

Je joue, & je perds tout. Certaine Aubert maudite
M'enlace en ſes filets par ſa mine hypocrite.
Je bois, on m'aſſaſſine : en tout point confondu,
Je paye encor l'amende, ayant été battu.
Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture,
Veut me perſuader que j'ai pris ſa future,
Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant peut me tirer de cet état cruel ;
Garant ne paraît point, il me laiſſe ; il emporte
Juſqu'aux clefs de ma chambre, & je reſte à la porte,
N'oſant dans mes terreurs ni fuir, ni demeurer.
O ſageſſe ! à quel ſort as-tu pu me livrer !
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde !
Ah ! ſi j'avais appris à connaître le monde.
Je ne me verrais pas au point où je me voi ;
Mon libertin de frère eſt plus ſage que moi.

SCÈNE VI.

GOURVILLE l'aîné, PICARD.

GOURVILLE l'aîné.

Qui frappe à coups preſſés ? quel bruit, quel tintamarre !
Que fait-on donc là bas ? eſt-ce une autre bagarre ?
Eſt-ce Madame Aubert qui me vient harceler,
Pour mille écus comptans qu'on m'a fait ſtipuler ?

PICARD, *accourant.*

Ah! cachez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi donc?

PICARD.

Une mère affligée
Qui vient redemander une fille outragée. . . .

GOURVILLE l'aîné.

Madame Aubert la mère?

PICARD.

Un mari pris de vin,
Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin. . . .

GOURVILLE l'aîné.

Monsieur Aubert lui-même?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende
Sa belle & chère enfant, que sa femme demande.
Tout retentit des cris de la dame en fureur,
Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur.
Et, pour son premier mot, elle m'a fait entendre
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! cela me manquait.

PICARD.

PICARD.

Quelques bonnets quarrés,
Pour y mieux parvenir, sont avec elle entrés.
Déjà l'on verbalise.

GOURVILLE l'aîné.

Eh bien? que faut-il faire?
Où fuir? ou me fourrer?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire;
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! j'y cours me jeter de la fenêtre en bas.

PICARD.

Oui, oui: dépêchez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Allons, si j'en réchappe,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y ratrappe.
Monsieur, Madame Aubert, & tous leurs grands docteurs,
Et ces sages profonds & ces commentateurs
Ne tourmenteront plus ma simple bon-hommie.
Je renonce à jamais à la théologie.
Je vois que j'en étais sottement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le jeune GOURVILLE, LISETTE.

Le jeune GOURVILLE.

J'y songe, j'y resonge, & tout cela, Lisette,
Me paraît impossible.

LISETTE.

Oui: mais la chose est faite.

Le jeune GOURVILLE.

N'importe, mon enfant; qu'elle soit faite ou non
Ta maitresse à ce point ne perd point la raison.

LISETTE.

Bon! je la perds bien moi, Monsieur, moi qui raisonne
Pour ce petit Picard.

Le jeune GOURVILLE.

Picard? passe, ma bonne;
Mais pour Garant, l'objet de son aversion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux frippon!

LISETTE.

Ah! la femme eſt ſi faible!

Le jeune GOURVILLE.

Il eſt très-vrai, ma reine,
Vous paſſez volontiers de l'amour à la haîne :
Des exemples frappans le montrent chaque jour;
Mais vous ne paſſez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais j'ai quelques lumières.
J'en ſais autant que vous ſur ces grandes matières.
Un abbé, grand ami de madame Ninon,
Qui dans mon jeune tems fréquentait la maiſon,
Et qui même, entre nous, eut du goût pour Liſette,
Me diſait que la femme eſt comme la girouette :
Quand elle eſt neuve encore, à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent ;
Elle ſe fixe enfin, quand le tems l'a rouillée.

Le jeune GOURVILLE.

De ta comparaiſon j'ai l'âme émerveillée :
Fixe-toi pour Picard ; rouille-toi, mon enfant.
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

LISETTE.

La choſe eſt pourtant ſûre.

Le jeune GOURVILLE.

Ouais! Ninon marguillière!

LISETTE.

Croyez-le.

Le jeune GOURVILLE.

Je le crois, & je ne le crois guère :
Mais on voit des marchés non moins extravagans,
Et Paris eſt rempli de ces évènemens.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie ;
Tout paſſe & tout renaît ; chaque jour ſa folie.
Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle verra
Dans ſa propre maiſon, lorſqu'elle y reviendra !
Comment ſauver Agnant, cette fille ſi chère ?
Que ferons-nous ici de mon benêt de frère,
Et du juriſconſulte, & de madame Agnant ?

LISETTE.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement,
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

Le jeune GOURVILLE.

Au fond je ſuis fâché que mon eſpiéglerie
Ait à mon frère aîné cauſé tant de tourment ;
Mais il faut bien un peu décraſſer un pédant.
Ce ſont-là des leçons pour un grand philoſophe.

LISETTE.

Oui : mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe
Elle eſt à craindre ici.

Le jeune GOURVILLE.

Non ; tout s'appaiſera ;
Car enfin tout s'appaiſe : un cartaud ſuffira

Pour faire oublier tout au bon-homme de père ;
Et plus en ce moment ſa femme eſt en colère,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir ſon humeur.

SCÈNE II.

GOURVILLE l'ainé, pourſuivi par Madame AGNANT; Monſieur AGNANT, l'avocat PLACET, le jeune GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, *courant.*

Au ſecours !

Madame AGNANT, *courant après lui.*

Au méchant !

Monſieur AGNANT, *courant après Madame Agnant.*

Qu'on l'arrête.

L'avocat PLACET, *courant après monſieur Agnant.*

Au voleur !

(*Ils font le tour du théâtre en pourſuivant Gourville l'aîné.*)

GOURVILLE l'aîné.

Ah! j'ai le nez caſſé!

Madame AGNANT.

Je ſuis morte!

Monſieur AGNANT.

Ah! ma femme!

Es-tu morte en effet?

Madame AGNANT.

Non. — Séducteur infâme!
Tu m'enlèves ma fille, impudent loup-garou,
Et de la mère encor tu viens caſſer le cou!

GOURVILLE l'aîné.

Eh! Madame, pardon!

Madame AGNANT.

Déteſtable hypocrite!

L'avocat PLACET.

Race de débauchés.

Madame AGNANT.

Cœur faux! plume maudite!
Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILLE l'aîné.

Hélas! je la rendrai, ſitôt que je l'aurai.

Madame AGNANT, *au jeune Gourville.*

Tu m'insultes encore! — Et toi, qui fus si sage,
Parle : as tu pu souffrir un pareil brigandage?

Le jeune GOURVILLE.

Madame, calmez-vous. — Monsieur, écoutez-moi.

Monsieur AGNANT.

Volontiers : tu paraîs un très-bon vivant, toi;
Je t'ai toujours aimé.

Le jeune GOURVILLE.

Rassurez-vous, mon frère;
Vous, monsieur l'avocat, éclaircissons l'affaire;
Entendons-nous.

Monsieur AGNANT.

Parbleu! l'on ne peut mieux parler;
Il faut toujours s'entendre, & non se quereller.

Le jeune GOURVILLE.

Picard, apportez-nous ici, sur cette table,
De ce bon vin muscat.

Monsieur AGNANT.

Il est fort agréable.
J'en boirai volontiers, en ayant bu déjà.
Asseyons-nous, ma femme, & pesons tout cela.

(*Il s'assied auprès de la table.*)

Madame AGNANT.

Je n'ai rien à peſer: il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'Avocat PLACET.

Oui; c'eſt la conſéquence.

(*Ils ſe rangent autour de Monſieur Agnant, qui reſte aſſis.*)

GOURVILLE l'aîné.

Reprenez-la par-tout où vous la trouverez;
Et que d'elle & de vous nous ſoyons délivrés.

Madame AGNANT.

Eh bien! vous le voyez, encore il m'injurie,
L'éffronté diſſolu!

Le jeune GOURVILLE, *à part, à ſon frère.*

Mon frère, je vous prie,
Gardons-nous de heurter ſes préjugés de front.

GOURVILLE l'aîné.

Non, je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

Le jeune GOURVILLE, *prenant Madame Agnant à part.*

Madame, vous ſavez combien je ſuis ſincère.

Monſieur AGNANT.

Il n'eſt point frelaté.

Le jeune GOURVILLE.

Je ne saurais vous taire
Que depuis quelque tems mon cher frère, en effet,
Eut avec votre fille un commerce secret.

GOURVILLE l'aîné.

Ça n'est pas vrai.

Le jeune GOURVILLE, *à son frère.*

Paix donc; c'est un commerce honnête,
Pur, moral, instructif pour bien régler sa tête,
Pour éloigner son cœur d'un monde décevant,
Et pour la disposer à se mettre en couvent.

Monsieur AGNANT.

Mettre en couvent ma fille! ô le plaisant visage!

Madame AGNANT.

C'est un impertinent.

GOURVILLE l'aîné.

Je vous dis . . .

Le jeune GOURVILLE, *faisant signe à son frère.*

Chut!

GOURVILLE l'aîné.

J'enrage

L'Avocat PLACET.

Cette excuse louable est d'un cœur fraternel;
Mais, Monsieur, votre aîné n'est pas moins criminel.

Tenez, Monsieur, voilà ses missives infâmes,
Et ses instructions pour diriger les âmes.

(*Il tire des lettres de dessous sa robe.*)

Le jeune GOURVILLE, *prenant les lettres.*

Prêtez-moi.

L'Avocat PLACET.

Les voilà.

Le jeune GOURVILLE.

D'un esprit attentif,
J'en veux voir la teneur & le dispositif.

L'avocat PLACET.

Mais il faut me les rendre.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, mais je dois vous dire
Qu'avant de vous les rendre, il me les faudra lire.

(*Il met les lettres dans sa poche : Madame Agnant se jette dessus, & en prend une.*)

GOURVILLE l'aîné.

Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

Madame AGNANT, *à Gourville l'aîné.*

Frippon,
Nîras-tu tes écrits? tiens, voici tout du long
Tes beaux enseignemens dont ma fille se coeffe;
Les voici.

L'avocat PLACET.

Nous devons les déposer au greffe.

Madame AGNANT, *prenant des lunettes.*

Écoute.—*La vertu que je veux vous montrer*
Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
Votre vertu m'enchante & la mienne me guide.—
Ah! je te donnerai de la vertu, perfide!

GOURVILLE l'aîné.

Je n'ai jamais écrit ces sottises.

Le jeune GOURVILLE, *versant à boire à monsieur Agnant.*

Voisin.

Monsieur AGNANT.

De la vertu!

Le jeune GOURVILLE.

Voyons celle de ce bon vin.

(*A Madame Agnant.*)

Madame, goûtez-en.

Madame AGNANT, *ayant bu.*

Peste! il est admirable.

Le jeune GOURVILLE, *à monsieur Agnant.*

Vous en aurez ce soir, mon cher, sur votre table.
On y porte un cartaud dont vous serez content.

Monsieur AGNANT.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

Le jeune GOURVILLE, *à l'avocat Placet.*

Et vous?

L'avocat PLACET *boit un coup.*

Il est fort bon; mais vous ne pouvez croire
Qu'en l'état où je suis, je vienne ici pour boire.

Le jeune GOURVILLE *en présente à son frère.*

Vous, mon frère.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! cessez vos ébats ennuyeux.
Plus vous paraissez gai, plus je suis sérieux.
Après tant de chagrins & de tracasserie,
C'est une cruauté que la plaisanterie :
Dans ce jour de malheur tout le quartier, je croi,
S'était donné le mot pour se moquer de moi.

(*A madame Agnant.*)

Ma voisine, à la fin, vous voilà bien instruite
Que, si votre Sophie est, par malheur, en fuite,
Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour.
Ni vos yeux, ni les siens, ne m'ont donné d'amour.

Madame AGNANT.

Mes yeux, méchant!

GOURVILLE l'aîné.

Vos yeux. C'eſt une calomnie,
Un menſonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monſieur Garant?
Nous l'attendons ici de moment en moment.
Il connaît aſſez bien quelle eſt mon écriture;
Et dans ſa poche même il a ma ſignature.
Il a juſqu'à la clef de mon appartement,
Où lui même a laiſſé tout mon argent comptant.
Il me rendra juſtice.

Madame AGNANT.

Oh! c'eſt un honnête-homme!

L'avocat PLACET.

Un grand homme de bien.

Le jeune GOURVILLE.

Chacun ainſi le nomme.

Madame AGNANT.

Un homme franc, tout rond.

Monſieur AGNANT.

L'oracle du quartier.
Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle eſt à ce ſujet ma penſée.

Monſieur AGNANT, *en buvant & le regardant enſuite fixement.*

Oui, confie.

Le jeune GOURVILLE.

Je crois que c'eſt chez lui que la belle Sophie
A couru ſe cacher pour fuir votre courroux,
Et pour qu'il la remît en grâce auprès de vous.
Dans toute la paroiſſe il prend ſoin des affaires,
Très-charitablement, des filles & des mères.

Madame AGNANT.

Vraiment! l'avis eſt bon.

Le jeune GOURVILLE.

Mademoiſelle Agnant
A du cœur: elle penſe, & n'eſt plus un enfant;
Vous l'avez ſoufletée; elle s'en eſt ſentie
Un peu trop vivement, & puis elle eſt partie.

Monſieur AGNANT, *toujours aſſis & le verre à la main.*

C'eſt votre faute auſſi, ma femme; &, franchement,
Vous deviez avec elle agir moins durement;
Vous avez la main prompte, & vous êtes la cauſe
De tout notre malheur.

Le jeune GOURVILLE.

Mon Dieu! C'eſt peu de choſe.
Allez, tout ira bien: j'entends Monſieur Garant,
Il revient; parlez-lui, mon frère, & promptement.
Sur tous les marguilliers on ſait votre influence.
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE l'aîné.

Que lui dire?

Le jeune GOURVILLE.

Vous seul pouvez persuader.

GOURVILLE l'aîné.

Persuader! & quoi?

Le jeune GOURVILLE.

Tout va s'accommoder.

GOURVILLE l'aîné.

Comment?

Le jeune GOURVILLE.

Vous seul pouvez manier cette affaire,
Vous seul rendrez Sophie à sa charmante mère.

GOURVILLE l'aîné.

Moi!

Madame AGNANT.

Va, si tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'entends rien...

Le jeune GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE l'aîné.

Allons donc. (*Il sort*)

Le jeune GOURVILLE.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

Monſieur AGNANT, *en montrant le jeune Gourville.*

Ma femme, ce jeune homme eſt un eſprit bien ſage.

SCÈNE III.

Les Acteurs précédens, le jeune GOURVILLE prenant par la main Monſieur & Madame AGNANT, & ſe mettant entre-eux.

Le jeune GOURVILLE.

Puis qu'il n'eſt plus ici, je puis, avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuſe ; & j'excuſais mon frère.
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous hazardons tous la réputation
D'une fille nubile, & ſous vos yeux inſtruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite :
Ce chemin de l'honneur eſt tout-à-fait gliſſant :
Ceci fera du bruit : le monde eſt médiſant.

Madame AGNANT.

Et c'eſt ce je que crains.

Le jeune GOURVILLE.

Une fille enlevée,
Avec procès-verbal chez un homme trouvée:
Vous ſentez bien, Madame,& vous comprenez bien,
Que de tout le Marais ce ſera l'entretien,
Qu'il en faut prévenir la triſte conſéquence.

Monſieur AGNANT.

Par ma foi, ce jeune homme eſt rempli de prudence.

Le jeune GOURVILLE.

J'ai fort à cœur auſſi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur léſé de Monſieur l'Avocat.
Que penſera tout l'ordre en voyant un confrère
Qui prend, ſans reſpecter ſon grave caractère,
Une fille à ſes yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre eſt aimé? — fi! j'en rougis pour lui.

L'Avocat PLACET.

Mais, Monſieur, c'eſt moi ſeul que cette affaire touche.
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux, prêts à tout cenſurer.
Dix-mille écus comptans ſont à conſidérer.

Monſieur AGNANT, *toujours bien fixe, & l'air un peu hébété d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain ivrogne de comédie à hoquets.*

Vous avez de gros biens?

L'Avocat PLACET.

Oui, j'ai mon éloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, je vous plains ; j'avoue ingenûment
Qu'on devait reſpecter un tel engagement.
Mon frère a fait ſans doute une grande ſottiſe,
D'enlever la future à ce futur promiſe.
Il n'en peut réſulter qu'une triſte union,
Pleine de jalouſie & de diſſenſion.
Les deux futurs enſemble à peine pourraient vivre.

Madame AGNANT.

J'en ai peur en effet.

Monſieur AGNANT.

Il parle comme un livre,
Il a toujours raiſon.

Le jeune GOURVILLE.

Par un deſtin fatal,
Vous voyez que mon frère a ſeul fait tout le mal.
C'eſt votre propre ſang, c'eſt l'honneur qu'il vous ôte,
Madame, c'eſt à moi de réparer ſa faute.
Pour Sophie, il eſt vrai je n'eus aucun deſir ;
Mais je l'épouſerai pour vous faire plaiſir.

Monſieur AGNANT.

Parbleu ! je le voudrais.

L'Avocat PLACET.

Moi, non.

Madame AGNANT.

Quelle folie!
Tu n'as rien. Un cadet de baſſe Normandie
Eſt plus riche que toi.

Le jeune GOURVILLE.

D'aujourd'hui ſeulement
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement,
Que j'ai cent-mille francs que m'a laiſſé mon père:
Monſieur Garant lui-même en eſt dépoſitaire.

Madame AGNANT.

Cent-mille francs! grand Dieu!

Monſieur AGNANT.

Ma foi, j'en ſuis charmé.

Le jeune GOURVILLE.

De Sophie, il eſt vrai, je ne ſuis point aimé:
Mais je ſuis à ſa mère ataché pour ma vie,
Et ce n'eſt que pour vous que je me ſacrifie.

Madame AGNANT.

Et la ſomme, mon fils, eſt chez monſieur Garant?

Le jeune GOURVILLE.

Sans doute. Il en convient.

L'Avocat PLACET.

J'en doute fortement.

Madame AGNANT *à Monsieur Agnant.*

Cent-mille francs, mon cher!

Monsieur AGNANT.

Cent-mille francs, ma femme!
Ah! ça me plaît.

Madame AGNANT.

Ça va jusqu'au fond de mon âme.
Cent-mille francs, mon fils!

Le jeune GOURVILLE.

J'ai quelque chose avec.

Monsieur AGNANT.

Il est plein de mérite, & d'ailleurs il boit sec.

L'Avocat PLACET.

Mais songez, s'il vous plaît....

Monsieur AGNANT.

Tais-toi; je vais le prendre,
Dès ce même moment, à ton nez, pour mon gendre.

L'Avocat PLACET.

Comment! Madame, après des articles conclus,
Stipulés par vous-même!

Madame AGNANT.

Ils ne le feront plus.

(*Elle le pouſſe.*)

Cent-mille francs ! — Allez.

Monſieur AGNANT, *le pouſſant d'un autre côté.*

Dénichez au plus vîte.

Madame AGNANT, *lui faiſant faire la pirouette à droite.*

Allez plaider ailleurs.

Monſieur AGNANT, *lui faiſant faire la pirouette à gauche.*

Cherchez un autre gîte.

Cent-mille francs !

L'Avocat PLACET.

Je vais vous faire aſſigner tous.

Le jeune GOURVILLE, *en le retournant.*

N'y manquez pas.

Monſieur AGNANT.

Bon ſoir.

Madame AGNANT.

Allons, arangeons-nous.

(*L'avocat Placet ſort.*)

SCÈNE IV.

Le jeune GOURVILLE, Monsieur AGNANT, Madame AGNANT.

Monsieur AGNANT.

MAis, que n'as-tu plutôt expliqué ton affaire?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un mystère?

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'est que d'aujourd'hui que j'en suis assuré.
Monsieur Garant m'a dit que ce dépôt sacré
Était entre ses mains.

Monsieur AGNANT.

C'est comme dans les tiennes.

Madame AGNANT.

Tout de même: & ma fille! afin que tu la tiennes,
Il faut que je la trouve.

Le jeune GOURVILLE.

Oh! l'on vous la rendra.

Monsieur AGNANT.

Elle ne revient point; donc elle reviendra.

Le jeune GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de soufflets, je vous prie;
Cela câbre un esprit.

Monsieur AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

Madame AGNANT.

Ça n'arrivera plus. — C'est chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, très-certainement;
Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,
Pour remettre en vos bras une fille si chère.

(*Il fait un pas pour sortir.*)

Madame AGNANT, *l'embrassant.*

Il faut que je t'embrasse.

Monsieur AGNANT.

Oui, j'en veux faire autant.

Madame AGNANT.

Reviens bien vîte au moins.

Le jeune GOURVILLE.

Je revôle à l'instant.

Madame AGNANT, *l'arrêtant.*

Écoute encore un peu, mon cher ami, mon gendre:
En famille avec toi quels plaisirs je vais prendre!

Je ne puis te quitter.—Va, mon fils,—ſois certain
Que ma fille eſt ta femme.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, tel fut mon deſſein.

Madame AGNANT.

Tu réponds d'elle ?

Le jeune GOURVILLE, *en s'en aliant.*

Oh! oui, tout comme de moi-même.

Madame AGNANT.

Quel bon ami j'ai là! Mon Dieu! comme je l'aime!

SCÈNE V.

Monſieur AGNANT, Madame AGNANT.

Monſieur AGNANT.

PAR ma foi notre gendre eſt un charmant garçon.

Madame AGNANT.

Oh! c'eſt bien élevé. La voiſine Ninon
Vous a formé cela! c'eſt une dégourdie,
Qui ſait bien mieux que nous ce que c'eſt que la vie,
Un grand eſprit.

Monſieur

Monsieur AGNANT.

Ah, ah !

Madame AGNANT.

Je voudrais l'égaler ;
Mais, sitôt qu'elle parle, on n'ose plus parler.

Monsieur AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, & même les affaires.
Une bonne caboche !

Madame AGNANT.

On dit que les deux frères
Lui doivent ce qu'ils sont. Comment ! cent-mille francs !
L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans.
Ce n'est rien qu'un bavard.

Monsieur AGNANT.

Un pédant imbécile,
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

SCÈNE VI.

Monsieur AGNANT, Madame AGNANT, Monsieur GARANT.

Madame AGNANT.

Eh bien! monsieur Garant, enfin tout est conclu

Monsieur GARANT.

Oui, ma chère voisine; & le ciel l'a voulu.

Monsieur AGNANT.

Quel bonheur!

Monsieur GARANT.

Il est vrai qu'on a sur sa conduite
Glosé bien fortement; mais l'hymen, par la suite
Vous passe un beau vernis sur ces péchés mignons

Madame AGNANT.

L'escapade, Monsieur, que nous lui reprochons,
Ne peut se mettre au rang des fautes criminelles.

Monsieur GARANT.

La réputation revient d'ailleurs aux Belles,
Ainsi que les cheveux: & puis considérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons

Et qu'outre sa richesse, à tous les deux commune,
Elle pourra me faire une grande fortune.

Madame AGNANT.

Une fortune, à vous!

Monsieur AGNANT.

Je suis tout interdit.
Ma fille, de grands biens! des patrons, du crédit!
Quel discours!

Madame AGNANT.

Il est vrai qu'elle est assez gentille;
Mais du crédit!

Monsieur GARANT.

Qui parle ici de votre fille?

Madame AGNANT.

De qui donc parlez-vous?

Monsieur GARANT.

De la belle Ninon
Que j'épouse ce soir, ici, dans sa maison;
Je vous prie à la noce, & vous devez en être.

Madame AGNANT.

Comment! vous épousez notre Ninon?

Monsieur AGNANT.

Mon maître,
Est-il bien vrai?

Monsieur GARANT.

Très-vrai.

Monsieur AGNANT.

J'en suis, parbleu ! touché.
Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

Madame AGNANT.

Et moi je vous disais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, & qu'elle s'est blotie
Chez vous, en votre absence, & qu'elle en va sortir,
Pour serrer ces doux nœuds que je viens d'assortir;
Et qu'il nous faut donner, pour aider leur tendresse,
Cent-mille francs comptans que vous avez en caisse.

Monsieur AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez vous ici;
Mais, parbleu ! permettez qu'on se marie aussi.

Monsieur GARANT.

Rêvez-vous, mes voisins ! & ce petit délire
Vous prend-il quelquefois? Qui diable a pu vous dire
Que Sophie est chez moi; que Gourville, aujourd'hui,
Aura cent-mille francs qui sont tous prêts pour lui ?

Madame AGNANT.

Je le tiens de sa bouche.

Monsieur AGNANT.

Il nous l'a dit lui-même.

Monsieur GARANT.

De ce jeune étourdi la folie est extrême.
Il séduit tour-à-tour les filles du Marais.
Il leur fait des sermens d'épouser leurs attraits ;
Et, pour les mieux tromper, il fait accroire aux mères
Qu'il a cent-mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en est pas un mot ; & je ne lui dois rien.
Monsieur son frere & lui sont tous les deux sans bien,
Et tous deux au logis cesseront de paraître,
Dès le premier moment que j'en serai le maître.

Madame AGNANT.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant ?

Monsieur GARANT.

Pas un denier.

Madame AGNANT.

Mon dieu ! le méchant garnement !

Monsieur AGNANT, *en buvant un coup.*

C'est dommage.

Madame AGNANT.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après dîner chez vous ne s'était pas sauvée ?

Monsieur GARANT.

Il n'en est pas un mot.

Madame AGNANT.

Les deux frères, je voi,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

Monsieur AGNANT.

Les frippons que voilà!

Monsieur GARANT.

Toujours de ces deux frères
J'ai craint, je l'avoûrai, les méchans caractères.

Madame AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille! ah! j'en aurai raison,
Et je mettrai plutôt le feu dans la maison.

Monsieur GARANT.

La maison m'appartient: gardez-vous-en, ma Bonne.

Madame AGNANT.

Quoi donc! pour épouser nous n'aurons plus personne?
Allons, courons bien vîte après notre avocat;
Il vaudra mieux que rien.

Monsieur GARANT, *avec un geste de dédain.*

Ma femme, il est bien plat.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

Ah! Madame, quel train! quel bruit dans votre absence!
Quel tumulte effroyable & quelle extravagance!

NINON.

Je sais ce qu'on a fait : je prétends calmer tout ;
Et j'ai pris les devants pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne soyez point fâchée
Que la petite Agnant se soit ici cachée.
Hélas! j'en aurais fait de bon cœur tout autant,
Si j'avais eu pour mère une madame Agnant.
Comment! battre sa fille! ah! c'est une infamie.

NINON.

Oui: ce trait ne ſent pas la bonne compagnie.
Notre pauvre Gourville en eſt encore ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Liſette, que veux-tu?
Il faut pour la Jeuneſſe être un peu complaiſante.
Ninon aurait grand tort de faire la méchante.
La jeune Agnant me touche.

LISETTE.

A peine je conçois
Comment nos plats voiſins, avec leur air bourgeois,
Ont trouvé le ſecret de nous faire une fille
Si pleine d'agrémens, ſi douce, ſi gentille.

NINON.

Dès la première fois ſon maintien me ſurprit.
Sa grace me charma, j'aimai ſon tour d'eſprit.
Des femmes quelquefois aſſez extravagantes,
Ayant de ſots maris, font des filles charmantes.
Il fallut bien ſouffrir de ſes très-ſots parens
La viſite importune & les plats complimens.
Sa mère m'excéda par droit de voiſinage;
Sa fille était tout autre; elle obtint mon ſuffrage.

Elle aura quelque bien : Gourville, en l'épousant,
N'est point forcé de vivre avec Madame Agnant.
On respecte beaucoup sa chère belle-mère ;
On la voit rarement, encor moins le beau-père.
Je me trompe, ou Sophie est bonne par le cœur.
Point de coquetterie : elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amans faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce soir bâcler trois mariages,
Celui de ces enfans, le vôtre & puis le mien.
Madame, en un seul jour, c'est faire assez de bien ;
Il faudrait tout d'un tems, dans votre zèle extrême,
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième,
Le mariage forme & dégourdit les gens.

NINON.

Il en a grand besoin : tout vient avec le tems.
Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable,
Il ne lui manque rien que d'être supportable :
Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
Sur cet esprit flexible ont eu quelque pouvoir.
Pour toi, ton tour approche, & ton affaire est prête.
Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
De t'engager, Lisette, à me parler pour lui.
Il t'a promis beaucoup, est-il vrai ?

LISETTE.

Madame, oui.

NINON.

Un peu de différence eſt entre ſa perſonne
Et la mienne peut-être ; il promet, & je donne.
Prends cinquante louis, pour ſubvenir aux frais
De ton nouveau ménage.

SCÈNE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

LISETTE.

AH! Picard, quels bienfaits!

(*En montrant la bourse.*)

Vois tu cela?

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur est grand,—& que je ne desire
Rien plus—sinon qu'il dure,—& que Lisette & moi
Nous sommes obligés;—mais aide-moi donc, toi:
Je ne sais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence,
Picard, & je me plais à ta reconnaissance.

PICARD.

Ah! Madame, à vos pieds ici nous devons tous...

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque eſt près de nous.
Pour ceux qui ſont trop loin, ce n'eſt pas notre affaire.
Çà, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté
J'ai choiſi, loin du bruit, cet endroit écarté.

PICARD.

D'abord un homme noir raiſonne & geſticule
Avec Monſieur Garant; & les mots de ſcrupule,
De probité, d'honneur, de raiſon, de devoirs,
M'ont ſaiſi de reſpect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte; l'autre écrit, diſant qu'il inſtrumente
Pour le faire bien riche, & vous rendre contente,
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui: c'eſt l'intention
De ce Monſieur Garant ſi plein d'affection.

PICARD.

C'eſt un digne homme!

NINON.

Oh! oui; — mais dis-moi, je te prie,
Que fait Madame Agnant?

PICARD.

Mais, Madame, elle crie;

Elle gronde vos gens, meſſieurs Gourville & moi,
Son mari, tout le monde, & dit qu'on eſt ſans foi :
Et dit qu'on l'a trompée & que ſa fille eſt priſe :
Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemniſe :
Et puis elle s'appaiſe & convient qu'elle a tort :
Puis dit qu'elle a raiſon, & crie encor plus fort.

NINON.

Et Monſieur ſon époux ?

PICARD.

En véritable ſage,
Il voit, ſans ſourciller, tout ce remu-ménage ;
Et, pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper,
Il s'amuſait à boire, attendant le ſouper.

NINON.

Que fait notre Gourville ?

PICARD.

En ſon humeur plaiſante,
Il les amuſe tous, & boit, & rit, & chante.

NINON.

Et l'autre frère ?

PICARD.

Il pleure.

NINON.

Ah! j'aime à voir les gens,
Dans leur vrai caractère à nos yeux se montrans.
Monsieur le Marguillier est bien le seul, peut être,
Qui voudrait, dans le fond, qu'on pût le méconnaître.
Malgré sa modestie, on le découvre assez.—
Ah! voici notre aîné qui vient les yeux baissés.

SCÈNE III.

NINON, GOURVILLE l'aîné, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, *vêtu plus régulièrement, mieux coëffé, & l'air plus honnête.*

Vous me voyez, madame, après d'étranges crises,
Bien sot & bien confus de toutes mes bétises :
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont, tout en plaisantant, mon frère m'a flatté.
Hélas ! j'avais voulu, dans ma mélancolie,
Et dans les visions de ma sombre folie,
Me séparer de vous, & donner la maison
Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom ;

NINON.

Tout est raccommodé. J'avais pris mes mesures ;
Tout va bien.

GOURVILLE l'aîné.

Vous pourriez pardonner tant d'injures !
J'étais coupable & sot.

NINON.

Ah! vos yeux ſont ouverts.
Vous démêlez enfin ces eſprits de travers,
Ces cagots inſolens, ces ſombres rigoriſtes,
Qui penſent être bons, quand ils ne ſont que triſtes;
Et ces autres frippons, n'ayant ni feu ni lieu,
Qui volent dans la poche, en vous parlant de Dieu;
Ces eſcrocs recueillis, & leurs plates bigotes,
Sans foi, ſans probité, plus méchantes que ſottes.
Allez, les gens du monde ont cent fois plus de ſens
D'honneur & de vertu, comme plus d'agrémens.

GOURVILLE l'aîné.

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainſi la politeſſe
Déjà dans votre eſprit ſuccède à la rudeſſe.
Je vous vois dans le train de la converſion.
Vous deviendrez aimable, & j'en ſuis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave perſonnage
Que mon biſarre ſort me donne en mariage.

GOURVILLE l'aîné.

Il ne m'appartient plus d'avoir un ſentiment.
Tout ce que vous ferez ſera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union ſi chère?

GOURVILLE l'ainé.

Je n'oſe plus blâmer; mais quand je conſidère
Que, pour nous ſéparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,
Qu'il voulait vous chaſſer de votre maiſon même...

NINON.

Oh! c'était par vertu: dans le fond, Garant m'aime;
Il ne veut que mon bien: c'eſt un homme excellent:
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent;
Et ſur-tout gardez-vous un peu de ſes couſines.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! que ces prudes-là ſont de grandes coquines!
Quel antre de voleurs! & cependant enfin
Vous allez donc, Madame, épouſer le couſin?

NINON.

Repoſez-vous ſur moi de ce que je vais faire;
Allez, croyez ſur-tout qu'il était néceſſaire
Que j'en agiſſe ainſi pour ſauver votre bien;
Un ſeul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE l'aîné.

Comment?

NINON.

Vous apprendrez par des faits admirables
De quoi les marguilliers ſont quelquefois capables.

Vous ſerez convaincu bientôt, comme je croi,
Que ces hommes de bien ſont différens de moi.
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préférerez la bonne compagnie.

GOURVILLE l'aîné.

Je ne réplique point. Honteux, déſeſpéré
Des ſauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon ſort la ſouveraine arbitre;
Et, dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

SCÈNE IV.

NINON, GOURVILLE l'aîné; GOURVILLE le jeune, *amenant Monsieur & Madame* AGNANT; LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE.

ADORABLE Ninon, daignez tranquiliser
Notre Madame Agnant qu'on ne peut appaiser.

Monsieur AGNANT.

Elle a tort.

Madame AGNANT.

Oui, j'ai tort, quand ma fille est perdue,
Qu'on ne me la rend point!

Le jeune GOURVILLE.

Eh! mon Dieu, je me tue
De vous dire cent fois qu'elle est en sûreté.

Madame AGNANT.

Est-ce donc ce benêt; — ou toi, jeune éventé,
Qui m'a pris ma Sophie?

GOURVILLE l'aîné.

Hélas ! soyez très-sûre
Que je n'y prétends rien.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien ! moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

Madame AGNANT.

Va, tu n'es qu'un vaurien,
Un fort mauvais plaisant, sans un écu de bien.
J'avois un avocat dont j'étais fort contente,
Je prétends qu'il revienne, & veux qu'il instrumente
Contre toi, pour ma fille ; & tes cent-mille francs
Ne me tromperont pas, mon ami, plus long-tems ;
Ni vous non plus, Madame.

NINON.

Écoutez-moi, de grâce ;
Souffrez, sans vous fâcher, que je vous satisfasse.

Madame AGNANT.

Ah ! souffrez que je crie ; &, quand j'aurai crié,
Je veux crier encore.

Monsieur AGNANT.

Eh ! tais-toi, ma moitié.
Madame Ninon parle ; écoutons sans rien dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voisins, daignez d'abord m'instruire
Si c'est votre intérêt & votre volonté
De donner votre fille & sa propriété
A mon jeune Gourville, en cas que, par mon compte,
A cent bons mille francs sa fortune se monte.

Monsieur AGNANT.

Oui, parbleu ! ma voisine.

NINON.

Eh bien ! je vous promets
Qu'il aura cette somme.

Madame AGNANT.

Ah ! cela va bien... Mais,
Pour finir ce marché, que de grand cœur j'approuve,
Pour marier Sophie, il faut qu'on la retrouve :
On ne peut rien sans elle.

NINON.

Eh bien ! je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce trésor.

Monsieur & Madame AGNANT.

Ah !

NINON.

Mais auparavant je me flatte, j'espère
Que vous me laisserez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon Monsieur Garant.

Madame AGNANT.

Oui, passe, & puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne aussi.

Monsieur AGNANT.

C'est une comédie;
Personne ne s'entend & chacun se marie.
(*A Gourville l'aîné.*)
Soupera-t-on bientôt? Allons, mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE l'aîné.

(*A Ninon.*)
J'y suis bien neuf encore.—A tout ce grand mystère
Ma présence, Madame, est-elle nécessaire?

NINON.

Vraiment oui; demeurez, vous verrez avec nous
Ce que Monsieur Garant veut bien faire pour vous;
Et nous aurons besoin de votre signature.

LISETTE.

Je sais signer aussi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

Monsieur AGNANT.

Eh bien ! tu vois, ma femme ; & je l'avais bien dit,
Que Madame Ninon, avec son grand esprit,
Saurait arranger tout.

Madame AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà Monsieur Garant, vous allez tout connaître.

SCÈNE DERNIÈRE.

Les Perſonnages précédens. M. GARANT, *après avoir ſalué la compagnie, qui ſe range d'un côté, tandis que M. Garant & Ninon ſe mettent de l'autre; les domeſtiques derrière.*

Monſieur GARANT, *en ſerrant la main de Ninon.*

LA raiſon, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme & dreſſé congrûment,
Avec meſure & poids, d'une manière ſage,
Selon toutes les loix, la coutume & l'uſage.
(*A Madame Agnant.*) (*A Monſieur Agnant.*)
Madame, permettez.... Un moment, mon voiſin.

NINON.

De mon côté, je tiens un charmant parchemin.

Monſieur

Monsieur GARANT.

Le ciel le bénira ; mais, avant d'y souscrire,
A l'écart, s'il vous plaît, mettons nous pour le lire.

NINON.

Non : mon cœur est si plein de tous vos tendres soins,
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins ;
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite,
Qui publîront mon choix & tout votre mérite.
Nous souperons ensemble : ils seront enchantés
De votre prud'hommie & de vos loyautés.
Sans doute ce contrat porte, en gros caractères,
Les deux-cent mille francs qui sont pour les deux frères?

Monsieur GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet ;
Et cela n'entre point dans l'état, mis au net,
Des stipulations entre nous énoncées.
Ce sont, vous le savez, des affaires passées;
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

Monsieur AGNANT.

Comment!

Madame AGNANT.

A tout moment cent-mille francs perdus!

Ma fille auſſi! ſortons de ce franc coupe-gorge,

(*Montrant le jeune Gourville.*)

Où chacun me trompait, où ce traître m'égorge.

(*A Gourville l'aîné.*)

Et c'eſt vous, grand nigaud, dont les ſéductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont cauſé tant d'affronts;
Ma fille paîra cher ſon énorme ſottiſe.

GOURVILLE l'aîné.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la criſe.

Le jeune GOURVILLE, *arrêtant Monſieur & Madame Agnant, & les ramenant tous deux par la main.*

Mon Dieu! ne ſortez point, reſtez, mon cher Agnant.
Quoi qu'il puiſſe arriver, tout finira gaiment.

NINON, *à Monſieur Garant dans un coin du théâtre, tandis que le reſte des Acteurs eſt de l'autre.*

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

Monſieur GARANT.

Oui, qui ne diſent rien ; là—des raiſons frivoles,
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laiſſez-moi m'expliquer;
Et ſi, dans mes propos, un mot peut vous choquer,
N'en faites pas ſemblant.

Monſieur GARANT.

Ah ! vraiment je n'ai garde.

Madame AGNANT, *à Monſieur Agnant.*

Que diſent-ils de nous?

NINON, *à Monſieur Garant.*

Et ſi je me haſarde
De vous interroger, alors vous répondrez.
Madame, & vous, Gourville, enfin vous apprendrez
Quels ſont mes ſentimens, & quelles ſont mes vues.

Monſieur AGNANT.

Ma foi, juſqu'à préſent elles ſont peu connues.

NINON, *à Madame Agnant.*

Vous voulez votre fille & de l'argent comptant?

Madame AGNANT.

Oui; mais rien ne nous vient.

NINON.

Il faut premièrement
Vous mettre tous au fait.—Feu Monsieur de Gourville
Me confia ses fils, & je leur fus utile :
Il ne put leur laisser rien par son testament ;
Vous en savez la cause.

Madame AGNANT.

Oui.

NINON.

Mais, par supplément,
Il voulut faire choix d'un fameux personnage,
Justement honoré dans tout le voisinage,
Et bien recommandé par des gens vertueux,
Et ses amis secrets, tous bien d'accord entr'eux :
Et cet homme de bien, nommé son légataire,
Cet homme honnête & franc, c'est Monsieur.

Monsieur GARANT, *faisant la révérence à la compagnie.*

C'est me faire
Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'eſt à lui qu'on légua
Les deux-cent-mille francs qu'en hâte il s'appliqua.
Des eſprits prévenus eurent la fauſſe idée
Qu'une ſomme ſi forte, & par lui poſſédée,
N'était rien qu'un dépôt qu'entre ſes mains il tient,
Pour le rendre aux enfans auxquels il appartient.
Mais il n'eſt pas permis, dit-on, qu'ils en jouiſſent:
C'eſt un crime effroyable & que les loix puniſſent.

(*A Monſieur Garant.*)

N'eſt-ce pas?

Monſieur GARANT.

Oui, Madame.

NINON.

Et ces graves délits,
Comment les nomme-t-on?

Monſieur GARANT.

Des fidéi-commis.

NINON.

Et, pour ſe mettre en règle, il faut qu'un honnête-homme
Jure qu'à ſon profit il gardera la ſomme?

Monſieur GARANT.

Oui, Madame.

Le jeune GOURVILLE.

Ah ! fort bien.

Monsieur AGNANT.

Et Monsieur a juré
Qu'il gardera le tout ?

Monsieur GARANT.

Oui, je le garderai.

Madame AGNANT, *au jeune Gourville.*

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.
J'enrage. Ah ! c'en est trop.

NINON.

Soyez moins effrayée,
Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE l'aîné.

Pour moi, de cet argent je n'attends rien du tout ;
Et je me sens, Madame, indigne d'y prétendre.

Le jeune GOURVILLE.

Pour moi, je le prendrais, au moins pour le répandre.

NINON.

Poursuivons.—Toujours prêt à me favoriser,
Monsieur, me croyant riche, a voulu m'épouser,

Afin que nous puissions, dans des emplois utiles,
Nous enrichir encor du bien des deux pupilles.

Monsieur GARANT.

Mais il ne fallait pas dire cela.

NINON.

Si fait.
Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.

(*Aux autres personnages.*)

Il faut vous dire enfin qu'aussitôt que Gourville
Eut fait son testament, un ami difficile,
Un esprit de travers eut l'injuste soupçon
Que votre marguillier pourrait être un frippon ?

Monsieur GARANT.

Mais vous perdez la tête !

NINON.

Eh, mon dieu ! non, vous dis-je.
Gourville épouvanté dans l'instant se corrige ;
Et peut-être trompé, mais sain d'entendement,
Il fait, sans en rien dire, un second testament :
Il m'a fallu courir long-tems chez les notaires
Pour y faire apposer les formes nécessaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus :
Et, si j'avais tardé, les miens étaient perdus.

Monſieur gardait l'argent pour ſon beau mariage.
Tenez : voilà je penſe un teſtament fort ſage.
Il eſt en ma faveur. C'eſt pour moi tout le bien :
J'en ai le cœur percé ; Monſieur Garant n'a rien.

Monſieur AGNANT.

Quel tour !

Madame AGNANT.

La brave femme !

NINON, *en montrant les deux Gourville.*

Entre eux deux je partage,
Ainſi que je le dois, le petit héritage.
Je ſouhaite à Monſieur d'autres engagemens,
Une plus digne épouſe, & d'autres teſtamens.

Monſieur GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Liſez : vous ſavez lire.

Le jeune GOURVILLE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON, *à Madame Agnant.*

La dot de votre fille enfin va ſe payer.

Monſieur GARANT, *en s'en allant.*

Serviteur.

Le jeune GOURVILLE, *lui ſerrant la main.*

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

Madame AGNANT.

Adieu, vilain mâtin, qui m'en fis tant accroire.

Monſieur AGNANT, *le ſaiſiſſant par le bras.*

Et pourquoi t'en aller? reſte avec nous pour boire.

Monſieur GARANT, *ſe débarraſſant d'eux.*

L'œuvre m'attend; j'ai hâte.

LISETTE, *lui faiſant la révérence, & lui montrant la bourſe des cinquante louis.*

Acceptez ce dépôt:
Vous les gardez ſi bien!

GOURVILLE l'aîné.

Laiſſons-là ce maraud.

Le jeune GOURVILLE, *à Ninon,*

Ah! je ſuis à vos pieds.

Madame AGNANT.

Nous y devons tous être.

GOURVILLE l'aîné.

Comme elle a démasqué, vilipendé le traître !

Madame AGNANT.

Et ma fille ?

NINON.

Ah ! croyez que, dès qu'elle saura
Qu'on va la marier, elle reparaîtra.

LISETTE, *à Picard.*

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtresse
A plus d'esprit qu'eux tous, d'honneur & de sagesse?

Fin du cinquième & dernier Acte.